

La vie quotidienne

EN GASPÉSIE

au début du siècle

Effie Molt-Bignell
Roland Provost, préface





Elle est née à Burlington (Vermont) en 1855 de Théodore Molt et d'Harriet Cowan. Elle a reçu son éducation à l'école française de sa ville natale et elle l'a parfaite au Couvent d'Hochelaga, à Montréal. En 1876, elle épousait William J. Bignell, qui résidait à Québec. Ses études approfondies de la nature lui ont inspiré plusieurs volumes: *Rest a While* (1892); *Mr Chupes and Miss Jenny* (1901); *My Woodland Intimates* (1903); *A Quintette of Graycoats* (1904); *Saint Ann of the Mountains* (1912). Elle écrivit aussi des articles pour le *Westminster Magazine* de Toronto autour des années 1909 et 1910. Elle demeurait alors à Warner (N.-H.). Il semble bien qu'elle y décéda en 1933. (Who was who in America? 1968, p. 85.)

Avec mes hommages
à un pénealogiste chevronné !
Roland Provost, père

J. FRANÇOIS BEAULIEU

La vie quotidienne
EN GASPÉSIE
au début du siècle

Effie Molt-Bignell

Traduit de l'américain, annoté et adapté par
Roland Provost, père

Illustré par **Bruno Sergerie**

Les Éditions de la SHAM
Société d'histoire et d'archéologie des Monts
Cap-Chastes et Sainte-Anne-des-Monts
1983

À ma mère, à toutes les mères
gaspésiennes incomparables, com-
me il ne s'en fait plus, sans qui
nous ne serions pas là.

R.P. ptre

LE BUREAU DE LA BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSITAIRE DE QUÉBEC

AVANT-PROPOS

PRÉFACE

AVANT-PROPOS

Le 27 juillet 1982, il s'était écoulé 70 années depuis que l'auteur signait la préface de son volume, écrit en 1906 comme le rapporte une note manuscrite dans l'original que nous avons feuilleté, et vécu les deux années précédant sa rédaction.

C'est un peu pour rappeler cet anniversaire et beaucoup pour lui rendre hommage que nous avons voulu en quelque sorte répéter son voyage en Gaspésie, mais cette fois dans la langue de Molière. A notre connaissance, personne dans la Péninsule n'avait eu vent de cet ouvrage publié à Toronto dans une langue inconnue de presque tous les intéressés locaux. Nous ne l'avons pas trouvé non plus dans les bibliothèques des Russell du Cap-Chastes ou de Matane. Seules des recherches minutieuses à la Bibliothèque Nationale de Montréal nous ont permis de le découvrir par hasard.

Ce n'est pas l'histoire d'une localité. Ce n'est pas non plus un travail ethnologique, du moins pas dans l'intention de l'auteur. Madame Effie Molt-Bignell s'intéressait profondément à la nature. Elle fréquentait des amis naturalistes. Elle vient passer deux étés à Sainte-Anne-des-Monts, sur l'invitation de son fils John, alors ingénieur forestier au service de la Compagnie Saint-Lawrence, dans un but de tourisme culturel, dirions-nous aujourd'hui. De là ses nombreuses observations de la faune et de la flore de notre milieu maritime et forestier. Mais elle s'est laissé prendre au jeu. Par-dessus tout, elle découvre des êtres humains en chair

et en os, simples, frustrés sur les bords, purs, heureux de vivre, joviaux, amateurs du mot pour rire, débrouillards, capables aussi de s'émouvoir et d'avoir pitié, bref "le coeur le plus humain de tous les coeurs humains".

Effie Bignell s'emballe. Elle ne trouve plus de défauts à ces Gaspésiens du début du siècle, nos pères et nos grands-pères, nos mères et nos aïeules. Tout l'enchanté: la mer et ses infinis, les navires qui la sillonnent; les monts et leurs mystères, les rivières que l'on remonte pour les percer. Elle n'a de réticence que pour la hache du bûcheron, qui a détruit la parure d'arbres de la Côte, et pour les "brûleaux", qu'elle fuit prestement pour gagner le "plain".

Est-ce notre splendide environnement qui réagit sur sa perception enthousiaste des hommes et des femmes de chez-nous? Nous croyons plutôt (elle le dit elle-même) que c'est le choc brutal provoqué en elle par la comparaison entre milieux urbain et rural. Là-bas, à New-York, déjà en 1900, la cohue, les affaires, l'argent, la pollution. Ici, en Gaspésie, les grands espaces, le travail ardu, la pauvreté sans la misère, la pureté de l'air et des eaux, presque le bonheur.

Enfin nous l'estimons propre à jeter une bouffée d'air frais dans notre monde pollué, drogué, lâche et veule, assoiffé de pain et de jeux, ce témoignage si sain de l'auteur en faveur d'une vie naturelle, authentique, où l'on a le temps de vivre, d'admirer, de contempler et d'aimer l'oeuvre du Créateur. Il n'est pas question de revenir à un mode de vie désuet, de boudier le progrès matériel et le confort moderne, mais bien de déterrer nos valeurs profondes, chrétiennes et françaises, presque étouffées sous l'avalanche du tape-à-l'oeil américain, car "nous sommes d'une race qui ne sait pas mourir".

PRÉFACE

Une claire et splendide soirée de pleine lune au début du mois de juin. Un petit groupe d'amis s'était réuni sur la véranda d'une paisible maison de banlieue. On avait l'intention d'échafauder des plans pour les vacances d'été.

Une douce brise murmurait à travers les arbres du bocage voisin. L'ombrage d'une délicate dentelle de vignes grimpantes, projeté au travers de notre villa par la silhouette de la pleine lune, se balançait mollement. Le parfum subtil des marguerites, des belles-de-nuit, des nicotianas, et d'autres fleurs moins éblouissantes, se mêlait à la senteur capiteuse et aromatique du chèvrefeuille.

La voix du pinson chanteur s'élevait douce, claire et immatérielle. En même temps, comme la pulsation de la nuit, s'allumait et s'éteignait le concert flou de joyeux insectes. Par bonheur en ce Paradis terrestre, ne s'aventurait ni le maringouin ni quelque autre sinistre rappel de la visite du serpent!

— Pourvu que vous ne me demandiez pas de vous accompagner, dit le propriétaire de la véranda, vous pouvez tous rouler votre bosse où vous voulez. Le New-Jersey satisfait mes aspirations et je ne sors pas de chez nous.

— Moi, je m'en tiens à l'Orient, déclara quelqu'un.

— Et moi, à l'Occident, dit un autre.

— Une excursion à pied en Suisse, voilà mon projet, reprit un troisième.

— Les forêts du Maine, c'est mon idéal, remarqua un quatrième interlocuteur.

— Moi, ce sont les Monts Catskills.

— Moi, les Adirondacks.

— Moi, le bord de la mer.

— Moi, le pittoresque Québec.

Ainsi de suite, jusqu'à ce que vint le tour de ma compagne de voyage et le mien.

— Nous allons passer l'été dans un village de la côte nord de la Gaspésie.

— Où peut bien se situer la Gaspésie, s'informèrent plusieurs de nos amis globe-trotters.

Tel est l'attrait de l'inconnu que nous, toutes modestes que nous soyions, nous nous sommes bientôt vues portées sur le pinacle du Temple. En comparaison, les grandioses projets de voyage de nos amis se réduisaient à des taupinières face à une montagne.

Nous leur avons exhibé une carte routière. Pour un petit moment, on permit à la lumière prosaïque d'une lampe artificielle de tomber sur le papier. Or ce fut dans ce bref instant de clarté que l'on situa la mystérieuse péninsule gaspésienne.

— Vous n'allez pas plus loin que la côte sud du fleuve Saint-Laurent, s'écrie quelqu'un, avec le ton offensé d'une personne qui se croit la victime d'une supercherie.

— Pas plus loin que la côte sud du Saint-Laurent, avouons-nous humblement.

— Mais vous serez à 90 milles du chemin de fer, remarque quelqu'un d'autre, avec l'espoir que son intervention semblerait une circonstance atténuante.

— Oui, à 90 milles du chemin de fer, répétons-nous en écho pour nous donner du courage.

— Votre long périple va vous amener dans un pays fort intéressant et sans doute vous gratifiera d'expériences nombreuses et originales.

— Nous l'espérons bien.

— Et vous allez prendre des photographies tout au long de la route, aussi bien dans le village de pèlerinage que dans son voisinage.

— C'est bien notre intention.

— Sans doute vous écrirez le récit de vos aventures et vous nous donnerez l'occasion de réfléchir sur les résultats de vos aventures estivales.

Promesse faite...Avec l'impression d'avoir subi un examen d'entrée à une association ecclésiale quelconque, nous nous taisons.

Il ne faut pas qu'un de mes lecteurs partage la perplexité du groupe d'amis de la véranda. C'est pourquoi je lui fournis ici une carte routière de notre voyage. De plus, dans l'espoir de communiquer une vague idée du cadre des sujets dont je l'entretiendrai, je présenterai un certain nombre de photographies.

Sans aucun doute plusieurs déficiences vont percer à la suite d'un examen critique de ces photos. Cependant, chaque fois que ces illustrations reproduiront un détail indistinct ou un éloignement anormal, je suggère l'usage d'une loupe.

Depuis la rédaction des pages de ce livre, je suis retournée une seconde fois dans le village du sanctuaire de pèlerinage¹. Cette fois-ci, au lieu de la compagne du précédent voyage, faisait route avec moi une personne épuisée par le travail et avancée en âge.

Une personne affamée de quiétude, de la paix qu'on ne peut trouver nulle part, sauf dans les localités où on ignore encore tous les véhicules mus par l'électricité ou la vapeur, à part bien sûr ceux qui naviguent sur les eaux.

Une fois franchis les premiers 90 milles², (144 km), ma

compagne jouissait de la sérénité et de la sauvagerie de l'environnement. Soudain un signal familier d'avertissement fendit l'air. Hélas! En attente sur le sommet de la côte à pic dont nous avons atteint le bas, planant comme un oiseau de mauvais augure à la veille de foncer sur nous et de nous exterminer, une voiture à moteur!

Les touristes montrèrent de la courtoisie: ils attendirent que nous ayons terminé notre montée et poursuivi notre route. L'automobile une fois disparue hors de nos yeux et de nos oreilles, je me hasardai seulement alors à jeter un coup d'oeil du côté de ma compagne de voyage...L'amie confiante que j'avais convaincue à m'accompagner, grâce à mes assurances sur l'absence de véhicules moteurs dans cette étendue de pays en particulier! Toute trace de sérénité et de satisfaction s'était dissipée de sa figure. Au lieu et place, un regard figé et résolu de désapprobation, parfaite démonstration de ce qu'on appelle "une face de Carême".

— Je suppose, dit-elle d'un ton glacé à son voiturier, - le fermier philosophe avec lequel nous ferons connaissance au cours de cet exposé,- je suppose que cette "chose" va éventuellement se retrouver à *Sainte-Anne-des-Monts*!

— Je ne pense pas, autant que je sache, madame.

— Et qu'est-ce qui l'en empêcherait, je voudrais bien le savoir? Ici, nous l'avons rencontrée au sommet d'une de vos côtes les plus à pic...

— Qui pourrait nier cette affirmation, madame? Néanmoins je ne pense pas que les autos puissent atteindre notre village, pas cette saison du moins. Voyez-vous, madame, il se présente un obstacle. Avant d'arriver à *Sainte-Anne*, il faut traverser une rivière, et aucun pont ne l'enjambe encore et...³

De plus amples confirmations ne furent pas nécessaires et la force de cet avancé encourageant me fit rentrer en grâce. Tout de même bien des changements s'étaient produits le long de la route depuis ma précédente visite dans la région.

Au *Cap-Chastes*⁴, on avait enlevé tous les vestiges du pont démoli et une élégante structure neuve enjambe maintenant la rivière.

Du coeur autrefois paisible de la "vallée heureuse" s'élève désormais une colonne de fumée et on peut y entendre le ronflement d'un moulin à scie à la journée longue, toute la semaine⁵.

L'une des éminences les plus romantiques de la *Grande-Rivière*, qui domine le camp solitaire où nous nous sommes arrêtées à la fin d'une excursion de pêche à la truite, se couronne maintenant d'un pavillon, propriété du présent détenteur des droits de pêche⁶.

Au village même, notre attention se porte avec jubilation sur plusieurs habitations neuves et tout à fait modernes.

Voulez-vous une preuve évidente de progrès? J'ai appris avec un air de triomphe que le pommier de monsieur T. a produit assez de pommes pour faire deux tartes!⁷

Parmi les livres de l'habitant philosophe, nous lisons une belle histoire dont la scène se passe dans le serein Val d'Andorre. L'auteur fait ses adieux à ses lecteurs. Il se hasarde donc à leur donner un avis amical, un conseil que l'on peut, en toute honnêteté, reproduire ici.

"Si un voyageur, intéressé peut-être par ce court récit, projette de visiter la vallée d'Andorre avec l'espoir d'y trouver les moeurs simples, patriarcales que nous avons essayé de dépeindre, il pourrait éprouver de cruelles désillusions. Dans cette république des Pyrénées, comme partout ailleurs, trente années ont changé bien des choses. Il serait peut-être préférable de se contenter de la lecture de cette relation sans apprêt plutôt que de dissiper un rêve agréable au contact de la triste réalité."⁸

New-Brunswick
Etat du New-Jersey
le 27 juillet 1912

NOTES de la PRÉFACE

- 1 Madame Effie Molt-Bignell affirme avoir accompli deux voyages à Sainte-Anne-des-Monts. Grâce à l'album de photographies de la famille Russell, que nous a gracieusement prêté Madame Maud Stark, du *Cap-Chastes*, nous avons retrouvé quelques photos prises par l'auteur au cours de ses pérégrinations, identifiées par la mère elle-même de Maud, Gertrude Gordon, qui avait épousé Jack Russell. Elle écrit: "Pictures taken by Mrs. William Bignell of New Brunswick, New-Jersey, U.S.A. - Summer of 1904 & 5."

Plusieurs faits mentionnés par l'auteur se sont effectivement passés en 1904 et en 1905. L'éclipse du soleil par exemple est du 30 août 1905. La visite pastorale de l'évêque de Rimouski a lieu également en juillet de la même année. Mais la première célébration civile de la Saint-Jean-Baptiste a bien eu lieu en 1904. Les *Cahiers des Prônes* sont éloquentes à cet égard.

Par ailleurs le volume original que nous avons consulté porte une note écrite à l'encre: "...written in 1906..." Mais la maison d'éditions McClelland & Goodchild de Toronto ne l'a publié qu'en 1912.

- 2 90 milles, soit 144 km. A vol d'oiseau. Du Grand-Métis jusqu'à Sainte-Anne, soit l'équivalent de la gare du Petit-Métis à Sainte-Anne, la carte routière de 1980 compte exactement 149 km ou bien en milles: 93.1.
- 3 En effet en 1904 les efforts de la municipalité pour se doter d'un pont n'ont pas encore abouti. Il faudra la noyade du Jour de l'Ascension 1904 pour précipiter les travaux dès 1910. Monseigneur Blais de Rimouski viendra bénir le pont terminé en 1911.

Six personnes se sont noyées en ce jour tragique.

1ère - Arthur Deroy, dont la sépulture n'aura lieu que le 27 juillet 1909, après qu'on eût retrouvé son corps sur la grève dans les bas. Il était l'époux d'Adélaïde Brisebois. Age: 28 ans.

2ième - Luminée Lévêque, épouse de Gervais St-Laurent, âgé de 30 ans.

3ième - Agathe Labrie, épouse de feu Louis Levasseur, âgée de 68 ans.

4ième - Philomène, fille de Georges Vaillancourt et d'Amanda Pelletier, âgée de 11 ans.

5ième - Philippe Simard, époux d'Eugénie Bélanger, dont la dépouille mortelle, emportée par la marée, ne fut retrouvée qu'à la fin de septembre. Age: seulement 32 ans. Il était de Sainte-Luce.

6ième - Eustache, fils de Charles Chénard et d'Hermine Vion, âgé de 11 ans. On retrouva son corps beaucoup plus tard à la Rivière-au-Renard (Voir les *Régistres* et le *Cahier des Prônes* pour 1909.)

- 4 Le premier pont du *Cap-Chastes* était en bois, bâti sur des piliers formés de cages remplies de pierre. Il date de 1899, tel qu'il appert aux procès-verbaux de la Ville. Deux ans après, la débâcle l'emportait. On l'aurait

reconstruit en 1915, selon la *Monographie de Cap-Chat*. Pourtant en 1905 Madame Bignell y admire "une élégante structure neuve".

Les délibérations du Conseil nous le montrent fréquemment préoccupé de réparations urgentes au pont, spécialement en ce qui concerne le remplissage des cages avec de la pierre. (Voir les *Procès-Verbaux* de la municipalité à partir de 1899 jusqu'à 1915.)

- 5 Le premier "moulin à scie" de la Bellevue date de 1905, au dire de l'auteur elle-même. Situé à la fosse à Martin, on en discerne encore les vestiges entre la route principale et la rivière, dans le sous-bois, là où autrefois s'était formé un îlet, avant que la rivière ne change son cours.

Bâti par Achille Pelletier en 1905, il fonctionnait à la vapeur au moyen d'une bouilloire achetée par le docteur Gauthier, médecin de l'endroit. Achille "dravait" son bois sur la rivière au printemps. Après quinze années d'opérations, le feu détruisit le moulin de fond en comble. Affecté par cette perte, Achille décéda quelques années plus tard. (Inform. Georges à Charles Pelletier (décédé en 1981) et Robert à Philippe Pelletier.)

- 6 Les détenteurs des droits de pêche en 1904 et en 1905, ce sont les membres du St. Ann's Fishing Club. En 1906, ils vendront par contrat leurs droits à Percy Chubb, de New-York. En 1904, l'auteur connaîtra le "Campe" du Plaqué de la Maison au cours de son excursion de pêche au saumon. L'année suivante, elle pourra admirer un magnifique chalet sur les hauteurs de la fosse de la "Sérénité", bâti probablement par le nouveau propriétaire, propriétaire de fait sinon de droit.

- 7 De quel monsieur T. s'agit-il? Tanguay, Therrien, Tremblay ou Thériault? Il faudrait retrouver le fameux pommier qui avait produit assez de pommes en 1905 pour confectionner deux tartes...

- 8 Note de l'auteur: "Le Val d'Andorre, par Elie Berthot."



Le colonel Starkey et Percy Chubb en excursion sur le Mont-Albert



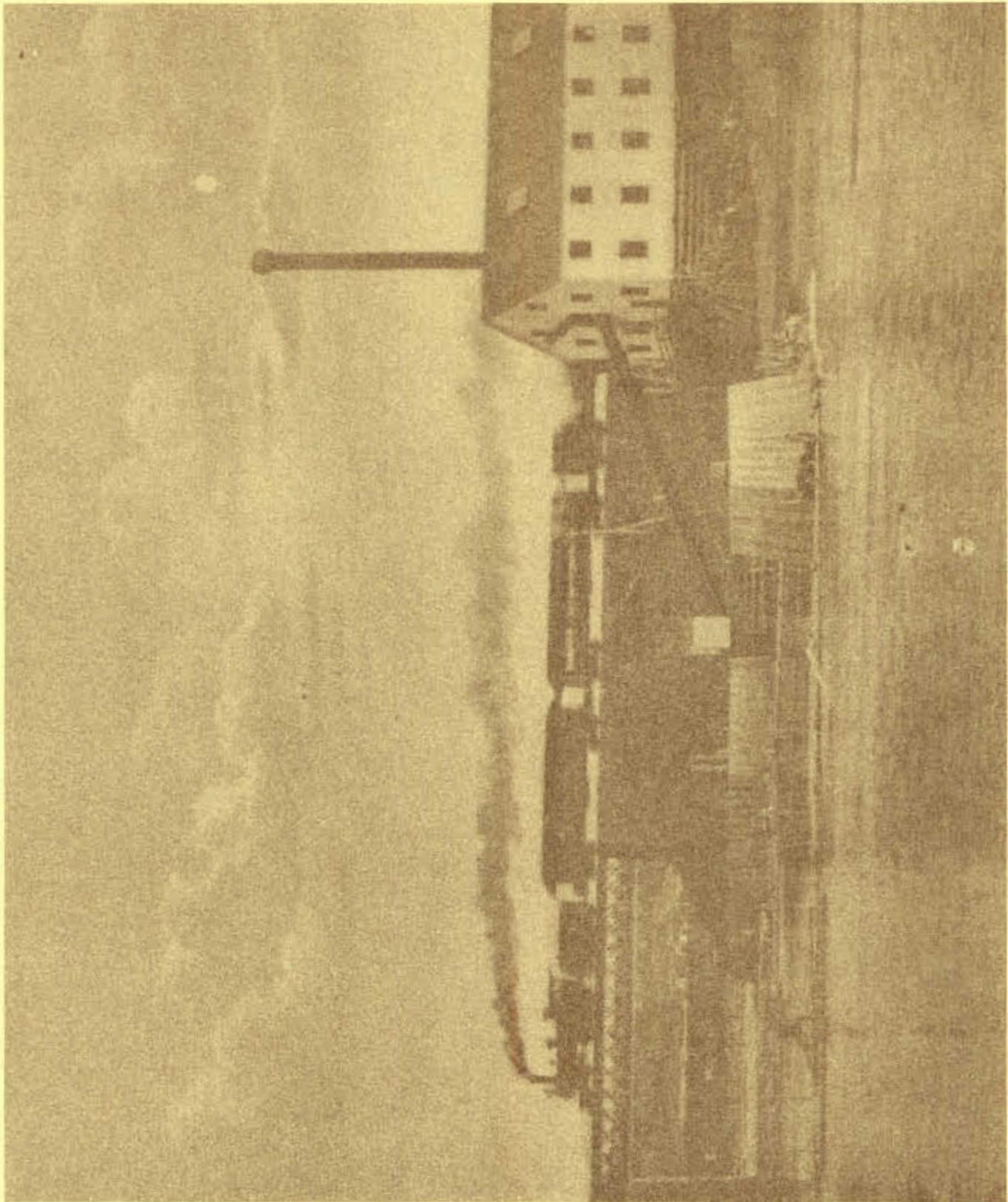
...une élégante structure neuve...



Le pont de Sainte-Anne en 1912

CHAPITRE PREMIER

UN VOYAGE FÉERIQUE



L'Express Maritime

Un voyage féérique

Une heure et quart. Au matin d'un des jours les plus longs de l'année¹. L'Express Maritime², après avoir déposé deux voyageuses à la gare du Petit-Métis³, s'était hâté de prendre son raccourci en travers de la péninsule gaspésienne pour atteindre la *Baie des Chaleurs*. Les lumières amicales du train avaient disparu dans la nuit, et on n'entendait plus la voix rauque de la locomotive. Cependant le croissant de la lune abaissait les yeux sur nous avec bienveillance, et les joyeuses salutations de notre jeune hôte⁴ rendaient impossible tout sentiment de solitude.

Marchant à sa suite, nous avançâmes à tâtons sur le long débarcadère sombre jusqu'au rayon lumineux projeté par la lampe du télégraphiste. Après une entrevue avec le fonctionnaire solitaire, nous nous rendîmes dans un pittoresque petit hôtel à une faible distance de la gare.

On eut bientôt étalé devant nous un festin des meilleures choses que la cuisine pouvait offrir. Après avoir fortifié l'estomac, nous avons déroulé notre paquet de chaudes couvertures et nous nous sommes équipées pour le voyage proprement dit. Car la longue randonnée de chemin de fer, qui avait son point de départ du lointain New-Jersey, représentait la partie moins importante du voyage que nous avions entrepris.

Nous avons atteint la limite nordique⁵ du domaine du cheval de fer⁶, et une distance de quatre-vingt-dix milles (144 km) restait à parcourir.

Deux véhicules nous attendaient: un boghei⁷ et une waguine⁸. Notre hôte et son aide-de-camp servaient de charretiers. A deux heures et quart, encouragés par un pâle présage de l'aurore, nous entreprîmes notre merveilleux voyage.

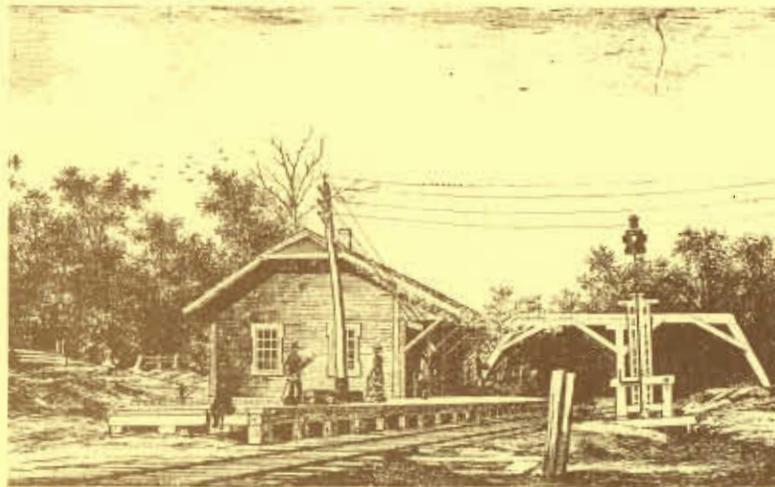


Album Maud Russell

L'hôte: John Bignell

Au début, rien que le roulement des roues de nos véhicules et le vacarme des sabots de nos chevaux frappaient l'air vif et immobile. Mais avant même qu'émerge de la terre des ombres le paysage extraordinaire, un chant clair et charmant nous parvenait à partir de taillis éloignés. C'était le petit messenger du matin, propre au Canada, le pinson, qui appelait à la rescousse ses amis chanteurs pour donner un concert.

Monte une côte, descend une côte, tantôt à gauche, tantôt à droite, parfois au centre; de nouveau là où l'épaississement des ombres nous suggérait des étendues boisées, nous poursuivions notre chemin. Si bien qu'à six milles (9.6. km) de la gare du Petit-Métis, nous parvînmes au magnifique centre de villégiature estivale, connu également sous le nom de Petit-Métis⁹. Hôtels, villas et demeures plus modestes qui tiennent lieu de maisons aux *habitants*¹⁰ et aux



Monogr. St-Octave-de-Métis

La gare du Petit-Métis

colons écossais¹¹, le tout s'esquissait vaguement dans la clarté graduellement croissante et s'enveloppait dans l'atmosphère mystérieuse d'un sommeil paisible. Pas un signe, pas un son de vie humaine nulle part! C'était comme si seuls nous avions échappé à une merveilleuse incantation, qui tenait le reste du monde sous son enchantement.

Cependant une chose vivante, mouvante, toujours en éveil, nous apparut au moment où nous nous arrê tâmes sur le sommet de la colline à l'abri de laquelle gisait le village endormi. C'était le grand fleuve, le majestueux St-Laurent, large de 33 milles (52.8 km) à cet endroit, apparemment illimité comme la mer, sauf l'indécise strie bleuâtre qui ébauche les côtes désertes du Nord.

Puis une admirable clarté se répandit à l'orient et se refléta sur les eaux. Comme nous contemplions

“La lueur pourpre sur la joue de l'océan
Qui devenait de plus en plus le soleil”,

le jour naissait, un jour d'une beauté et d'une netteté saisissantes, à un peu plus de trois heures du matin.

Mais, croyez-le, la pleine intensité de lumière ne diminua

en rien nos impressions d'enchantement. En fait nos hallucinations chimériques se renforcèrent plutôt que de s'évanouir, à mesure que nous passions avec rapidité d'un village endormi à un autre.

On pouvait aisément s'imaginer traverser une série de lieux enchantés, où les habitants étaient sur le point de s'éveiller au jour unique de conscience qu'on leur octroyait à la fin de chaque période de cent années¹², ou bien, après avoir envisagé le monde des vivants et joui durant quelques heures trop brèves de la vue du soleil, ils avaient, semble-t-il, sombré de nouveau dans leur sommeil séculaire, à la veille de disparaître dans les entrailles de la terre¹³.

Les rares bestiaux, dispersés dans les champs ou bien éparpillés le long de la route, sommeillaient ou bien brouaient d'un air somnolent. Ici et là, un cheval ou une vache éveillés lançaient un coup d'oeil étonné à nos véhicules en marche, ou bien un mouton timide poussait un bêlement craintif à notre approche. Parfois, en bordure du chemin, d'un enclos de porcs couchés provenait un grognement engourdi, et une paire de petits yeux étroitement fermés battaient des paupières, d'un air surpris, à notre passage.

On entendait encore à l'occasion une explosion individuelle de chant, mais le concert des oiseaux se terminait avec le lever du soleil. Le monde industriel de la gent emplumée¹⁴ se mettait à l'oeuvre longtemps avant que ne se lèvent les occupants des habitations humaines.

En ce moment, l'un de nos chers rouges-gorges, bien à nous, se laissait voir dans une attitude familière, aux prises avec l'hôte malheureux du gazon¹⁵. De plus, juché sur le haut d'un grossier poteau de clôture, ou bien caché au coeur d'un bosquet dense de baies en fleurs, ou peut-être logé dans les endroits plus humides où l'iris bleu lève la tête, un pinson chanteur (ou rossignol) souhaitait de joyeux bonjours.

Parmi les quelques minuscules sapins familiers et autres



Album Maud Russell

Un boghel

conifères toujours verts, qui ont poussé çà et là le long de la côte après le raid dévastateur du bûcheron, voltigeaient des fauvettes et des viréos ou encore jaillissait le pinson niverolle à la robe pimpante grise et blanche.

Par hasard un énorme faucon volait sereinement avec un infortuné poisson dans ses serres solides. En outre une oie sauvage, solitaire, planait à tire d'aile bien au-dessus de nous. De temps à autre on apercevait l'image immobile d'un martin-pêcheur, au moment où il considérait avec constance le bas d'une éminence rocheuse, là où la marée baissante avait abandonné de petites mares dans des bassins de pierre, au-dessous de son promontoire de guet.

Ici et là des goélands rôdaient le long du "plain"¹⁶, tandis que des colonies entières de corneilles exploraient les sillons des champs fraîchement labourés ou arpentaient le rivage à la recherche de quelque trésor pisciforme.

Au sein du grand bassin fluvial surgirent alors un brick, une goélette, une barge¹⁷ de pêche. Un vapeur en provenance du golfe ou de l'océan voguait paisiblement, la distance nous interdisant toute évaluation de bruit ou



Graciuseté Paul Trépanier

Une "ouaguine"

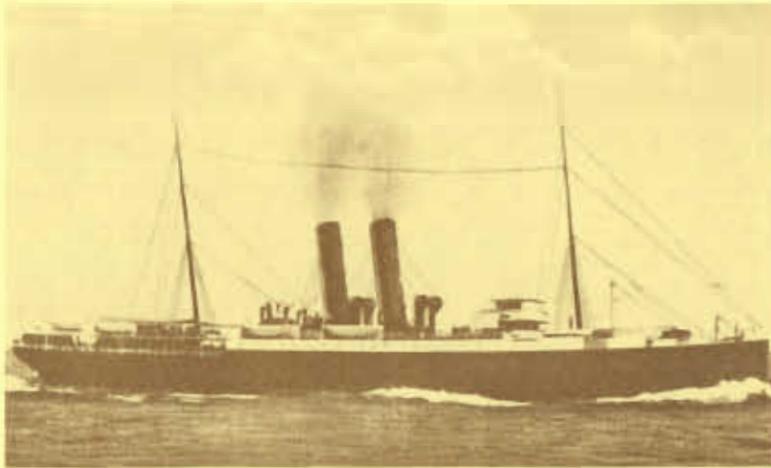
d'avance. Plus près de la côte, une suite de points sombres s'échelonnaient sur la surface des eaux: silhouette de ce que pourrait suggérer le haut d'une clôture zigzagante. Points sombres qui, par intervalles, marquaient les endroits où des filets et des trappes étaient tendus pour prendre le poisson sans défiance dont ces eaux regorgent.

★ Enfin le monde, en l'occurrence ces villages aux maisons éparses, commença à se réveiller. D'abord des figures isolées, puis des groupes de curieux se montrèrent aux portes et aux fenêtres. Des jeunes et des vieux nous épiaient en silence avec des yeux dont le sommeil disputait la maîtrise.

Mais à la vue de notre compagnon de voyage à quatre pattes, un petit chien mexicain, dont la tête minuscule sortait avec étonnement d'un nid de chaudes couvertures, tout vestige de somnolence s'envola.

Les langues se délièrent subitement, mains et doigts se mirent à gesticuler, les têtes s'agitaient et faisaient signe. De maison en maison, comme une amorce allumée qui poursuivrait sa course, fusaient des exclamations:

— "Garde-moi¹⁹ donc ce beau petit chien! Baptême,



Archives de la SHAM

Un vapeur

c'est-y-fin! Bonté, quelle belle petite tête! Et ces beaux yeux! Mon doux, quelle fine petite bête!"

L'enthousiasme et l'agrément atteignaient leur paroxysme chaque fois que, en réponse indignée aux jappements des roquets qui jaillissaient vers nous de chaque porte d'entrée des maisons, s'enflait la petite voix du valeureux mexicain, et chaque fois que ses sautes d'humeur coléreuses s'adressaient aux chiens agressifs de la Côte.

Avant ce réveil général, certains autres indigènes des tribus à quatre pattes avaient prodigué force démonstrations amusantes et animées. Un bon nombre de ces porcs aux longues pattes, à demi sauvages, dont l'arête dorsale, nettement esquissée, leur a valu l'appellation bien méritée de "dos de rasoir", nous croisaient de temps à autre et nous accompagnaient amicalement durant de courtes distances. Des veaux folâtres, aux pattes raides, la queue relevée battant avec frénésie, défiaient nos coursiers rapides et couraient en fous à nos côtés, ou même en avant de nous, comme s'ils éprouvaient un vif plaisir de la compagnie des humains. Les chevaux les plus rapides estiment ces créatures enjouées comme des concurrentes appréciables dans de brèves courses.

Or, que nous observions les gambades de ces compagnons de route sportifs, ou que nous considérions le maintien de bestiaux plus posés ou plus éloignés; que nous portions nos regards sur les villageois et sur leurs modestes demeures, ou que nous laissions nos yeux se poser sur les collines et les prairies, parcourir le bord de la mer, s'aventurer au-dessus du grand fleuve, explorer les profondeurs du ciel sans nuages, une sensation étrange, presque empoignante, accompagnait chacun de nos coups d'oeil.

Quant à notre hôte¹⁹, cette sensation ne le charmait pas avec autant d'intensité que nous. Dans son cas, plusieurs mois de considérations prosaïques sur les possibilités de commerce en cette région avaient passablement dérouté son sentiment poétique. Pour Narcisse²⁰, notre second charretier, ses yeux s'étaient ouverts à la vie sur de pareils spectacles. Son monde ne s'étendait pas plus loin qu'eux. Tout ce qu'ils avaient à offrir ne semblait éveiller en lui ni surprise, ni émotion quelconque.

Pour ma soeur et moi-même, habitantes de régions privées de la merveilleuse clarté des contrées très nordiques, c'était comme si nous avions jusqu'ici vu le monde à travers un verre fumé, c'était comme si des écailles s'étaient soudainement détachées de nos yeux, dévoilant terre, mer, et ciel, avec une netteté saisissante. Non, cette sensation n'a pas perdu de son intensité, en dépit de plusieurs semaines écoulées depuis le début de notre féérique voyage. Même si le phlox sauvage dresse sa tête imposante au-dessus du pâturin, que la vesce pourpre enlace de ses bras volubiles les grandes marguerites et les longues immortelles, que les rougets sont en train de rougir et que nous en sommes à la vigile (25 juillet) de la fête de la *bonne sainte Anne*!²¹

★ N'anticipons pas. Tiens: *un calvaire* attire notre attention en cours de route, car de grandes croix s'élèvent ici et là tout le long de la côte. Elles reçoivent bien des hommages, sous forme de saluts, de la part de dévots passants.



Photo Bruno Sergerie

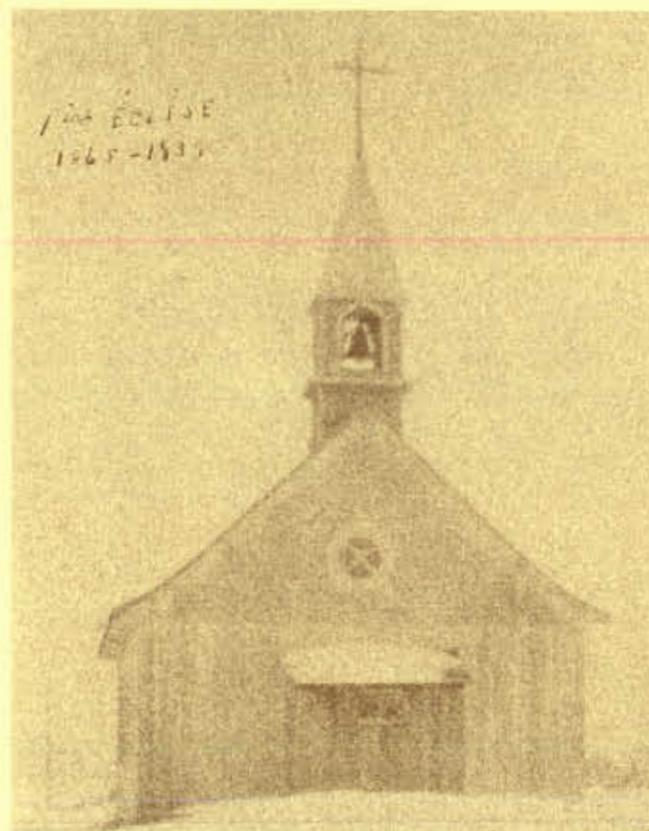
Un Calvaire

Là, c'est un clocher qui se dresse au-dessus des maisons du village. Clochers d'église qui, à chaque intervalle de dix milles (16 km), marquent le centre des diverses paroisses et représentent le pivot autour duquel se rassemblent les plus hauts intérêts de ces petites communautés. Et toujours à l'ombre de l'église, on peut voir le champ du repos, garni d'une forêt de croix de bois et de très rares monuments en matière plus résistante.

Ici et là, en bordure de route, on a érigé des fours à pain, constructions pittoresques de pierre et de mortier à la mode hollandaise²². Quelques-uns d'entre eux sont hauts, peut-être en fonction de la commodité de la boulangère, et couverts d'un toit, pour servir d'abri contre la température inclemente. D'autres se passent de toit, bâtis directement sur le sol, comme si quelque oiseau gigantesque avait pondu sur la rive un oeuf géant, en laissant aux éléments l'entière responsabilité de son éclosion.

Par les portes grandes ouvertes de l'un de ces gros fours, nous voyons les flammes jaillir et nous entendons le feu qui gronde et qui crépite avec fureur, et nous savons que les préparatifs de la cuite sont en cours.

Plus loin, nous parvenons à un four dont a fermé les portes massives. Mais les vapeurs qui s'en échappent tout autour nous racontent l'histoire des braises incandescentes récemment retirées du coeur du monticule de mortier, alors que le parfum appétissant du pain frais signale la présence d'énormes miches dans le réceptacle chauffé à blanc. Sans plus de soins et de combustible, elles finissent par cuire à la perfection.



La chapelle des Capucins

Gracieuseté de la fabrique



Photo Effe Bignell

Un four à pain

Ce ne sont pas toutes les familles qui ont assez de fortune pour se payer un four à pain extérieur, mais, en aucun cas, l'un de ces primitifs appareils ne représente l'unique dispositif de la maisonnée pour servir à la cuisson des aliments. Car la règle générale, dans presque chaque maison de la Côte, est le gros poêle à bois à deux ponts (foyer dessous, four dessus), si indispensable à cause de son rendement comme radiateur de chaleur et si bien adapté aux besoins de la simple cuisson. Placé comme d'habitude entre deux appartements, parfois même en position telle qu'un coin du poêle fait saillie dans un troisième appartement, alors que son tuyau passe à travers la partie la plus haute de la maison, il diffuse la chaleur partout dans la demeure et, dit-on, peut aider ceux qui y vivent à défier les froids les plus intenses.

La route tracée par notre itinéraire, à vrai dire en sa longueur toute entière, ne s'éloigne du rivage qu'en deux ou trois occasions, et alors sur une distance relativement courte. Ces rares déviations surviennent pour éviter les endroits de la côte trop escarpés ou trop rocheux pour permettre un libre passage même aux piétons.

Mais ce fut seulement au cours de la troisième partie de notre voyage que nous rencontrâmes par hasard des déviations complètement à l'écart de la côte ou des collines de quelque importance. A l'exception de deux ou trois endroits plutôt rocheux, nous avons pu nous en tirer avec des routes unies comme des boulevards au cours de cette première partie de notre promenade.



Maison Olivier Sasseville

Un poêle à deux ponts

D'un point à l'autre des grandes courbes que la rive dessine, il s'agit d'étendues de dix à trente milles (16 à 48 km). Le long de ces magnifiques virages qui suivent toujours le cours du fleuve en veine de s'élargir, descend la route²³, bordée des maisons de nos bons Gaspésiens²⁴.

Entre les résidences des gens relativement à l'aise et les demeures des pauvres, celles-ci consistant en un rez-de-chaussée surmonté d'un grenier, (ces dernières sont en principe des habitations de pêcheurs), s'échelonnaient différents degrés de confort. Mais, parmi ces populations, les cas de véritable misère se font assez rares pour demeurer pratiquement inconnus.

— Pour trouver ce qu'on peut appeler une pauvreté authentique, confirma un habitant philosophe dont nous fîmes la connaissance peu après notre arrivée à Sainte-Anne-des-Monts²⁵, on doit porter notre regard sur les grandes cités, parce que c'est dans ces centres que l'on rencontre les véritables indigents, les misérables et les désespérés. Parmi nous, les Gaspésiens, on peut sans doute découvrir des familles en détresse, mais de tels cas brillent par leur rareté et on les soulage toujours avec rapidité; car chacun, selon ses moyens, est toujours prêt à contribuer de ses provisions aux besoins de ses frères plus pauvres. Nous avons nos temps durs, c'est vrai, et, par ici, ce que vous appelez les commodités de la vie, ce n'est pas fréquent. Mais à moins qu'un Gaspésien perde son chemin dans la forêt ou rompe de quelque autre manière avec ses amis, il n'y a pas de danger qu'il souffre de la faim et du froid.

Chaque fois que nos esprits faisaient retour à la contrée et aux paysages que nous avons laissés si loin en arrière, les sensations que nous éprouvions ne différaient pas de celles qu'on pourrait ressentir, à supposer une arrivée récente sur une planète étrangère. Les conditions de notre vie antérieure nous apparaissaient déjà lointaines et brumeuses, tandis que les expériences actuelles, toutes neuves, nous semblaient vraiment saisissantes et irréelles.



Photo Elsie Bignell

Routes unies à Delval (Cap-Chastes)

Même une question aussi prosaïque que l'heure du jour mettait en lumière des bizarreries de calcul que nous n'avions jamais rencontrées auparavant, sauf dans le royaume émancipé du pays des rêves. Sur ce sujet capital, l'unanimité des opinions ne règne pas toujours, même parmi ceux qui habitent à portée de son de la cloche de l'Angélus.

★ Pour citer la plus amusante anecdote à attirer notre attention à ce propos, je dois anticiper quelque peu.

Une quinzaine de jours, plus ou moins, après la fin de notre longue course, au moment où nous commencions à nous regarder nous-mêmes comme des Gaspésiennes naturalisées, nous passions la journée dans une petite colonie, cachée du fleuve Saint-Laurent par une mince bordure de collines côtières et à treize milles (5 km) de distance de notre pension du bord de mer. Ce n'est pas sans raison que notre imagination affectueuse persiste à désigner ce coin de l'arrière-pays du nom de Vallée Heureuse²⁶.

Un mari et sa femme²⁷, entourés de leurs nombreuses branches d'olivier, sont les seuls résidents de cette vallée. Sur

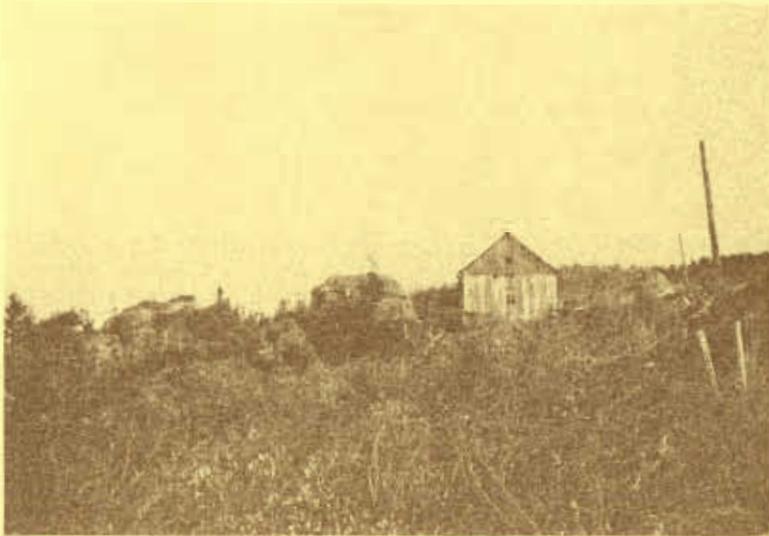


Photo Effie Bignell

Maison de pêcheurs (Grosses-Roches)

les hauteurs qui la dominent, en un point très loin de la côte, se perchent la vieille ferme paternelle et deux ou trois autres demeures, toutes habitées par la parenté du clan de la vallée²⁸.

Le jour de la visite à laquelle je fais allusion, la température s'avérait aussi clémente que le cœur de ceux qui nous ont souhaité la bienvenue. Les heures filèrent heureuses, inaperçues pour tous. Soudain l'une d'entre nous, ouvrant les yeux à la réalité, consciente que la nuit devait succéder au jour ensoleillé et que nous devons parvenir à notre maison de la mer avant la noirceur, se leva pour s'enquérir de l'heure. Nous n'avions pas apporté de montre. Mais même si cette demeure de la Vallée Heureuse est bien pourvue d'horloges, notre cause n'y gagnait rien pour autant, puisque toutes, sauf une, fonctionnaient mal ou pas du tout et que les ouvriers des champs avaient apporté avec eux cette unique pendule en bon état.

— Mais enfin, qu'est-ce que ça peut faire?.....s'écria la maîtresse de maison, en sortant de la contemplation, consciencieuse mais futile, d'une horloge qui depuis longtemps avait servi seulement à des fins décoratives.



Gracieuseté Charles Deroy

Maison paternelle du clan des Pelletier

Qu'avons-nous besoin de savoir l'heure? Quand nous aurons faim, nous mangerons; quand nous aurons soif, nous boirons; et quand nous serons fatigués, nous nous reposerons. La sorte d'hospitalité que notre modeste demeure peut offrir, nous la mettons *de grand cœur*²⁹ au service de ces dames et nous serons heureux bien sûr si elles la croient digne d'acceptation. Alors laissez tomber la noirceur en paix; je vous le dis. Ça ne peut déranger personne ici.

Un moment après nous avoir rassurées par de tels propos, l'occasion mit sur le tapis un fait amusant et significatif: personne parmi nous ne pouvait dire le quantième du mois. A quelle bienheureuse ignorance et reposant manque de mémoire étions-nous si tôt parvenues!

— Savoir le quantième du mois, ça n'importe pas non plus remarqua l'hôte de la Vallée Heureuse, comme pour consoler tout le monde. Dimanche n'arrive que dans deux jours. Si on garde cette date en vue, qu'importe toutes les autres?³⁰

Aussi originale et rafraîchissante que puisse être en elle-même cette méthode de calcul, nous ne pouvions nous

empêcher de reconnaître que l'esprit d'insouciance qui l'animait pourrait fortement éprouver le moral de tout homme d'affaires dont les intérêts sont en jeu³¹. Mais pour nous qui n'avions d'autres soucis que de récolter à plein les avantages et les privilèges des vacances d'été, cette attitude posée face aux affaires est de première importance.

★ Matane, une ville prospère d'environ trois milles habitants, devenait notre première halte et le terme du premier tiers de notre voyage sur la Côte. A la suite d'un soudain virage de la route, nous tournâmes le dos au fleuve Saint-Laurent et aussitôt nous nous sommes mises à rouler rapidement sur les rues aplanies de ce village florissant.

La rivière Matane, bordée d'un chemin qui traverse une riche région forestière, se jette dans le fleuve. C'est elle, bien sûr, la raison d'être de la ville. Parce qu'ils jouissent d'avantages similaires, même si c'est à un degré moindre, plusieurs affluents et cours d'eau plus petits de cette région ont leur village côtier et leur "moulin à scie" correspondant³². Mais à compter du point où le chemin de fer quitte la Côte, aucun village ne rivalise avec Matane en prospérité et en importance. En effet aucun cours d'eau ne possède comme le sien un pareil volume d'eau, un semblable capital forestier. Pas du moins avant d'avoir fait le tour de la péninsule et d'avoir atteint des villages d'importance³³ dans le Sud³⁴.

Matane possède son quartier plus démuni, et elle affiche des caractéristiques proprement gaspésiennes, mais elle est fière de ses belles résidences modernes, de ses édifices publics, de ses magasins bien fournis, de son beau couvent, de son presbytère et de son église imposante. Ses aménagements en général ressemblent à ceux de tout autre petite communauté moderne et bourgeoise. Sans doute à l'état de veille, nous avons trouvé la ville plutôt intéressante, mais elle ne possédait aucune qualification assez saisissante et saillante pour tenir tête à la somnolence qui nous avait envahies tout-à-coup.



Gracieuseté Gérard Burnett

Manoir des Russell à Matane

Donc en attendant l'heure de nous présenter à l'hôte et à l'hôtesse aimables³⁵ chez qui nous devons déjeuner, nous nous rendîmes à un petit hôtel et bientôt nous dormîmes à poings fermés.

NOTES du CHAPITRE I

- 1 Autour du 15 juin 1905, car le 18, elle assiste à la procession de la Fête-Dieu, dont elle fait mention au début du chapitre IV.
- 2 L'Express Maritime: appellation conférée à l'un des trains de passagers qui fait la navette entre Montréal et Halifax.
- 3 Petit-Métis: alors le point le plus à l'est de la ligne ferroviaire. Une petite gare accommodait les voyageurs se rendant directement à la villégiature du même nom, qui deviendra en 1921 Métis-sur-Mer.
- 4 Le "jeune hôte" est le propre fils de l'auteur. John-William Bignell est alors ingénieur forestier pour la Compagnie Saint-Lawrence Terminal qui, le 2 novembre 1906, vendra ses biens à la Dominion Lumber de Toronto. Monsieur Frank McEvoy en sera le gérant dès 1907. (Inform. May McEvoy. Soeur St-Cléta, 90 ans.)
- 5 A cette époque, le chemin de fer ne poussait sa ligne ni plus au nord, ni plus à l'est. Il bifurquait franchement vers le sud pour rejoindre la baie des Chaleurs. C'est en 1910 que la Compagnie du Chemin de fer de Matane et de

Gaspé inaugura sa ligne ferroviaire à Matane même. On ne s'est jamais rendu plus loin! (Gagnon, *Monographie de Matane*, 1ère éd., p. 208.)

- 6 Le "cheval de fer", c'est la locomotive qui remplacé le cheval comme moyen de transport trans-canadien.
- 7 Un "boghei" (en anglais: buggy), c'est un véhicule tiré par un cheval, à un ou deux sièges et à quatre roues, utilisé l'été pour la promenade. Le "Mikado" est un "boghei" de luxe pour les gens à l'aise, comme celui qui a servi pour le voyage de noces d'Hector Maloney et qu'on peut voir encore à la Martre.
- 8 Une "ouaguinne" (en anglais: wagon), c'est un véhicule à un siège et à quatre roues, très fort, utilisé pour le transport de lourdes charges ou de marchandises. (A consulter: *Les Voitures à Chevaux à la Campagne* de Paul-André Leclerc.)
- 9 Petit-Métis: aujourd'hui Métis-Beach ou Métis-sur-Mer depuis 1921. (V. Deschamps: *Paroisses, Missions et Municipalités*, p. 603.)
- 10 "Habitants": mot souvent employé en français par l'auteur dans son texte original pour désigner les descendants français des pionniers du sol gaspésien. La plupart de ces pionniers venaient des paroisses surpeuplées du bas de Québec. Ils se sont d'abord adonnés à la pêche, puis peu à peu à l'agriculture sous l'impulsion de leurs curés. Aujourd'hui les terres agricoles reprennent en bois et les "habitants" cultivent l'assistance sociale! Le progrès....
- 11 Les colons écossais arrivèrent à Métis à la suite de l'achat de la seigneurie par les McNider: Mathiew en 1802 et John en 1807. Une quarantaine de familles s'y installèrent dès 1818, venant principalement de la région de Thrane, en Ecosse. Des noms bien "Scotch's": Brand, Smith, Sim, Crawford, Craig, Page, McGuigan, Campbell, McEwing, Cavell, Broghey, McKindly, McMillan, Cameron, Polding, Cook, Astle, Blue, Meickle, McCowan, McLaren, Fraser, McAlister, Turriff, Tugguay. (*Saint-Octave-de-Métis*, 1855-1955, pp. 65-72.)
- 12 L'auteur fait ici allusion au conte de Charles Perrault: *la Belle au Bois Dormant*.
- 13 Rappel poétique du ballet musical d'Amilcar Ponchielli (1834-1886), intitulé *la Danse des Heures*. On voit, à l'écoute de cette mélodie, les morts ressusciter, se mettre à danser et puis se recoucher dans leurs tombes au soleil levant!
- 14 La "gent emplumée", c'est-à-dire les oiseaux.
- 15 Les "hôtes du gazon", soit les vers de terre.
- 16 Le "plain" est un vocable gaspésien qui désigne strictement la partie du rivage où se déploie la marée. Le mot nous semble provenir du latin "planus": plat, "planche". Le *Petit Robert* nous parle d'aller au plain: s'échouer à marée haute, en termes de marine. Les Gaspésiens, plus que les autres Québécois, ont gardé un vocabulaire maritime.
- 17 Un *brick* est un voilier à deux mâts grésés à voiles carrées. Une *goélette* est aussi un voilier à deux mâts dont les voiles forment des quadrilatères irréguliers. Une *barge* est une embarcation à fond plat et non pontée qui peut devenir une péniche pour le transport. Un *vapeur*, c'est-à-dire un bateau actionné par la vapeur. Ces définitions du *Petit Robert* correspondent bien à la réalité gaspésienne.
- 18 "Garde-moi donc..." (en français dans le texte). Il faut prononcer "gâre don ou gâre-moé don...", ce qu'on entend encore souvent dans le parler populaire. "Baptême": le "sacré" en question ne comporte aucune connotation irrespec-

tueuse dans la bouche des gens. Pour exprimer leur admiration, ils choisissent un vocabulaire utilisé uniquement dans le lieu saint par le curé, le seul homme instruit du village...ou presque. On aurait tort de s'en scandaliser!

- 19 "Notre hôte", celui qui recevait ces dames, le fils de l'auteur, John-William Bignell.
- 20 Narcisse était un Pelletier "Rat musqué" qui demeurait en face de la route à Georges Pelletier (aujourd'hui route Lucien Lavoie). Il pouvait friser les 30 ans à l'époque. Fils d'Olivier Pelletier et d'Angélique Leclerc, il s'était marié à Marie-Anne Lévêque en 1900. C'était sans doute un ami de John Bignell.
- 21 Mme Bignell s'est bien vite adaptée aux moeurs du pays. La vigile ou veille de la Bonne Sainte Anne est déjà pour elle un point de repère. On en est donc au 25 juillet.
- 22 Le dictionnaire anglais *Webster* nous assure que le four hollandais est un four de briques dans lequel on opère la cuisson du pain au moyen des murs préchauffés, après qu'on en a extirpé le feu. Nos gens utilisaient surtout la terre glaise.
- 23 En 1850, le "chemin du Roy" s'arrête dans les environs de Matane. Entre 1850 et 1866, on le prolonge jusqu'à Sainte-Anne-des-Monts. C'est une route à peine praticable. Dans les années 1880, on la rénove entre Matane et le Cap-Chastes. C'est elle qu'a arpentée madame Bignell. (Voir *l'Histoire de la Gaspésie*, de Jules Bélanger, p. 309.)
- 24 Déjà avant d'arriver à Matane, madame Bignell qualifie de Gaspésiens les gens qu'elle rencontre. Ce qui donne raison à leurs descendants de se considérer comme tels.
- 25 Ce philosophe, comme nous le verrons se préciser par la suite, est sûrement Rémi Pelletier "la Crêpe". Natif de la Rivière-Blanche, il vint très jeune demeurer avec son oncle Pépin à Sainte-Anne. A 11 ans, il y fait sa première communion (1874). Son oncle meurt célibataire en 1887 et lui lègue sa terre.
- 26 Témoin du bonheur tranquille vécu par la famille d'Achille Pelletier "Rat musqué", fils d'Olivier et d'Angélique Leclerc, alors seule occupante de la vallée de la Bellevue, madame Bignell surnomme celle-ci la "Vallée Heureuse".
- 27 Célanire Gauthier, la femme d'Achille, originaire de Sainte-Félicité, lui avait donné, entre 1880 et 1898, au moins 16 enfants: Philippe, Eugénie, Marie, Laure, Elie, Hector, Angélique, Marie-Louise, Hedwidge, Joseph, Ludyvine, Achille, Olivier, Octave et 2 jumelles mortes-nées. Pas surprenant que l'auteur compare cette grande famille à des branches d'olivier, avec allusion au nom du père d'Achille. Ajoutons que ces bonnes gens ont élevé en plus une orpheline: Géraldine.
- 28 La maison d'Achille Pelletier était alors la seule bâtie au fond de la vallée. Sur la côte de la Bellevue, s'élevaient la maison d'Olivier Pelletier, celle de Téléphore, son frère, celle de Joseph à Amable Pelletier "Magnan" et enfin celle de Georges Paquet. Ces maisons sont encore debout, sauf celle de Téléphore. (Inform. Réal Pelletier.)
- 29 "De grand coeur": cette expression reflète l'hospitalité proverbiale des Gaspésiens. Vous leurs faites honneur, si vous acceptez leur invitation... encore aujourd'hui! Si vous ne les visitez pas assez souvent, ils se demanderont quelle impolitesse ils ont bien pu commettre à votre endroit...
- 30 Le dimanche, c'est le jour du Seigneur. On s'endimanche, on se rend à la messe, on y rencontre les parents, les amis. Voilà donc le jour à ne pas perdre de vue!
- 31 Pour un homme d'affaires, le temps vaut de l'argent: Time is money. Le dieu

Argent, le Veau d'Or, bon serviteur, mais mauvais maître...

- 32 Ainsi en 1904, pour s'en tenir à la rive nord, le Ruisseau-à-Sem, la rivière des Capucins, la rivière du Cap-Chastes, celles de Sainte-Anne-des-Monts, la grande et la petite, le Ruisseau-Patates et le Ruisseau-Castor, la Rivière-à-la-Martre et le Ruisseau-Vallée et combien d'autres en descendant jusqu'à la Rivière-au-Renard. Les petites entreprises foisonnaient alors. Personne ne chômait...
- 33 Les villages importants de la rive sud de la Gaspésie se nommaient Carleton, New-Richmond, Paspébiac, la Grande-Rivière, Percé, Gaspé et la Rivière-au-Renard.
- 34 "Le Sud" (pron. Su) C'est ainsi que les Gaspésiens du Nord désignent depuis toujours la côte sud, avec laquelle ils n'avaient pratiquement aucune relation avant la construction de la route de ceinture en 1928, le boulevard Perron, et l'aménagement de la route 199, la route transgaspésienne, en 1960.
- 35 Il s'agit sans doute de monsieur et madame William Russell. Ils avaient construit une splendide demeure de style "Victorien" qui s'élève toujours en retrait de la route 132 à Matane. William était alors gérant de la Compagnie Richardson à Matane. Celle-ci avait installé plusieurs moulins qui exploitaient le bois de fuseau de l'arrière-pays, par exemple à Ste-Félicité, au Cap-à-la-Baleine, au Ruisseau-à-Sem.

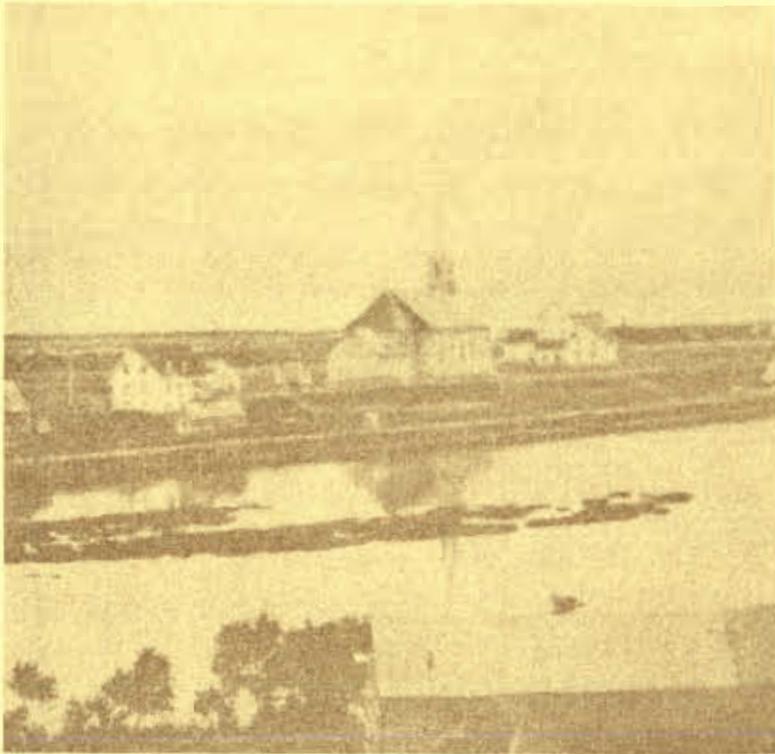


Photo: Histoire de Matane (Mgr Gagnon)

Édifices religieux de Matane en 1904



Gracieuseté Gérard Burnett

Famille Russell de Matane: William, Maud, Jack, Jeanie, James, Aggie, Pollie

CHAPITRE DEUXIÈME

DU RUISSEAU-À-SEM
JUSQU'À SAINTE-ANNE

Du Ruisseau-à-Sem jusqu'à Ste-Anne

De bonne heure dans l'après-midi du lendemain, nous avons repris notre voyage et sur la fin de la soirée, nous atteignîmes la région où les côtes deviennent nombreuses et escarpées; où les maisons, même en rase campagne, sont rares; où les routes, généralement en bon état, comprennent des sections mauvaises et rocailleuses; où la forêt s'avance tout près du rivage; où les ruisseaux se précipitent bruyamment sur les gros galets ou bien se fraient un chemin à travers les détritiques de branches amoncelées; et où enfin par une éclaircie au milieu des arbres, nous entrevîmes, sur le versant d'une falaise, la maison, la résidence plutôt où nourriture, abri et repas nous attendaient.

Le *Ruisseau-à-Sem*¹, étape maintenant franchie, deuxième tranche de trente milles (48 km) avalée!

Il est à peine nécessaire de mentionner que nos appétits s'étaient fort aiguisés au cours de cette longue randonnée, grâce à l'air vivifiant. Nous avons donc répondu avec empressement aux sommations de notre estomac.

Après avoir fait honneur à un excellent repas, nous sommes allées nous balader parmi les arbres où nous espérons prendre des mesures pour coucher confortablement au milieu du petit peuple des bois. Plusieurs oiseaux, pères et mères, s'affairaient encore à la distribution de provisions aux poupons. La condescendance d'un pinson femelle nous a facilité l'observation directe du déroulement d'un repas parmi les branches, depuis le moment où quatre becs béants se lançaient par-dessus les bords du nid jusqu'à celui où les possesseurs de ces becs se recalaient, repus et satisfaits, et rejoignaient, tout en gazouillant, le pays du sommeil.

Je laissais mon imagination divaguer. Je croyais voir en cette petite mère l'une des pensionnaires mêmes qui, au cours



Gracieuseté Gérard Burnett

Chalet du Ruisseau-à-Sem

des rigueurs du dernier hiver, avait élargé au chaleureux accueil du rebord de la fenêtre de mon restaurant dans le lointain New-Jersey².

D'ailleurs tous les aspects de notre nouvel environnement tendaient à nous inspirer des conjectures fantaisistes. La magie du pittoresque, de la solitude et de l'immensité se fondait avec le charme mystérieux de la forêt. Les collines tapissées de pins, les unes après les autres, dressaient la tête vers un ciel où les reflets du soleil couchant s'attardaient encore, cependant que l'influence nonchalante du crépuscule commençait à s'imposer.

Dans les replis mystérieux où les arbres se pressaient les uns contre les autres, des ombres épaisses s'amoncelaient avec rapidité. "Beau Canada, Canada, Canada," chantait le pinson à gorge blanche à des intervalles de plus en plus longs. En définitive, même ses braves petites notes se turent et pas un son ne nous parvint, sauf le murmure des arbres balayés par le vent et le clapotement des vagues qui se brisaient au pied de notre falaise.

La rosée tombait. La fraîcheur de la nuit allait croissant. Un certain sentiment de solitude se confondait en nous avec la solennelle prépondérance du moment. A travers les fenêtres sans rideaux de la maison entourée d'arbres, (c'était le chalet d'été de notre hôte de Matane)³, nous entrevîmes le gros foyer où la danse des flammes parlait éloquemment du confort et de l'attrait de la maison et du chez-soi. Nous avons fini par céder aux invitations joyeuses de l'intérieur. Nous laissâmes la forêt et ses ténèbres toujours plus profondes, ses mystères toujours plus épais. Nous rejoignîmes le groupe rassemblé autour de l'âtre réconfortant.



Gracieuseté Gerard Burnett

Sclerie du Ruisseau-à-Sem

A peine une heure, semble-t-il, s'était écoulée depuis le temps où nous avons sombré dans le sommeil jusqu'à ce que la clarté d'un jour matinal eût dissipé les ombres de la nuit. Les prés boisés contrastaient avec la splendeur pourpre du soleil levant. Le pays des oiseaux s'affairait déjà tout entier à ses devoirs et à ses délices journaliers. Mais le petit village du Ruisseau-à-Sem dormait toujours. Le moulin de l'anse, au pied de la falaise, ne bougeait pas encore⁴. Que voulez-vous? Personne autant que les animaux domestiques et les bêtes sauvages n'utilisent à leur maximum la longueur des heures de clarté.

Le plein jour de cette journée chaude et claire nous vit de nouveau *en route*, à l'aurore de cette troisième et dernière partie de notre voyage. Plus loin que les prés boisés qui bornaient notre horizon à l'est du Ruisseau-à-Sem, de nouvelles beautés, de nouveaux mystères et des révélations toutes neuves nous attendaient.

Ici, le Saint-Laurent se cache pour un moment. Là, il se montre à travers une éclaircie de la forêt. Tout-à-coup la suppression de tous les obstacles révèle les splendides courbes du long rivage et, très loin, les promontoires qui les limitent laissent deviner encore d'autres anses merveilleuses.

Puis nous arrivons à une demeure solitaire, plantée au milieu d'une grande étendue isolée de terre faite. Plus loin une autre maison retirée niche parmi des pins rabougris, ou s'élève dans des champs incultes, semés de blocs erratiques⁵.

Peu après, la route adopte le style d'une rue de village. Là, une église couronne le haut d'une côte ou bien pointe son clocher au coeur d'une vallée.

Ici, nous rencontrons le spécimen, pas unique en son genre, d'une localité-mère et de son rejeton. On les distingue par les appellations opposées de *grand* et de *petit*. Les *Grands-Méchins*: village pittoresque et peuplé, toujours dans la catégorie des villages modestes à une seule rue. Les *Petits-*

Méchins: espèce de dépendance⁶ aux maisons éparses, prolongement mineur du village susdit.

Maintenant nous accédons aux *Capucins*, ainsi appelés parce qu'autrefois un des rochers de ce promontoire affectait la forme d'une moine, ressemblance depuis longtemps détruite par le vent et le gel, à toutes fins pratiques⁷.

Cet endroit présente le paysage le plus sauvage, le plus accidenté et le plus varié de notre voyage. Le chemin affiche ici sa plus longue et sa plus importante déviation de la Côte. Nous écoutons nos charretiers discuter des heures de la marée et supputer la praticabilité de la traverse sur la baie, ou bien l'opportunité de s'engager dans le détour suggéré par la profonde échancre de la littoral.

Mais la marée est basse et elle favorise le raccourci. Cahin-caha, là où l'eau est moins profonde, là où le lit rocheux offre le meilleur passage, les chevaux se fraient un chemin à travers la baie. Nous ne sommes pas seuls. Nous rencontrons des gens qui, comme nous, prennent avantage de la basse mer pour éviter le détour. Un petit groupe d'enfants, de retour de l'école, ont balancé leurs chaussures, leurs bas et leurs sacs d'école sur leurs épaules et ils pataugent dans l'eau en s'éclaboussant. Ils s'en vont chez-eux. Ils nous saluent poliment au moment où nous les croisons sur les hauts-fonds.



La baie des Capucins

★ Une fois traversé le lit schisteux⁸ de la baie, nous reprenons notre allure habituelle jusqu'à ce qu'un autre promontoire, à quelques milles de distance, se présente à notre vue. C'est le *Cap-Chat*⁹ (ou *Cap-Chastes*), site d'un poste important de signalisation, le phare¹⁰. Nous nous rapprochons du cap pour remarquer à ses pieds, la face tournée vers le large, un caprice de la nature, en pierre raboteuse, vaguement évocateur d'un lion rampant, mais désigné inmanquablement comme un chat. Tout le long de ce rivage sud du grand fleuve, il n'y a peut-être rien pour attirer davantage l'attention des touristes que cette figure fantastique, sculptée par les éléments, détachée du promontoire sans doute au cours de longs siècles.

Le village du *Cap-Chastes*, où nous entrons après avoir doublé le cap proprement dit par environ un mille (1.6 km), s'élève sur une hauteur aux allures de forteresse. Puis soudain il descend sur les rives de la baie, rendez-vous des eaux de la rivière *Cap-Chastes* avec celles du Saint-Laurent.



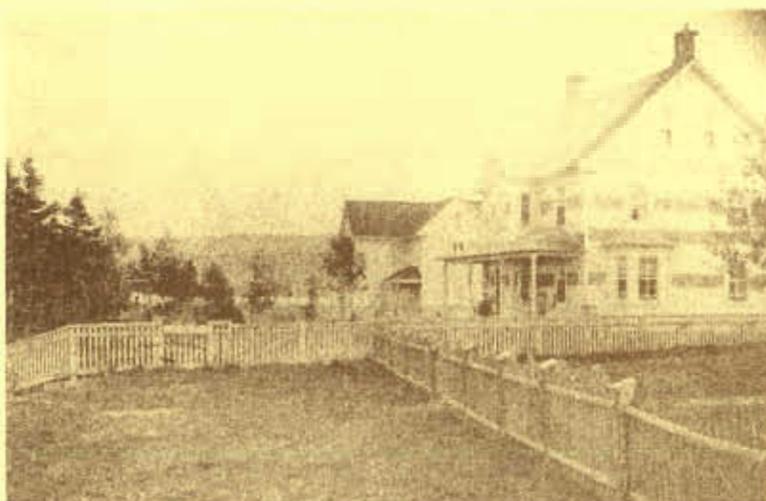
Le cap de Chastes

La résidence du propriétaire¹¹ d'une grosse sciene, détenteur d'importants investissements dans le commerce du bois de cette région, respire la prospérité. Elle couronne la falaise et délimite le haut du village. Au pied de la côte et le long de l'étroite bande de terre qui forme la limite extérieure de la baie, nous apercevons d'aventure une demeure, un magasin ou deux et diverses grosses "bâtisses", dépendances du moulin¹².

Nous apercevons un esquif et quelques bateaux à l'ancre, qui oscillent gentiment aux impulsions de la marée baissante. Sans doute la mer descend, mais le volume d'eau de la baie augmente et le courant est assez fort pour gêner le cours de notre voyage.

Du long pont couvert qui autrefois enjambait ce cours d'eau et fournissait une libre circulation aux piétons et aux voitures, il ne reste plus que les deux approches en ruines. D'énormes blocs de glace ont foncé sur cette structure lors de la récente débâcle; ils portent la responsabilité de cette suppression de passage.

Sur le bord de la baie, au pied de la côte escarpée, heureusement un passeur¹³ nous attend. Sans descendre de nos voitures, nous embarquons dans un bac actionné par un mécanisme de poulies et de câbles. Si la traversée est lente, elle a du moins le mérite de s'accomplir avec un sens inaccoutumé de la sécurité, car l'embarcation, dans une certaine mesure, s'amarre aux deux rives.



Album Maud Russell

La maison des Russell au Cap-Chastes



Photo Etie Bignell

La baie du Cap-Chastes

Le magasin d'Emile Lamontagne



Gracieuseté Aurèle Landry

Le bac sur la rivière Cap-Chastes

Alors à notre droite, bien au-dessus des collines toutes proches, se dessine dans le lointain la magnifique silhouette des monts Shickshocks. En fait ils sont déserts, sévères et sauvages, même si l'on soupçonne de grandes richesses dans leurs entrailles de pierre¹⁴. Mais à l'endroit d'où nous les contemplons, ils paraissent doux, bleus, mystiques. Toutefois on nous accorde bien peu de temps pour les admirer, car nos chevaux avancent avec l'entrain accru que leur inspire la dernière étape du voyage. Leurs pieds ailés ne rencontrent aucune résistance sur la belle route de la grève où nous nous déplaçons maintenant.

De nouveaux rivages et de nouvelles courbes continuent de se dérouler devant nous. Enfin nous touchons à la *pointe Sainte-Anne*. Nous la doublons et alors, à nos yeux éblouis, se déploie en entier un splendide amphithéâtre de dix milles de long (16 km). C'est la vaste et gracieuse baie sur les rives de laquelle s'assied le village de Sainte-Anne-des-Monts: "notre" village.



Village de Sainte-Anne-des-Monts

Album Olivier Sasseville



Le bac sur la Grande-Rivière

Gracieuseté François-Ch. Lepage

Ici on nous accueille avec de chaleureux saluts et des paroles de bienvenue authentiques. Même de l'autre côté de la rue où une bande d'enfants nu-pieds sont en train d'arpenter la grève, "notre" grève, nous recevons des révérences pareilles à celles que des reines elles-mêmes pourraient susciter.

Tout-à-coup un des "arpenteurs" de la grève, pointant le doigt d'une manière impressionnante dans la direction d'où nous arrivions, s'exclama:

— "*Garde donc! Garde donc le mirage.*"¹⁶

Notre regard suit le doigt indicateur et, voyez, un miracle s'est produit. Aussi loin que la *Pointe-Sainte-Anne* où, peu de temps auparavant, nous avons passé devant une filée d'humbles maisonnettes, ce sont maintenant des châteaux imposants qui s'y dressent, illuminés de nombreuses fenêtres, toutes embrasées par les reflets du soleil couchant. En pleine mer, un charbonnier a échangé ses grues et ses mâts pour une rangée de grands arbres; un navire a perdu ses prosaïques souches de cheminée et a doublé les dimensions de sa coque; une barque toute équipée remplace une modeste barge; et au large vers le golfe, dans les régions où la ligne de l'horizon s'est estompée, des vaisseaux fantômes naviguent majestueusement dans l'espace.

— Quel besoin ont ces chers petits de contes de fées ou de jeux de prestidigitateurs, avouons-nous. Ils habitent le pays même de l'enchantement. Merci au destin qui nous permet de nous reposer pendant quelque temps à l'intérieur de cet enclos enchanté!

NOTES du CHAPITRE II

1 Le Ruisseau-à-Sem, d'autres écrivent à Sam, peut-être à cause de Samuel Tremblay, un des premiers occupants de l'endroit. (Communication d'Edmond Saint-Laurent, du Cap-Chastes.)

Sam pour Samuel, Thime pour Anthyme, Ti-Nesse pour Ernest. On aime rapetisser en Gaspésie: cela fait plus intime, plus familial, plus démocratique. Ce n'est pas toujours bien respectueux: Ti-Poil, Ti-Cul. Pour les femmes, on dira plutôt la Zette pour Elisabeth, la p'tite Mèlie pour Emilie. Une nuance plus condescendante pour les vieux: le père Catin, le père Gros-Petit, la mère Thaber, le père Beaux-Hommes, etc. À remarquer qu'anciennement on ne "raccourcissait" pas le curé, les soeurs ou les notables de l'endroit... Les parents fronçaient les sourcils si les "jeunesses" osaient par hasard les appeler par leur "petit nom"! Pour distinguer deux homonymes, on se sert de la tournure suivante: Adrien François Roy, ou Adrien à François, et Adrien Jean-Baptiste Roy, ou Adrien à Jean-Baptiste, attendu que François et Jean-Baptiste sont les pères de chacun de ces Adrien.

Quand le père et le fils portent le même nom, on dira père et fils. Ainsi Luc Marin père et Luc Marin fils. Surtout dans les grandes occasions. Familièrement on dira plutôt: le père Luc et le p'tit Luc Marin.

Pour éviter les méprises, causées par la prolifération des mêmes prénoms dans les familles du même nom, par exemple chez les Pelletier, on prendra la tournure suivante: Réal à Blandine, Philippe à Achille, Narcisse à Olivier, etc.

Pour désigner le 13ième ou le 16ième enfant d'une même famille, on a eu l'idée de les appeler Léon XIII et Louis XVI, noms du pape régnant et du roi martyr de la Révolution française. Curieusement on ne trouve pas de Léon X ou de Pie IX ou de Louis XV, assurément parce que le curé n'en parlait pas au prône! Les Louis XVI remportent la palme à cet égard: Pelletier, Servant, Sergerie. Il n'y a plus qu'un Léon XIII chez les Saint-Pierre. Consultez votre annuaire téléphonique.

2 Nous apprenons ici que madame Bignell tenait restaurant dans l'Etat américain du New-Jersey, plus précisément dans la petite ville de New-Brunswick, pas très loin de New-York.

3 Le chalet d'été du Ruisseau-à-Sem appartenait à Willie Russell.

4 Ce moulin appartenait à la Compagnie Richardson. On y préparait le bouleau en barreaux pour la fabrication de fuseaux de fil en Angleterre. Willie Russell en était le gérant. Quant au village, il était minuscule. À peine quelques maisons dont les occupants travaillaient généralement au moulin. Par exemple Johnny et Majorique Saint-Pierre, Nil Ross, Emile et Gratien Bouchard, Samuel Lévêque. (Informateurs: Edmond Saint-Laurent, madame Wilfrid Barriault.)

5 "Blocs erratiques": gros cailloux abandonnés par la fonte des glaciers, à la fin de l'âge glaciaire. La plupart proviennent de la Côte Nord. Ils ont coulé sur place alors que le sol gaspésien ne s'était pas encore relevé de son affaissement quinze fois millénaire sous 200 mètres de glace, il y a près de 10.000 ans. À cet endroit, l'abondance de ces pierres parfois énormes a justement baptisé la localité: les Grosses-Roches. Notez le pluriel, qui n'en est pas un de majesté!

6 Les Méchins: probablement une corruption du mot Méchant prononcé avec la syllabe finale fermée "in" à la mode de l'ancien temps.

Quant au qualificatif "Petit", il désigne tout simplement un hameau, donc une agglomération de maisons, moins considérable que le "Grand" auquel il est adjacent. Parfois on utilisera ce terme par dérision, comme le Petit-Canada ou le Petit-Montréal. On trouvera à la fin du volume la légende du grand Méchant racontée par Jos Pelletier.

7 Les Capucins se présentent au pluriel, eux aussi. Nazaire Saint-Pierre, du Cap-Chastes, âgé maintenant de 88 ans, a vu dans son jeune temps ces deux rochers, hauts de 20 à 27 pieds (7 à 9 m), assez proches l'un de l'autre pour

qu'on soit incapable de passer avec une "ouaguine" entre les deux, semblables de loin à deux Pères Capucins revêtus de leur colerette sur leur soutane de bure. Quand Jos Garon a bâti le quai pour le moulin, il a dynamité ces obélisques pour en ramasser la pierre. Ce n'est donc pas une légende, comme on pourrait le croire.

- 8 "Le lit schisteux de la baie": le schiste est une roche sédimentaire qui est à la base de la formation géologique de la péninsule. Selon les géologues, le sol gaspésien est un ancien fond de mer qui s'est soulevé au cours des temps.
- 9 Cap-Chat ou Cap-Chastes. L'auteur emploie habituellement l'expression Cap-Chatte dans son texte, telle qu'elle l'a entendu prononcer par tous les gens de l'endroit à l'époque. Aujourd'hui encore les gens d'un certain âge articulent ainsi.

En vérité on devrait écrire et prononcer le Cap-Chastes, parce que c'est Champlain qui a accolé ce nom au cap en l'honneur du lieutenant de Chastes, son protecteur et bailleur de fonds en France. "A la fin est le cap de Chate, assez haut, fait en forme de pain de sucre fort écore". (*Voyages de Champlain*, édition Laverdière, tome VI, p. 106. Également *l'Histoire de la Nouvelle-France*, par Marcel Trudel, p. 254.)

Nous suggérons à la Ville de Cap-Chat de reprendre officiellement son toponyme authentique: Le Cap-Chastes, au moyen d'une résolution à envoyer au Comité de Toponymie du Québec. La municipalité de Christie en 1970 a ainsi modifié son nom en celui que lui ont toujours donné les "vieux": La Martre. Ex J'arrive de la Martre, des Escoumains, du Cap-Chastes, des Grosses-Roches, des Méchins (et non pas de Les Méchins), des Capucins. Pourquoi estropier de si beaux vocables? (Inform. Édouard Vallée, La Martre, 1969.)

- 10 Le phare du Cap-Chastes s'est construit en 1811, nous assure *l'Histoire de la Gaspésie* (p. 156). Apparemment l'une des premières de la Gaspésie, cette "tour" fut édiée pour prévenir les nombreux naufrages, enregistrés ou non, de cette région.
- 11 La Compagnie Richardson, déjà établie à Matane depuis 1877, ouvre un moulin de bois de fuseau au Cap-Chastes dès 1878. C'est le fils de James Russell, Johnny, qui en prend bientôt la gérance qu'il transmettra à son fils Jimmie plus tard.

La résidence élégante et prospère de John-Stewart Russell et de sa femme Gertrude Gordon existe toujours. C'est la cadette de la famille, Maud (ou Molly, comme disent les gens familièrement pour marquer leur affection), qui l'habite encore. Nous avons eu le privilège d'y admirer le patrimoine d'une famille anglaise du début du siècle, admirablement conservé. Richesse, élégance, confort, traditions, tout concourt ici à fabriquer le "Home, sweet home". Il faudrait retracer l'histoire de cette dynastie familiale, aussi intéressante sans doute que celle des Whiteoak dans *Jalna* de Mazo de La Roche.

Le géologue James Richardson marie sa fille Mary avec James Russell, qu'il associe à sa compagnie de bois de fuseau à Matane. D'une seconde femme, James a deux fils William et John qui continuent les entreprises du père. Aujourd'hui la compagnie n'est plus que l'ombre d'elle-même. Tout change! On n'emploie plus le bois de fuseau. Sic transit gloria mundi! Ainsi passe la grandeur de ce monde! (Inform. Maud Russell-Stark.)

- 12 Une photo de l'époque nous indique que la demeure est celle de Charles Roy (à François à José à Henri). Dans le lointain, le magasin et la maison d'Emile Lamontagne, fils de Théodore Lamontagne, le gros industriel de Sainte-Anne, alors sur son déclin. On remarque aussi l'ancienne petite école, accolée à la maison de Charles Roy, et le fournil. (Informatrice: Amanda Roy (à Béloni à Louis à Henri.)

- 13 Au moyen d'un câble solidement fixé sur les deux rives de la rivière, un ingénieux système de poulies permettait au bac de glisser vers son objectif d'un côté ou de l'autre de la rivière, mû uniquement par la poussée du courant montant ou descendant, selon les marées, sur les flancs de cet esquif... économique. Modèle d'énergie à bon marché!

Ce système existe encore, à notre connaissance, entre l'île Bizard et Laval-sur-le-Lac, près de Montréal. Sauf que le courant unidirectionnel de la rivière des Prairies remplace les marées.

En 1904, la Municipalité du Cap-Chastes loue la traverse de la rivière, c'est-à-dire le bac et le "flatte" (sorte de petit bateau à fond plat, peu versant, mû par des rames, pour le transport des passagers en eaux calmes) à Théo Roy pour la somme de \$35.25 par année. On fixe le prix qu'il doit exiger de 5 heures a.m. à 10 heures p.m.: \$0.10 pour voiture et conducteur, \$0.05 pour chaque extra... (Délibérations du 04-07-1904.)

- 14 Les géologues Logan, Richardson, Bell, Murray, Ellis et Low s'étaient livrés à la prospection entre 1844 et la fin du siècle. On soupçonnait en effet le sous-sol de contenir du cuivre, du plomb, de l'or et de l'argent. Mais rien de concret n'avait résulté de ces études. Saucier "la Mine" avait bien vendu des parts de mine, mais l'entreprise avait tourné court, faute de fonds. (Voir Gagnon, *Monographie de Matane*, pp. 277-8.)

- 15 Au témoignage des gens âgés, le père Remi Pelletier ne se contentait pas de cultiver son domaine. Avec sa femme Marie-Mathilda, il tenait maison de pension pour touristes et pour voyageurs. Remi a laissé la réputation d'un hôte parfait et sa femme, celle d'un cordon-bleu hors pair. Rien de surprenant que John Bignell ait pris chambre et pension là, alors qu'il travaillait comme ingénieur forestier.

- 16 Note de l'auteur: "On doit ce phénomène à une réaction atmosphérique bien particulière. On en est souvent témoin en cette localité. Le terme employé par nos villageois est le "mirage" (en français dans le texte). Or ce n'est pas une reproduction d'objets éloignés et invisibles, mais un élargissement, une multiplication et parfois un renversement d'objets visibles le long d'un rivage éloigné ou en pleine mer."

Le *Petit Robert* nous le définit ainsi: phénomène optique dû à la réfraction inégale des rayons lumineux dans des couches d'air inégalement chaudes et pouvant produire l'illusion d'une nappe d'eau s'étendant à l'horizon, où se refléteraient les objets éloignés.



La passe...

CHAPITRE TROISIÈME

OBSERVATIONS CONCRÈTES SUR LE PAYS ENCHANTEUR

Coucher de soleil au Cap-Chastes



Photo Bruno Sergère

Observations concrètes sur le pays enchanteur

Le soir de notre premier jour d'enchantement, la mer arborait une humeur paisible, qui se répercutait sur notre âme. Ce fut au son de la musique de la marée qui montait avec douceur, ce fut au bruissement du clapotis du ressac qui se brisait mollement, que nous sommes tombées endormies. Mais en dépit de cette magnifique berceuse qui chantait à nos oreilles, nos esprits n'auraient pas connu une pareille sécurité, ni notre sommeil une semblable tranquillité, si une autre importante caractéristique des pays enchanteurs n'avait préparé le terrain pour cette expérience ultime.

Aucun conte féérique de voyage ou d'aventure n'atteint son paroxysme, avant que le voyageur, fatigué et mi-mort, ne soit conduit dans une salle de banquet. Là, des mains invisibles déposent devant lui un repas substantiel d'une qualité sans pareille. Par ailleurs une musique ravissante, jouée par des artistes cachés, délecte son oreille. Cela suffit pour bannir tout souvenir des privations passées et dissiper toute crainte de dangers à venir.

Assises dans notre petite salle à dîner gaie et modeste, un coup d'oeil à l'extérieur nous montrait la source de toutes les mélodies apaisantes et charmantes. Alors des mains honnêtes de chair et de sang, pas le moins du monde enchantées, faisaient le service de table. Mais aucun orchestre féérique ne pourrait rivaliser avec l'harmonie des voix de la mer. Quand aux mets étalés devant nous, ils semblaient à nos appétits voraces dignes de la table d'un monarque.

Bien des conjectures sur la qualité de notre "cuisine" nordique avaient accompagné les préparatifs de notre voyage. Les confortables ronds-de-cuir qui avaient défavorablement auguré de notre expédition nous avaient prédit



Album Maud Russell

A table...

rien moins qu'une température arctique et une rareté d'aliments, même des plus grossiers. En lançant son invitation, notre hôte avait promis avec générosité le meilleur de ce que le pays pouvait offrir, mais la délicatesse nous avait empêchées de nous informer de ce que cela pouvait représenter au juste. Donc, dans l'attente des révélations de l'expérience, nous fîmes notre possible pour bannir toute appréhension déloyale.

Nous n'avons pas cherché non plus à nous rappeler les sages expédients inventés et utilisés par le brillant auteur de "Twelve miles from a Lemon" (A dix milles d'un citron)¹. Les embarras et les déficiences de cette future hôtesse d'avant "les p'tits chars" et les automobiles, multipliés, exagérés, nous les ferions nôtres, raisonnions-nous dans notre ignorance, avant de partir de notre lointain coin de pays. Il nous restait à prendre connaissance des ressources de la Côte gaspésienne et des talents de notre future reine du foyer.

Peu de temps après notre arrivée, nous avons éprouvé le plaisir de voir notre surprise et notre satisfaction initiales partagées par les invités qui se joignaient à nous autour de cette table hospitalière. Parmi eux se trouvaient des gens qui



Archives de la SHAM

Un "pêcheux" de morue

avaient roulé leur bosse sur les deux continents. Jamais, ont-ils affirmé, les ressources de quelque contrée que ce soit ne les avaient aussi estomqués que les mets abondants présentés sur notre table. Hélas! Pourquoi faut-il qu'une pareille quantité de provisions en trouve si peu qui, à l'instar de notre hôtesse, savent l'utiliser au mieux? Dans presque tous les cas, sauf en ce qui la concerne, nos constatations, dans cette localité, confirment doublement l'affirmation du vieil adage touchant l'origine des approvisionnements et des cuisinières².

Au menu figurent des soupes d'une qualité exceptionnelle; du saumon aussi gras que du beurre d'habitant; de la morue qui fond littéralement dans la bouche; de l'aiglefin frais, à saveur de mer, de premier choix; de l'éperlan délicieux, du hareng, du homard, et tous les autres poissons maritimes du fertile Saint-Laurent. Egalement au menu, les spécialités renommées de ses affluents, la truite saumonée et la truite de ruisseau, en si grande demande.

Quant aux viandes, nous jouissons des produits habituels du marché; même nous goûtons des morceaux de choix comme des langues de boeuf, savourées avec du pain frais. On met toujours à notre disposition des portions sans mesure de beurre d'habitant, le meilleur. Une généreuse ration de crème fraîche apparaît chaque jour sur notre menu. Les provisions de lait et d'oeufs semblent intarissables et le pain, de consistance massive, à vrai dire, possède une saveur dépareillée.

La récolte de pommes de terre de cette région est prospère et, sur la fin de l'été, mûrissent les betteraves, les navets, les carottes, les choux, les fèves et les pois. Le radis et



Gracieuseté Ovilis Lefrançois

La récolte chez Edouard Lefrançois



Ouellet dans son champ

Gracieuseté Germain Blanchette

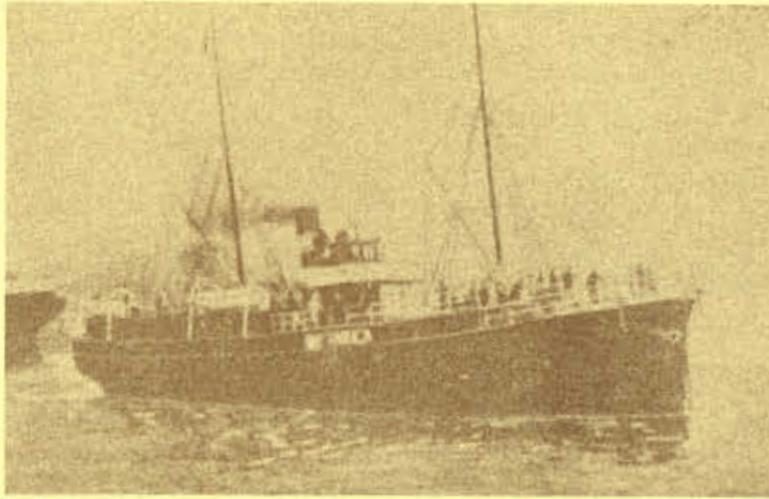
la laitue poussent bien du commencement à la fin de la saison. Des fraises et des framboises cueillies localement, des bleuets de la Côte Nord viennent en abondance en leur saison. C'est dans le domaine des fruits et des légumes que nous trouvons les points vulnérables de notre garde-manger. Ainsi les pommes indigènes se font si rares que, comme but d'une longue excursion, on nous a proposé la vue "d'un pommier avec des pommes dessus."³

On peut obtenir des fruits et des légumes en conserve dans les magasins du village et souvent ils servent à varier notre menu. Mais nous ne sommes pas tout-à-fait dépendantes de pareils suppléments. Une fois par semaine, nous pouvons profiter de l'occasion d'obtenir des marchandises, soit de Montréal, soit de Québec, car deux navires partent de ces endroits alternativement pour accomplir la tournée de la péninsule. Le "Gaspésien"⁴ se rend aussi loin qu'à Gaspé; le "Campana"⁵, lui, poursuit sa route vers son port d'attache lointain de Pictou. C'est aux bons soins de l'un de ces bateaux que nous aurions confié nos bagages. N'eussent été une légère incertitude, un possible contretemps relié au débarquement, nous aurions probablement embarqué avec nos valises plutôt que de suivre l'itinéraire terrestre.



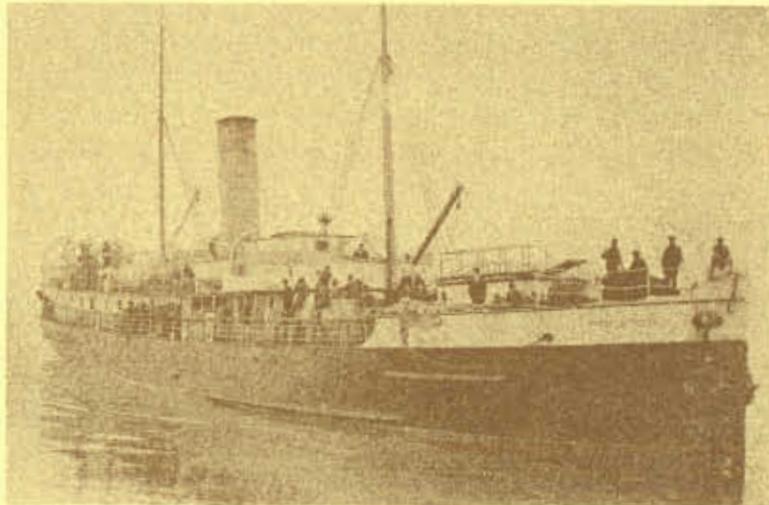
Le magasin général des Lamontagne à Sainte-Anne

Gracieuseté Hughes Bouchard



Gracieuseté Robert Lévesque

Le Gaspésien



Album Omer Saint-Pierre

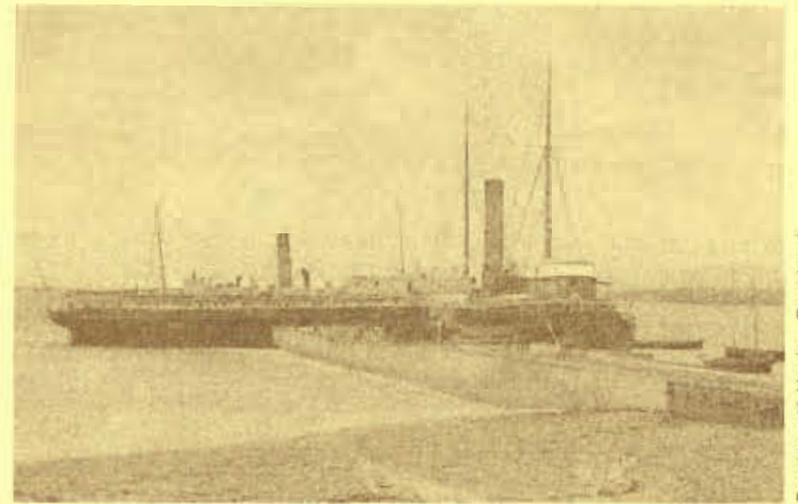
Le Percésien

Dans les délais les plus favorables, Sainte-Anne-des-Monts n'est qu'à une distance de 24 heures de bateau de Québec. Mais, c'est le cas ordinaire des petits bateaux, le vent et la température peuvent en retarder l'avance et, en ce cas bien précis, contrecarrer le désir bien naturel du voyageur de s'arrêter à sa destination.

— Nous ne nous chargeons pas de débarquer des passagers à Sainte-Anne-des-Monts, ont répondu les compagnies de transport maritime à nos informations pertinentes. Si la température le permet, nous arrêtons en face de Sainte-Anne-des-Monts pour débarquer les passagers. On les conduit à terre dans des barques qui s'amènent au navire.

★ Une fois la semaine, nous guettons les vapeurs qui descendent vers le golfe et, une fois la semaine, ceux qui arrivent. Pour ces derniers, nous regardons vers l'est. Rempli de jubilation est l'heureux mortel qui, le premier, aperçoit le navire quand il franchit la pointe de la *Tourelle!* C'est là que les eaux du Saint-Laurent se perdent dans le golfe et qu'un espace, vaste comme un océan, s'élargit devant nos yeux.

C'est dans la direction du Cap-Chastes que l'on obtient le premier coup d'oeil du vapeur descendant. Mais peu importe, que le bateau entre ou s'en aille, l'événement s'accompagne d'une égale surexcitation; hormis bien sûr le cas de quelque arrivée ou départ inhabituel; et sauf si l'expédition ou la réception de quelque cargaison particulière fournit l'occasion, toujours pleine d'intérêt, d'un surcroît d'entrain.



Gracieuseté Hughes Bouchard

Le Campana

Un cri de ralliement, comme "V'là le Campana" ou "Le Gaspésien qui arrive", suffit à attirer des douzaines de villageois à la porte de leur maison. Dans chacune de ces circonstances, on réquisitionne toute lunette d'approche disponible. Les commentaires fusent passionnément et la curiosité se montre aussi vive que si cet événement était le seul et unique du genre au cours de la saison.

Si, même pour nous, l'incident revêt une telle importance, combien plus significatif est-il pour ces habitants de la Côte! Durant tous les longs mois désolés de l'hiver, ils en sont réduits à porter les yeux sur une baie barrée par la glace. Au-delà, s'étend le désert, sans limites apparentes, des eaux courroucées et chargées de glaçons, sur lequel aucun navire n'ose s'aventurer.

Un jour, j'ai observé le fermier-philosophe dont j'ai parlé déjà en ces pages. Avec une très médiocre longue-vue, il suivait la course d'un bateau. Je lui ai donné la chance d'essayer mes lunettes d'approche marines. Selon toute apparence, leur qualité semblait l'avoir impressionné. Mais, en me les rendant, il passa cette remarque:



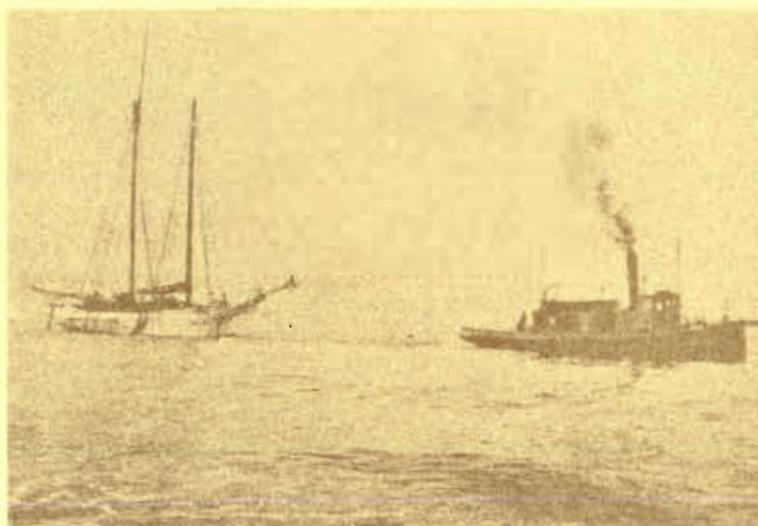
Photo Conrad Gagnon

La première boulangerie (Conrad Gagnon)



Album Maud Russell

La saison morte



Gracieuseté Bernadette Roy

Le touage d'un navire

— Merci beaucoup, mais *voyez-vous, Madame*, pour moi il n'y aurait pas de sagesse à utiliser un double foyer. Je ne vois que d'un seul oeil⁶. Alors, avec une lunette à foyer unique, je file le parfait bonheur.

— Ce malheur m'est survenu ainsi, continua-t-il en réponse à nos questions sympathiques. Quand j'étais un très jeune "fléau"⁷, je suis tombé sur une fourche à foin et une des dents m'a crevé l'oeil.

— Quel martyr vous avez dû souffrir, nous sommes-nous écriées, frémissant d'horreur à la seule pensée de cette catastrophe.

— Sur ce point, je ne puis rien dire, reprit-il avec calme, j'étais si jeune, voyez-vous. Mais, un instant, je me rappelle que ce jour-là je n'ai pas dîné. Alors je pense que j'ai dû me faire bien mal.

★ En règle générale, c'est depuis le voisinage immédiat de notre chalet que nous voyons les navires approcher et repartir. Mais de temps à autre, afin de surveiller les manoeuvres depuis le début, nous nous baladons aux



Album Maud Russell

Les "cayes"

endroits du rivage où les passagers s'embarquent pour leur trajet vers le navire, ou bien débarquent à leur arrivée à Sainte-Anne. Ces débarcadères se situent en deux coins relativement abrités de l'anse.

Au débarcadère d'en haut⁸, il arrive que les conditions de la marée dégagent assez les cayes⁹ pour en interdire l'accès aux chaloupes à rames. Par ailleurs ces récifs retiennent dans leurs dépressions des mares trop importantes pour permettre le passage à pieds secs. On a donc recours aux services d'un cheval et d'une charrette pour la première étape du trajet vers le bateau. Par cette manoeuvre, on franchit les cayes et on atteint les chaloupes à rames.

Quand les marées se montrent plus favorables, les passagers embarquent directement du rivage dans la chaloupe¹⁰ qui les porte à une barge en attente. A partir de là, une promenade à la voile d'un mille (1.6 km) ou plus les mène au paquebot.

Au débarcadère d'en bas, la côte n'est pas rocheuse. La barge de transport¹¹ peut se rendre assez souvent si près du



Photo Effie Bignell

L'embarquement des passagers



Photo Conrad Gagnon

Le débarcadère

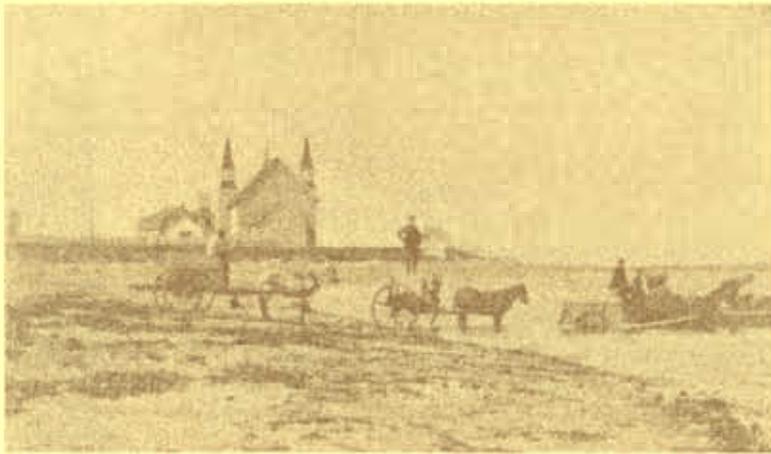


Photo Conrad Gagnon

Le chargement au rivage

rivage qu'il est possible pour une charrette de s'en approcher. Le voyageur passe directement du tombereau¹² ou de la charrette¹³ dans la barge.

A proximité de ce second hâvre, se dresse un petit quai que, toujours selon les conditions de la marée, la barge de transport peut atteindre. En ce cas, le passager peut s'embarquer ou débarquer sans l'aide de voiture ou de chaloupe.

Il serait intéressant de s'enquérir du nombre de paires d'yeux qui fixent les voyageurs durant leur transport du "plain" jusqu'au navire, ou à l'inverse. Bien sûr, tout villageois inoccupé est sur le qui-vive. Les touristes, eux, armés de lunettes à longue portée et d'appareils de photographie, visent les parapets du paquebot. La moisson doit être fort riche en ces jours où la température favorise les manoeuvres photographiques.

Pas une fois depuis notre arrivée à Sainte-Anne, les barques n'ont manqué de rejoindre les navires, même si pour nous, timides terriennes, la mer apparaît parfois trop démontée pour la sécurité de l'entreprise. C'est le cas en particulier quand le navire s'amène à la nuit close. Cela arrive parfois. Alors des lumières dansantes, qui finalement se perdent dans un grand halo lumineux émanant du paquebot, signalent l'avancée vers le large de ces braves petites barges de transport.

Une fois effectué le transport des passagers et de la cargaison, les sources lumineuses du navire scintillent en direction de *la Tourelle* ou du *Cap-Chastes*. Pendant ce



Photo Conrad Gagnon

Le chargement du paquebot

temps, les petites barges, comme des feux follets à la file indienne, s'enlignent sur les feux de signalisation de notre rivage. Surtout de bonne heure au printemps et tard à l'automne, au moment de l'ouverture et de la fermeture de la navigation fluviale, le transport s'opère avec grande difficulté et parfois devient impossible. Quand ont échoué les plans de débarquement à un point d'arrêt, les passagers doivent se résigner à poursuivre le voyage jusqu'à un port plus propice. Sinon ils doivent demeurer sur le navire et espérer la chance de descendre au voyage de retour.

NOTES du CHAPITRE III

1 L'auteur de *Twelve Miles from a Lemon* est Mary-Abigail Dodge qui vécut de 1833 à 1896. Elle signait Abigail Hamilton et publia son volume en 1874 chez Harper et Brothers de New-York. (Inform. Archives publiques du Canada.)

2 Le vieil adage en question pourrait bien affirmer: Omne vivum ex ovo, tout être vivant provient d'un germe (Harvey, biologiste anglais, 1578-1657). Autrement dit, il est bien beau de produire des aliments, encore faut-il savoir les utiliser, les faire cuire, les rendre savoureux. C'est le compliment qu'adresse l'auteur à madame Rémi Pelletier, un vrai cordon-bleu!

3 Les pommes étaient-elles si rares à ce moment à Sainte-Anne? Pourtant on a affirmé que les Pelletier du haut de la Bellevue possédaient un verger planté par les soins de la femme d'Olivier II, Eugénie Lévesque, laquelle, après la mort de son mari en 1914, s'est remariée avec Emile Paquet. (Inform. Blanche Pelletier-Deroy.)

Il est bien possible que cette longue excursion de madame Bignell pour avoir le plaisir de contempler "un pommier avec des pommes dessus" se soit déroulée le long de la Petite-Rivière, jusqu'à la terre de Gilbert Marin, là où, encore aujourd'hui, fleurissent une bonne douzaine de pommiers.

4 Le *Gaspésien* était un bateau à vapeur muni d'un pont et arborant 2 mâts. Bâti en Angleterre en 1874, enregistré à Québec en 1904 par Joseph Allard et Edouard Bouchard, il navigua sur le fleuve jusqu'en 1919. (Voir *Régistres des navires*, vol. 455, p. 185 et vol. 382, p. 14.) Longueur: 500 m.

Le *Campana*, bâti en bois à Montréal par les Weir, fut la propriété d'Archibald Rennie jusqu'en 1895, puis de Georges Stearns. Enregistrement fermé en 1948. (Voir *Régistres des navires*, vol. 379, p. 16.)

Le *Cascapédia* qui, d'après l'auteur, a remplacé le *Campana* après le naufrage de celui-ci vers 1910, était un navire construit en acier à Dundee (Ecosse) en 1895. Propriété de la compagnie Québec Steamship Lines Ltd. jusqu'en 1916, il fut acheté par la Canada Steamship Lines. Il fit naufrage en 1918. (Voir *Régistres des navires*, vol. 456, p. 104.)

Ce sont les *Archives publiques du Canada* qui nous ont fourni gracieusement tous ces renseignements.

5 Note de l'auteur. "Depuis la rédaction de ces lignes, le *Campana* a fait naufrage. Le *Cascapédia* le remplace."

6 Ce fermier-philosophe n'était autre que Rémi Pelletier. En effet ses descendants se souviennent qu'il avait une taie sur un oeil... (Communication de Marcel à Alexis à Rémi Pelletier.)

7 "Fléau" (pron. flo): terme employé en Gaspésie du Nord pour désigner généralement les jeunes garçons avant le mariage. L'origine du mot? On pense à une adaptation du "fellow" anglais qui se serait introduit on ne sait trop comment. Nous préférons donner à ce terme une explication plus conforme au génie gaspésien qui poétise facilement ce qui l'entoure. Ainsi le "fléau", cet instrument familial autrefois pour battre le grain, que l'on prononce aussi "flo", (battre au "flo"), n'a-t-il pas été un point de comparaison avec les petits gars qui sont souvent pour les parents non seulement des fléaux, mais des instruments de torture? Ex. "Ah! les flos, qu'ils sont donc malcommodes!" Quelques particuliers ont même féminisé le mot: les..... "flounes"... Le père de 5 garçons en bas de 15 ans dira: "J'ai 5 flos à la maison", mais plus tard il dira: "J'ai 5 garçons". On utilise ce terme même à Kamouraska.

8 Haut ou bas. Sur les rives du fleuve, le haut ou les hauts désignent toujours l'amont (vers Montréal) et le bas ou les bas indiquent l'aval (vers Gaspé), attendu que le courant coule du haut vers le bas. Ainsi Berthier-en-haut et Berthier-en-bas. Pour nous, les gens de Sainte-Anne, Montréal et Québec sont dans les Hauts et Gaspé se trouve dans les Bas. Nous montons donc toujours à Montréal...d'où nous descendons "au plus sacrant" vers le Cap-Chastel!

9 Cayes: vieux mot français pour désigner les récifs à fleur d'eau, qui sont parfois de véritables dangers pour la navigation.

10 Ces chaloupes actionnées par la rame, on les appelle plus souvent par ici des "flattes", parce qu'elles ont généralement le fond plat.

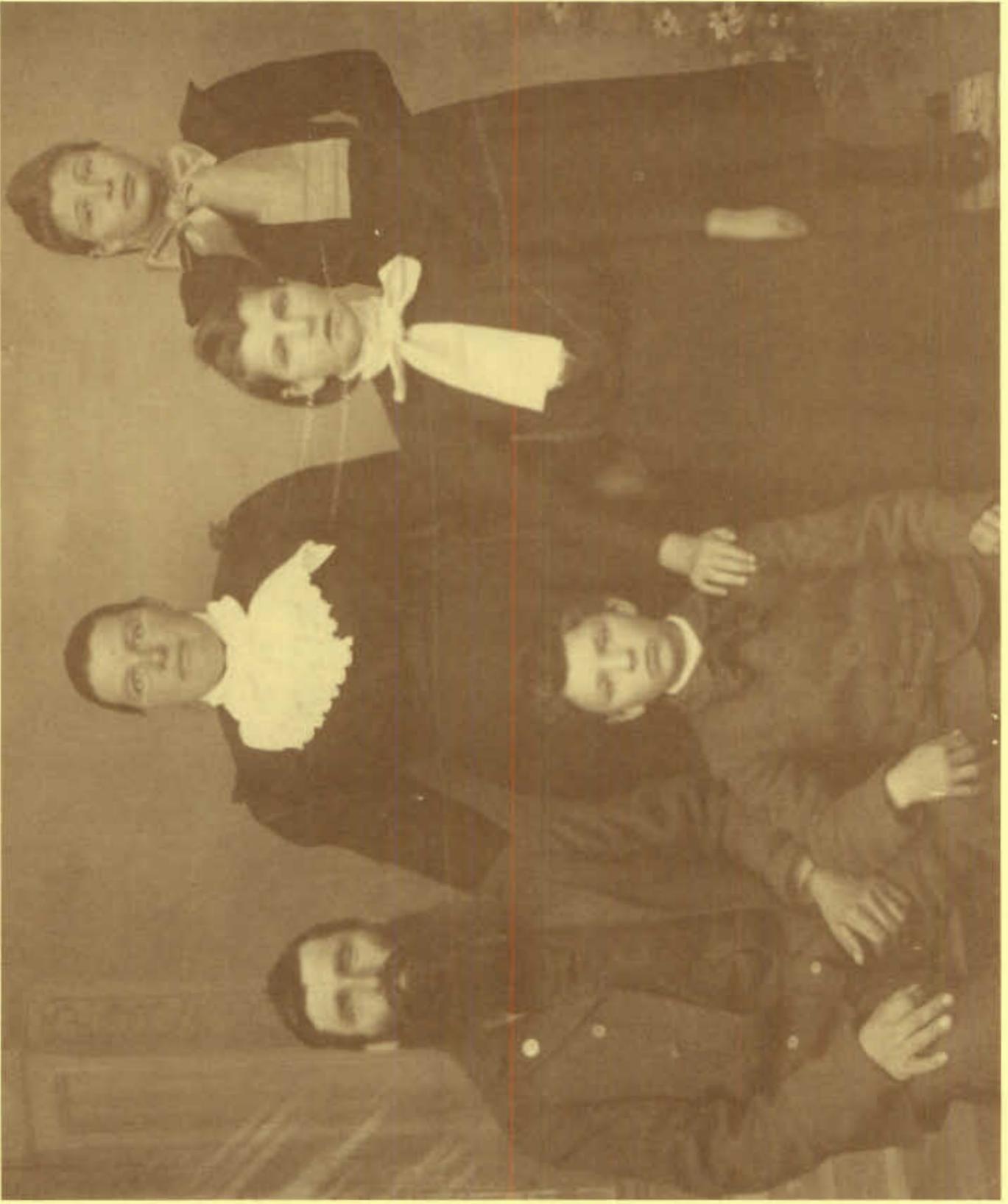
11 Les barges de transport, on les construisait pour faciliter l'accumulation des marchandises, spécialement du bois de fuseau, que l'on chargeait ensuite dans les navires.

12 Le tombereau est simplement une caisse montée sur deux roues qu'on peut basculer facilement par l'arrière. (Inform. Adrien Côté, de la Fonderie.)

13 La charrette est aussi un véhicule à deux roues, avec ou sans ridelles, mais qu'on ne pouvait pas basculer parce qu'il y avait deux limons (et non timons) fixés solidement sur les côtés de la charrette et sur l'attelage du cheval. (V. le *Petit Robert*.)

CHAPITRE QUATRIÈME

LES VILLAGEOIS



La famille Rémi Pelletier, époux de Marie Pelletier
Enfants: Lydivine, Angélique, Alexis

Gracieuse Marcel Pelletier

Le temps délicieux qui a salué notre arrivée à Sainte-Anne-des-Monts était un échantillon trompeur de la température moyenne de la mi-juin en cette région. On ne peut pas non plus considérer le temps froid qui lui a vite succédé comme un assez bon indice de la température habituelle de la saison. Un mois de juin normal en Gaspésie, dit-on, se situe au milieu de ces extrêmes.

À la suite de cette première semaine si plaisante vinrent des jours où les crêtes des brisants étincelaient en produisant des radiations presque givrées. Un froid vif d'automne traversait l'atmosphère, même si le soleil brillait de façon éclatante. Certains jours, la mer s'assombrissait, les nuages devenaient lourds et menaçants. En exécution de ces menaces, la pluie battait nos vitres avec une telle violence qu'un rideau de neige fondante nous cachait tout-à-fait le monde extérieur. Néanmoins, nous savions bien ce qui se passait en dehors de notre enclos paisible, car le vent nous racontait l'histoire de la guerre sauvage des éléments. La charpente de notre petite maison gémissait et grinçait, alors que les coups de vent poursuivaient leurs jeux forcenés.

Sentions-nous l'isolement durant ces heures de tourmente? L'éloignement du chemin de fer prenait-il pour nous des proportions terrifiantes au moment où la tempête rendait impossible un voyage éventuel?

Non. La sensation d'isolement n'a jamais trouvé prise sur nous. Dans une certaine mesure, la mentalité impavide des résidents de la Côte semble s'infiltrer en nous et nous avons appris à aimer les échos sauvages de la tempête.

L'une de ces nuits fort orageuses nous a gratifiées d'un contraste de sérénité inimaginable. Aucune arrivée ou sortie de navire n'avait requis nos hommes hors de l'abri de leurs

maisons. Aucun pêcheur ne se trouvait au large. Donc nos esprits ne se rongeaient pas d'inquiétude concernant la sécurité de nos villageois. Quant aux vaisseaux qui par hasard auraient navigué sur les routes maritimes, aucun danger en particulier ne paraissait les menacer. Près de la côte restait tapi le péril des "cayes".

Ce soir-là, les vagues déferlaient et se brisaient sur les récifs, séparés de notre modeste chalet tout au plus par le grand chemin. Le vent se lamentait et crachait une pluie torrentielle. Nous étions assises en parfaite sécurité dans notre petit salon brillamment éclairé. Nous nous livrions à la lecture, à des jeux, à la correspondance, ou bien, tout en causant, nous accomplissions de petits ouvrages qui, par beau temps, n'avaient pu capter notre attention. Nous avions tiré nos rideaux rouge vif. Le feu de notre poêle à bois pétillait gaiement. Par la porte béant sur la cuisine d'été qui servait de quartiers à nos hôtes, une autre image de paix et de confort s'offrait à nos yeux. Là aussi on avait tiré les rideaux et le feu lançait un défi à l'orage. Autour d'autres lampes, un petit groupe s'était assemblé et s'adonnait aux calmes occupations de la veillée.

De temps à autre, ce cénacle voisin laissait planer vers nous tout doucement des airs de berceuses ou des complaintes, parfois des bouts de cantiques. Cette musique se mêlait aux rugissements de la tempête et contrastait avec eux, mais intensifiait notre sentiment de quiétude et de sécurité.

Une soirée ou deux après, le dieu des tourmentes avait pris la fuite et la bonne humeur de l'été se manifestait une fois de plus. Nous nous sommes rendues, au cours d'une promenade au clair de lune, dans le voisinage de la maison du "philosophe". Il était assis avec sa femme et ses enfants devant leur paisible demeure. Leurs figures sereines se tournaient au large vers les eaux calmes qui avaient succédé aux énormes lames de la dernière tempête. Dans la quiétude absolue du soir, les voix sourdes de nos humbles amis nous



Photo Bruno Sergerie

Spectacles divins de la terre et du ciel...

parvenaient avec une netteté parfaite. Presque malgré nous, nous avons suivi leur conversation.

Le courrier du jour avait apporté des nouvelles inquiétantes du monde. Notre philosophe, qui, même en ce lieu reculé, se tenait bien au courant des événements, parlait à sa famille de guerre et de rumeurs bellicistes et d'affaires terribles, telles que pouvaient les connaître ces gens, seulement par ouï-dire.

— *Sainte Mère! Bonne sainte Anne? Est-ce croyable?*

Ces invocations et bien d'autres semblables exclamations d'intérêt et d'étonnement marchaient de pair avec l'exposé calme mais énergique du philosophe. A la fin le silence tomba sur le groupe familial. Qui rompit le silence? Ce fut un "fléau" qui parla.

— Nous sommes bien dans notre pays. Restons ici.

— Tu as raison, fiston, répondit son père. C'est vrai, nous sommes bien dans notre pays. Notre sol ne dispose pas d'assez de richesses pour attirer des foules sur nos côtes. Notre peuple ne jouit pas d'un prestige assez considérable pour absorber l'attention des puissants. Enten-



Album Maud Russell

Un salon brillamment éclairé...

du! Nous souffrons beaucoup de la rigueur de nos hivers, mais l'été nous donne une chaleur tempérée. Nous ne bénéficions pas du luxe des riches. Il nous faut travailler pour pouvoir à nos nécessités quotidiennes. Au moins, nous pouvons nous procurer tous nos besoins essentiels. Nous évitons même *l'ennui*, qui, m'a-t-on dit, s'empare facilement des gens qui jouissent de trop de loisirs et de confort, détenteurs de trop grands biens. Ici, pas de théâtre, ni d'opéra, ni de concert, mais nous usons des amusements et des plaisirs simples de la vie. Croyez-moi, il n'y en a pas de meilleurs. Quant à la musique, vous n'en entendrez jamais de plus grandiose que celle de la mer. Dans quelle galerie où exposent les grands artistes du monde, pourrions-nous contempler des tableaux semblables aux nôtres, simplement à jeter un coup d'oeil sur les spectacles divins de la terre et du ciel? Tu l'as bien dit, mon garçon, nous sommes à l'aise dans notre pays. Restons-y!



Album Maud Russell

Gentils minois gaspésiens

★ Un jour, je revenais d'une randonnée dans les champs en compagnie d'une petite fille du village. Je me suis arrêtée pour me reposer à l'ombre d'un sapin baumier, un coin dont j'aurai quelque chose à dire plus tard. L'enfant s'assit en face de moi. Elle devenait sérieuse, comme si elle s'attendait à un fameux régal, et me pose une question:

— Oh! *Madame*, dites-moi à quoi ça ressemble, les rues de New-York, s'il vous plaît?

Un moment, je fixai en silence le visage innocent, interrogateur, que l'enfant levait vers moi. Elle avait les doigts tachés de jus de fraises des champs. A ses pieds graciles, un bouquet de fleurs sauvages. Les branches du sapin se croisaient dans son dos, se tassaient au-dessus de sa tête. Un peu partout retentissait le chant des oiseaux.

Un troupeau de moutons paissait dans le champ voisin. De prairies plus éloignées nous parvenait le tintement d'une cloche à vache. Après avoir contemplé ce tableau de paix et d'innocence campagnardes, je me mis à parler à cette enfant du tapage et des bruits de la grande ville; des engins à vapeur grondant sur nos têtes; des "p'tits chars" électriques

résonnant à travers les rues, et encore de wagons filant à toute vitesse à travers des tunnels creusés pour eux au-dessous de la surface de la cité¹.... Je lui ai décrit le fouillis de voitures, de charrettes et de camions, de véhicules sans chevaux courant à la vitesse de l'éclair; la perpétuelle cohue de gens anxieux au pas précipité; les coins de rues embouteillés où les piétons attendent le signal de la police avant d'oser traverser de l'autre côté; et certains districts où les bâtiments s'élèvent à de telles hauteurs que seulement les regarder donne le vertige. Je lui ai même fait mention de navires qui commencent à naviguer dans les cieux².

Par ailleurs je lui ai dépeint aussi des vitrines de magasins alléchantes, des maisons et des églises splendides, de larges rues où des gens, vêtus à la mode, marchent sans se presser ou bien roulent à l'aise et en sécurité. Je lui ai représenté des "carrés"³ resplendissants de fleurs et égayés d'enfants enjoués; les merveilles du Bronx et du Central Park; les grandes cages où l'on peut voir des animaux étranges venant de toutes les parties du monde; des oiseaux au plumage capable de rivaliser avec les floraisons les plus colorées, floraisons dont également le jardin de la Vallée heureuse pourrait se vanter. Je lui dessinai de magnifiques arcades et des sentiers en lacets; de larges avenues, ombragées par des arbres d'une dimension jamais atteinte par ses forêts nordiques; des lacs placides où nagent des cygnes domestiqués et glissent des esquifs fantaisistes, chargés d'enfants rieurs ou de grandes personnes joyeuses.

Je lui parlais de tout cela et de bien d'autres attractions de façon alléchante. Ses yeux s'ouvraient de plus en plus grands en m'écoutant. Mais, à la fin de mon exposé, elle hochait la tête. Puis, avec un soupir de satisfaction, elle se pencha en arrière parmi les branches accueillantes et elle répondit doucement:

— Je pense, *madame*, qu'on est mieux par ici.

★ Le village de Sainte-Anne peut se vanter de posséder

plusieurs résidences plus neuves et plus cossues que la modeste demeure de notre hôte, sans parler de maisons plus vieilles, plus spacieuses et plus importantes. Mais un confort authentique a embelli notre séjour ici et la demeure semble jouir de qualités passablement flexibles, quand il est question de trouver de la place pour les invités.

“*Une maison en plâtre*”, comme on dit par ici, en d’autres termes, des murs et des plafonds plâtrés, cela semble le comble des vœux des propriétaires de cette région. Pourtant, au plus fort des coups de vent ou des rages de la tempête, Dieu merci! le risque d’un plafond nous tombant sur la tête ne se compte pas parmi les dangers susceptibles de menacer notre humble logis.

Ce sont en général des styles d’architecture très simples qui prévalent dans ce lieu de pèlerinage. Mais je dois mentionner une exception notable et la part que j’ai prise aux premiers stades de son entreprise.

Cette circonstance va entraîner une courte relation de ma popularité comme photographe amateur. Le fait de

constater que je possédais un équipement pour se faire tirer des portraits fit du coup ma réputation.

Très poliment, au moyen d’insinuations séduisantes, l’un ou l’autre des habitants de ce village dépourvu de caméra retint mes services. Ma clientèle s’enfla à la vitesse de l’intérêt composé, quand on se rendit compte de la gratuité de mon office. La manière dont se répandit ce petit détail propre à donner satisfaction en vaut peut-être la mention.

— Combien Madame me demandera-t-elle pour photographier l’arrière de ma maison? me demanda une femme dont la tenue vestimentaire et l’apparence de la demeure la rangeaient parmi les moins à l’aise du village.

— Le coût d’une photo, si tel était le cas, serait le même pour l’avant comme pour l’arrière de votre maison. Mais je ne prends aucun argent pour les services que je rends.

Combien transparent s’avéra le secret de ma popularité! Sur demande, je photographiais des maisons, des familles, des groupes d’amis et des particuliers. J’ai photographié les vivants, les mourants, et dans une circonstance pathétique où



Gracieuseté A. Michaud

Résidence cossue: Charles Pelletier



Gracieuseté A. Michaud

Architecture simple: famille Michaud

ne subsistait aucun portrait de l'être bien-aimé, j'ai photographié...le défunt. Plus d'une fois, j'ai cédé à la réclamation touchante de prendre la dernière demeure d'un être cher⁵.

Enfin vint un jour où il me parut que rien, ni sur terre, ni sur mer, ni dans les cieux, n'était resté sans portrait. Mais je me trompais.

Je songeais précisément à abandonner ces instantanés altruistes, quand un beau jeune homme s'approcha, un jeune marié que je connaissais comme tel. J'ai décélé aussitôt des symptômes d'ambitions photographiques.

— Si Madame voulait...

— Oui, qu'y a-t-il? Une photo de toi ou de l'un de tes amis?

— Pardon, Madame...C'est une photographie de ma maison que je désire.

— Mais ta maison, je l'ai prise l'autre jour, dis-je du même coup en pointant avec le doigt son domicile.

— Oui, Madame s'est montrée bien gentille, mais c'est la maison de mon père, pas la mienne.

— Et la tienne?

— La mienne s'élèvera par ici, reprit-il en désignant une partie de la terre de son père, où l'on avait placé des poutres de grandes dimensions⁶ pour établir la fondation de l'édifice.

— Et la maison elle-même? continuai-je

— Elle est seulement sur plan, en maquette. Si...si Madame veut bien entrer, je vais la lui montrer.

Il déposa bientôt entre mes mains une merveille de travail artisanal, une maison en miniature, longue de neuf pouces et de largeur proportionnée. Elle affichait un modernisme de bon aloi et excellait jusque dans les moindres détails des

finitions. Chaque touche délicate évoquait l'orgueil ingénu et l'ambition inconsciente qui inspiraient le jeune homme, alors que ses doigts exercés façonnaient la maquette de la maison où il amènerait sa femme un jour.

Certainement je voudrais la photographier, mais où et comment? S'il la tenait dans ses mains, elle revêtirait l'apparence et les proportions d'un simple jouet. Installée sur le "plain", elle paraîtrait engloutie dans l'immensité. Déposée dans un champ de foin, on la perdrait sans espoir. Mais je trouvai un moyen de contourner la difficulté.

Je donnai congé au jeune homme. Bientôt, avec une demoiselle du village qui transportait la précieuse maquette, je me rendis, armée de ma caméra, vers la région des buissons et des prairies. Alors je mis la petite maison sur un rocher miniature au pied de minuscules sapins, qui devinrent gigantesques par contraste.

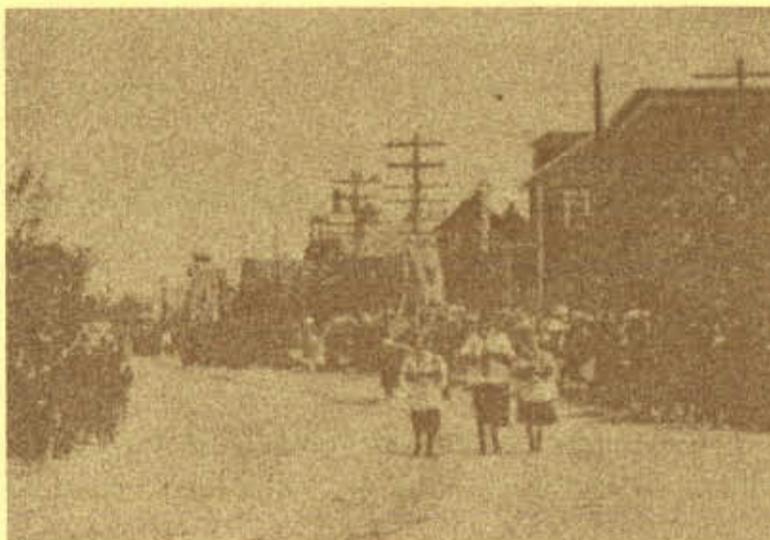
Lors de votre prochain voyage maritime dans le bas du Saint-Laurent, observez bien la rive sud, quand vous atteignez l'endroit où le fleuve s'élargit en golfe. Les océaniques et les goélettes côtoient la rive de si près que, munis de lunettes d'approche, vous pourrez facilement distinguer les maisons du village. Parmi elles, vous découvrirez la résidence dont cette maquette servit d'embryon. Il y a quelque deux ans⁷, mon jeune client conduisit son épouse dans cette demeure alors terminée.

Si vous vous adonnez à passer en été, vous verrez peut-être *Elzéar*, assis sur la galerie d'en avant, la pipe au bec. À côté de lui, sourit sa douce moitié. Le bébé emmaillotté dans ses bras, elle pose ses joues vermeilles sur la tête du petit. Tout en le berçant, elle l'endort en chantant "*Malbrought s'en va-t-en guerre*" ou "*A la claire fontaine*" ou encore "*L'enfant divin de la crèche*"⁸.

Mais vous chercheriez bien en vain l'arrangement d'arbres protecteurs, tamisant la lumière, tels que les

représentait la petite photo. "L'homme à la hache", ainsi que Sir Wilfrid Laurier⁹ désigne le colon canadien, a bûché par ici. La Côte, si merveilleuse qu'elle soit dans ses contours naturels, perd ses charmes quand on la dépouille de ses arbres.

★ Il y a une solennité qui, d'après les résidents de cette région, se range parmi les plus importantes, parmi les plus ardemment attendues, et parmi les plus dévotement observées des célébrations de l'Eglise¹⁰. Les préparatifs de cette fête ont récemment fait appel à suffisamment d'énergie pour transformer la Côte toute entière en une forêt de verdure. On réalise cette transformation temporaire sur les deux côtés de la route qui longe le rivage. Tout à coup apparut une longue filée de jeunes bouleaux et de tendres hêtres, apparemment en pleine forme. Mais bientôt leurs branches s'affaissèrent et leurs feuilles s'envolèrent, témoins de la superficialité du miracle! L'inclinaison désespérée, affectée par la majorité de ces arbres au premier coup de vent, prouva hors de tout doute que ces "pauvres choses" avaient perdu leurs racines.



Album Olivier Sasseville

La Fête-Dieu

Beaucoup de ces "enfants" mutilés des taillis gisent maintenant par terre sur le bord du chemin. D'autres ont gagné le rivage de la mer et la marée les a revendiqués. Pourtant avec un petit effort additionnel de temps et de travail, on aurait pu s'assurer des résultats permanents. Et alors des arbres vivants auraient, encore maintenant, pris racine de chaque côté du chemin du Roy. Ainsi on aurait réglé l'aménagement d'une avenue presque sans fin, ombragée et protégée.

Ce miracle éphémère ne s'exécute pas seulement sur les rives de notre village. Tout autour de la Péninsule, d'un bout à l'autre de la longueur de ce rivage sans chemin de fer, on pourrait assister à cette prodigieuse métamorphose. Car, tous les quatre ans, cela se reproduit.

En effet cette avenue temporaire décore la route suivie par l'Evêque de Rimouski, lors de sa tournée de confirmations dans ces parties reculées de son diocèse. L'enthousiasme qui précède l'événement, il faut le voir pour le réaliser vraiment.

Un groupe d'hommes en voitures ou à cheval (et même à



Album Olivier Sasseville

Le reposoir



Gracieusité Estelle Maloney-Gasse

Monseigneur Blais arrive à la Martre

bicyclettes, là où les chemins le permettent) se met en route pour escorter le convoi épiscopal vers l'église voisine ou vers la chapelle de mission. Une délégation semblable, en provenance de la colonie ou du village qui attend son tour de visite, est déjà en marche pour aller à la rencontre de l'invité d'honneur. Tout le long de l'avenue balisée d'arbres, parée de drapeaux, on peut distinguer les figures impatientes de gens, à l'affût du premier signe de l'arrivée de *Monseigneur*. La foule, massée autour de l'église, se maintient dans une attitude d'attente fiévreuse, même si le cortège retarde pendant des heures. A l'apparition de l'avant-garde qui revient sur ses pas, le délire atteint son point culminant. Que ce soit la foule aux aguets ou le simple curieux, tous les résidents de la Côte tombent à genoux pour recevoir la bénédiction au passage de *Monseigneur*.

★ Quand je regarde les modestes commodités qui nous entourent dans notre région campagnarde, je me rappelle les dernières hésitations, entretenues à notre sujet par les amis

soucieux qui nous avaient vues partir vraiment à contre-cœur pour cette excursion nordique.

Sur les planchers peints de notre chalet *d'habitant* s'allongent des "laizes"¹¹ de tapis aux couleurs vives, que *Madame* a tissés de ses mains d'artiste. Ce n'est pas le tapis de vieux chiffons, encore si populaire dans bien des maisons de fermes de la Nouvelle-Angleterre, encore que la *catalogne*, terme qu'emploient les Canadiens, conserve également sa part de clientèle ici. Mais ce sont des moquettes gaies, à l'allure orientale, en laine tirée de la tonte des propres moutons de notre hôte. Les couvertures de lit, les tapis de table et les autres "gréements"¹² utiles et décoratifs de cette modeste maison, aussi bien que beaucoup des chauds vêtements endossés par les membres de la famille, c'est *Madame* en personne qui les tisse, à même les défroques des moutons. Bien plus elle confectionne ses teintures elle-même. Uniquement quant il s'agit du cardage de la laine, va-t-elle chercher l'aide d'autrui. Un moulin à carder¹³ du



Photo Conrad Gagnon

Les foins dans les Petits-Fonds



Gracieuseté A. Michaud

On "braye" (brole) le lin

voisinage accomplit cette besogne préliminaire pour la fileuse de Sainte-Anne.

On peut se figurer le plaisir de ces bonnes maîtresses de maison qui, durant les longs soirs d'hiver, surveillent la disposition des fils de couleurs vives dans les patrons créés par les fileuses. On comprend aisément que le ronron allègre du rouet suffit à exorciser les maléfices déprimants et les



Album Omer Saint-Pierre

Les "écardeuses" de laine

bourrades persistantes du démon des orages.

— Toutes les nations possèdent leurs vertus particulières et leurs défauts personnels, disions-nous à notre ami, le philosophe du village. Quel est à votre avis, le plus important défaut de votre peuple?

— Le manque d'union¹⁴, répondit-il après un sage moment de réflexion.

— Et laquelle des qualités admirez-vous le plus parmi les gens qui vivent autour de vous.

— Le sujet de mon admiration pour eux, c'est leur sens pratique¹⁵, reprit-il. Placez n'importe lequel de nos Gaspétiens dans la forêt ou tout près. Donnez-lui une hache, une scie, un marteau et des clous. En peu de temps, il vous aura construit et meublé une maison de ses propres mains. Le tout de facture bien frustre, je veux bien, mais c'est une demeure tout de même, un gîte qui ne manquera pas de confort. En cette ingéniosité se révèle une volonté d'émancipation qui me séduit profondément¹⁶.

Les preuves de cet artisanat abondent également dans

notre maison villageoise. Au fait, en ce qui concerne la construction et l'ameublement d'une maison, il ne se présente pas de problèmes imprévus que le Gaspésien moyennement adroit ne pourrait solutionner.

Durant ces jours d'abondance où le *Fleuve*, (ainsi appelé par opposition à ses affluents) et toutes les rivières voisines nous octroient des largesses de loin plus considérables que la consommation journalière, les ménagères prévoyantes salent les excédents de saumon, de truite, de morue, de hareng et d'autres produits de la pêche en mer ou en rivière, en prévision du règne prochain du Roi des glaces.

— L'hiver est notre meilleure saison, nous dit-on en réponse à nos questions anxieuses, concernant les réserves de nourriture durant cette période de l'année. Afin de préparer un mets équivalent à ce que les cours d'eau fournissent en été, on n'a plus qu'à dessaler le poisson, et à le faire bouillir ou griller. Apprêté avec un peu de beurre ou une sauce béchamel, ah! mais, c'est d'un goût délicieux.

— L'arrivée de l'hiver trouve notre dépense bondée de viandes. On l'a bourrée de côtes complètes de boeuf, de moutons et de porcs entiers, et de barils de volaille, le tout gelé dur et garanti contre le gaspillage. D'ailleurs nous ne subissons pas de dégel important avant le printemps, c'est-à-dire au moment où, les femmes le devinent, les provisions d'hiver tirent sur leur fin.

— Les récoltes de nos champs viennent également à la rescousse pendant la saison froide, continue notre informatrice. En effet tout au long de l'hiver, nous mangeons des patates, des oignons, de l'orge, des fèves et quantité de pois. On le sait, *l'habitant* ne peut jamais trop ingurgiter de soupe aux pois¹⁷, hein? Puis nous constituons un dépôt d'oeufs, que nous commençons à mettre de côté avant les froidures.

— Avec toutes ces provisions, avec notre pain, notre beurre, notre lait et les confitures de framboises, de bleuets, de merises, de cormier et de "pembina" (mot indien pour désigner le viorne édule), ces dames doivent reconnaître que nous ne pâtissons pas. Puisse le monde entier jouir de pareille aisance!

Nous adressons une pensée compatissante, pas tellement aux habitants moins riches de la côte de Gaspé qu'aux miséreux, bien plus à plaindre, de notre pays et nous répétons de tout coeur le voeu de la bonne femme.

★ La vivacité de l'esprit et le sens de l'humour, caractéristiques propres aux Canadiens¹⁸ en général, surabondent parmi nos villageois. Font partie du cercle restreint qui forme l'élite de la société de Sainte-Anne-des-Monts, des hommes et des femmes d'une finesse d'esprit et d'une intelligence hors du commun. Plus particulièrement les hommes de ce milieu prêtent l'oreille aux problèmes du monde et se tiennent à la hauteur de la pensée moderne, dont les échos leur parviennent par l'intermédiaire des organes de presse de leur pays.



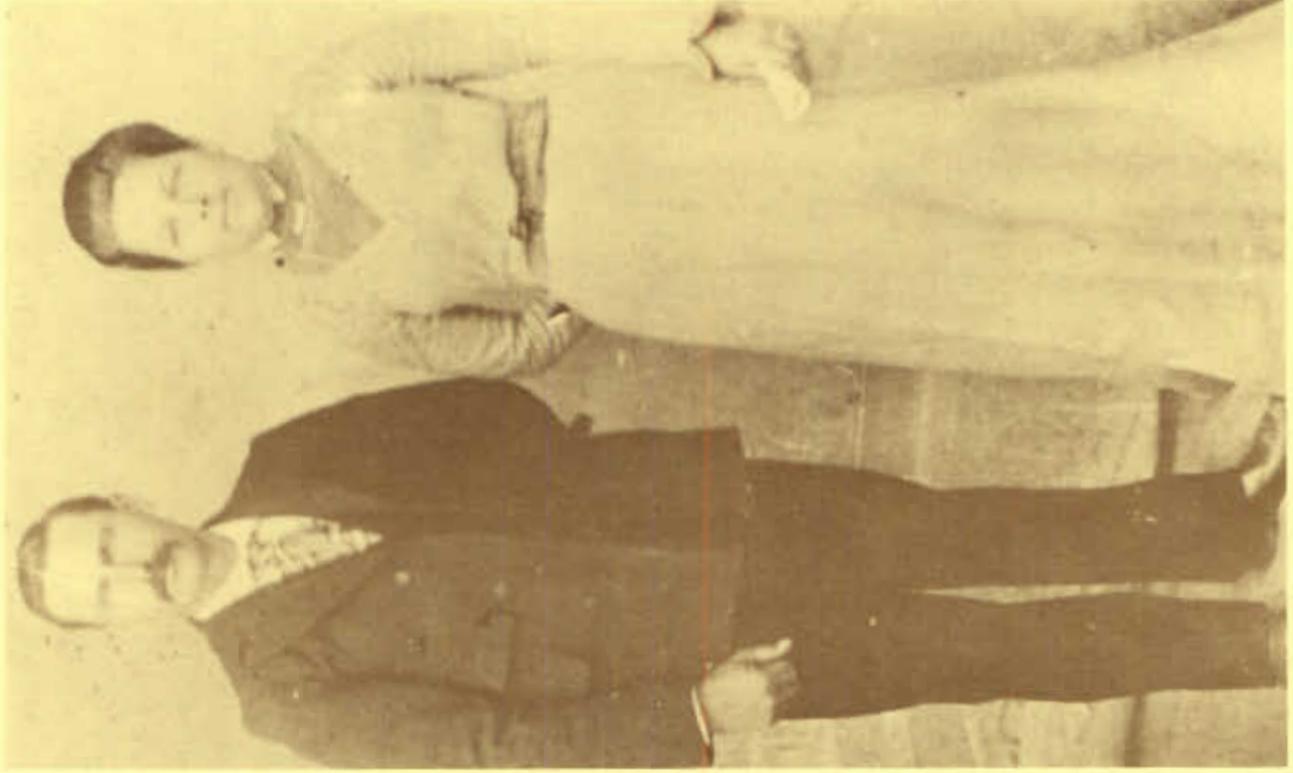
Antoinette Poltras, institutrice

Gracieuse Le-Phil Pellerin



Graciusete Olivier Sasseville

Horace Sasseville, peintre, sculpteur, architecte



Graciusete Marie-Georges Sasseville

Alphonse Sasseville et Marie-Laure Litalien

Trois fois par semaine, le courrier se rend à notre village, grâce au service de la poste, à partir du Petit-Métis. On le devine facilement, ces rapports tri-hebdomadaires revêtent une grande importance pour les communautés locales. Aussi l'arrivée du cheval et de la voiture réglementaires crée un remue-ménage aux bureaux de poste centraux.

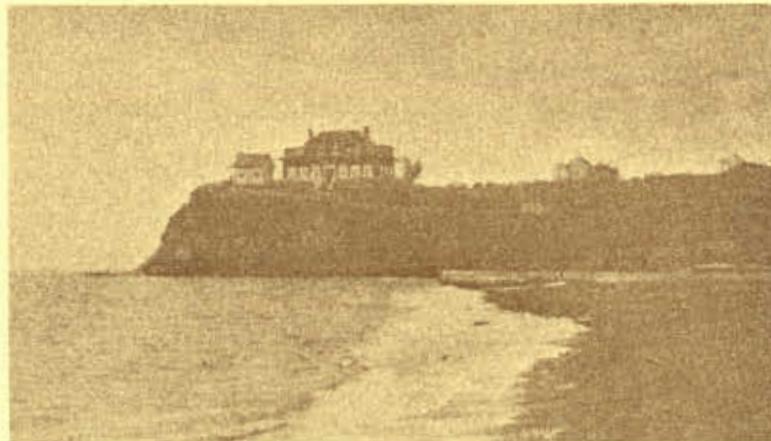
Dans l'ancien temps, lorsque les couvents et les petites écoles brillaient par leur absence sur la Côte, on pouvait excuser les gens de la région de ne pas savoir lire ou écrire. Pourtant même à cette époque relativement reculée, un pareil état d'ignorance n'était pas du tout généralisé.

Les membres de la génération présente ne peuvent invoquer un semblable prétexte, car les écoles s'élèvent à des distances convenables tout le long de la Côte. L'instruction élémentaire est maintenant plus qu'à la portée de tous; en pratique, on l'a rendue obligatoire. Parmi les hommes de *chantier* seulement et parmi d'autres de même statut social, on peut assez souvent rencontrer un travailleur manuel pour lequel la croix tient lieu de signature¹⁹.

La religion de la Péninsule, de ce côté du fleuve, c'est la religion catholique romaine. Cette affiliation peut s'appliquer également à bien des gens de la région du golfe. La langue parlée, c'est le français, un français bien supérieur²⁰ en qualité à celui qu'on entend dans la population de même rang social et de même nationalité, ailleurs dans les cantons plus peuplés de la province de Québec.

Un *réveillon* de circonstance ou bien une veillée d'amis signifient, en hiver, une grosse partie de plaisir. La plus importante de ces rencontres sociales a lieu la veille du Jour de l'An; avec accompagnement de chansons, de danses et de bonne chère, la vieille année s'esquive et on inaugure la nouvelle.

★ Et maintenant contournez le rivage de Sainte-Anne, passez par le village ou bien allez au large, même à des



Album Omer Saint-Pierre

Le Château bâti par T.-J. Lamontagne

distances assez considérables, et regardez au sud le pays d'alentour! Une demeure en particulier attire à coup sûr le regard du voyageur et éveille en son esprit un sentiment d'admiration. Un sentiment mêlé assurément, pour un étranger, de beaucoup de curiosité et de bien des conjectures.

Cette résidence se situe sur un cap escarpé, au terme de l'une des anses les plus grandioses du littoral. Son propriétaire est un gentilhomme²¹ que les affaires et le commerce ont hissé en haut de l'échelle sociale. La position avantageuse et élevée qu'occupe sa maison offre un spectacle si grandiose et si varié qu'il en coupe le souffle. Mais le privilège de jouir d'un panorama magnifique ne va pas sans inconvénients. Ce cap se présente comme le point de ralliement de tous les vents du ciel. Bien sûr, on trouve des hauteurs plus considérables et des étendues de pays plus désertes, mais recouvertes de forêts. Ici l'isolement, la situation spéciale et le sous-sol de ce pic ne permettent pas aux arbres de prendre racine aux alentours. Pourtant on les a souvent invités à le faire.

Aussi rudement que puisse s'installer l'hiver ailleurs dans le village, il réserve ses rigueurs extrêmes à ce splendide sommet de falaise.

NOTES du CHAPITRE IV

- 1 Madame Bignell veut parler du métro, déjà installé à New-York au début du siècle.
- 2 Les premiers avions avaient déjà fait leur apparition dans le ciel new-yorkais.
- 3 En France, on va circuler dans le square, mot tiré d'ailleurs de l'ancien français esquarre. Dieu merci! à Montréal, le peuple en tient encore au carré Philippe ou au carré Victoria, du nom des statues qui y président. C'est une pittoresque revanche du petit peuple sur la domination anglo-saxonne.
- Le Bronx et le Central Park sont deux parcs célèbres, situés dans des quartiers populeux de la ville de New-York. On y a organisé des jardins botaniques et zoologiques excessivement riches qui épataient les visiteurs, autrefois comme aujourd'hui.
- 4 Le plâtre, comme technique de construction, a dû faire son apparition à Sainte-Anne sous l'impulsion de Théodore Lamontagne. Les murs intérieurs de son Château, qui date de 1873, affichent une finition en plâtre, recouverte la plupart du temps de tapisserie. Les plafonds de plâtre, eux, restent d'un beau blanc crémeux, mais s'enjolivent de moulures rapportées, à la mode de la ville, où monsieur Lamontagne faisait de fréquents séjours pour ses affaires.
- A la même époque, les Godreau, commerçants prospères de l'Echourie, s'étaient construit une maison en brique de style québécois, au toit galbé, dont l'intérieur arborait aussi une finition en plâtre. Malheureusement on a démolit cette remarquable maison il y a une dizaine d'années. (Inform. Omer Saint-Pierre.)
- 5 La dernière demeure, c'était la croix du cimetière ou la pierre tombale... quand on en avait les moyens!
- 6 A cette époque, le bois ne faisait pas défaut. On tirait de la forêt vierge de gros arbres que l'on équarissait à la hache pour fabriquer la charpente de la maison. On posait alors les "pièces" les unes sur les autres jusqu'à la racine du toit. Voilà pourquoi ces vieux édifices sont si solides: on n'utilisait pas de clous, mais seulement des chevilles d'une pièce à l'autre. De plus on ne ménageait ni son temps ni son talent...
- 7 Il nous a fallu un flair de détective pour retracer cet Elzéar, fils de Charles Collin et d'Ursule Dugas, qui maria Illuminée Lévesque en 1903. Celle-ci était la fille de Ti-Jean Lévesque et de Marguerite Vallée.
- On le dit excellent menuisier. Pas surprenant qu'il ait montré la maquette de sa future demeure à Madame Bignell. Par ailleurs "il était fort comme un cheval", disent les contemporains. Il pouvait transporter seul un "quart" de poisson! Il paraît qu'avec Thomas Gagné il aurait placé en face de l'Eglise la moraine de granit qui sert de stèle commémorative! (Inform. Mme Mérie Fontaine-Lévesque, 83 ans.)
- 8 Malbrought s'en va-t-en guerre,
Miron-ton, miron-ton, miron-taine,
Ne sait quand reviendra...
- D'après Ernest Gagnon, dans ses *Chansons populaires du Canada* (éd. 1894, p. 254), "la muse populaire a fait du duc de Marlborough un type légendaire qu'elle a chanté à sa façon".

A la claire fontaine
M'en allant promener,

J'ai trouvé l'eau si belle
Que je m'y suis baigné...
Il y'a longtemps que je t'aime,
Jamais je ne t'oublierai!

Marius Barbeau, dans son *Alouette*, publiée aux Editions Lumen en 1946, en fait "un des plus purs joyeux du répertoire populaire".

L'Enfant-Jésus dans son berceau misérable,
Qu'il est charmant, oh! qu'il est beau,
L'Enfant-Jésus dans son berceau.

Ce texte, un peu différent de l'*Enfant divin de la Crèche* que cite de mémoire madame Bignell, est peut-être le même. C'est Marie-Marthe Therrien-Vallée qui nous l'a chanté. Elle le tenait de sa mère, Marie-Anne Savard-Therrien, originaire de la Grande-Tourelle, patrie des bons chanteurs et des merveilleux conteurs.

- 9 Sir Wilfrid Laurier fut premier ministre du Canada de 1896 à 1911. Il était l'idole des Canadiens français. Son portrait trônait sur les murs des salons, bien plus en évidence que le crucifix. Pourtant nous lui devons la participation aux guerres de l'Empire britannique...dénoncée par Henri Bourassa! L'esprit de parti...notre pierre d'achoppement!
- 10 L'auteur dut assister à cette solennité annuelle de la Fête-Dieu. On décorait à profusion les abords de la route par où la procession s'engageait pour se rendre au Reposoir. On ne craignait pas de se donner de la peine pour attirer les bénédictions du Ciel sur la paroisse.
- 11 En Gaspésie, la "catalogne" est un couvre-pieds de vieux chiffons, tissé au métier, que l'on étend sur le lit. (Inform. Adrienne Dumond-Côté, la Fonderie.) Quant aux "laizes" de tapis, ce sont des moquettes aux couleurs vives, tissées elles aussi au métier. On utilisait également d'autres techniques.
- 12 "Grèments": terme de marine utilisé pour l'équipement d'une barque (voiles, cordages, etc.). Nos Gaspésiens, fils et petits-fils de pêcheurs, ont gardé cette expression pour désigner toute espèce d'équipement dont on ne trouve pas le mot spécifique, au lieu de chose, machin! On dira également: "Greille-toé!" pour "Grée-toi!"
- 13 Le moulin à carder de Sainte-Anne s'élevait tout près de l'Anse-au-Goémond sur le Ruisseau-Bonhomme Bâti par Jos Michaud, vendu à un Labrie, puis à Puce Pelletier, il appartenait à Emile Lepage en 1905. Le dernier propriétaire fut un Fournier. (Inform. Robert Pelletier.)
- 14 A noter la profondeur des remarques du "philosophe", soit le père Rémi Pelletier. Cet homme n'avait pas fait de longues études, mais il s'instruisait par lui-même dans ses lectures. Avant sa mort, il avait lu 44 des 45 volumes de l'*Histoire de l'Eglise*. (Inform. Marcel Pelletier.) Il a tombé juste: le manque d'union est le plus grand défaut de la race française, défaut qui nous arrive en droite ligne de notre ascendance gauloise. Les divisions intestines des Gaulois ont laissé le champ libre aux troupes des Romains pour la conquête de la Gaule. Au moment du danger, Vercingétorix a réussi à les galvaniser. Mais il était trop tard.
- 15 Le sens pratique des Gaspésiens? Eh! oui, il fallait bien vivre et survivre en dépit des conditions difficiles de l'établissement. Nos pères et nos ancêtres ont accompli des miracles d'ingéniosité pour élever de grosses familles avec des moyens limités et primitifs.

Malheureusement les politiques sociales paternalistes de nos gouvernements érodent de plus en plus ce sens pratique. Depuis une vingtaine d'années, on attend que les poulets tombent tout rôtis dans le bec! Entendu: "... Enfin j'ai eu

mon chèque!"

- 16** Le père Rémi constate qu'en 1904 le Gaspésien cherche à posséder sa propre maison, son propre bateau de pêche, ses affaires à lui. Autrement dit, il ne veut pas vivre aux dépens de son père ou de l'Etat. C'est cela, la volonté d'émancipation, l'esprit d'indépendance! Gagner son pain à la sueur de son front...

En ce domaine, le B.A.E.Q. (Bureau d'Aménagement de l'Est du Québec) a fait faillite. Les gens qu'on a expropriés des paroisses dites "marginales" regrettent profondément de n'être plus propriétaires. On les a extraits de la grande nature et on les a parqués dans un espace limité "en ville", où ils doivent demander la permission pour planter un clou et pour cultiver des fleurs. Ainsi la Place Beauregard à Sainte-Anne

Les jeunes diplômés urbains, barbus ou non, qui ont enquêté sur place, n'ont aucunement envisagé cet aspect social du déplacement forcé des familles gaspésiennes. On a transformé des propriétaires en prolétaires! La liberté pour un esclavage doré!

- 17** La soupe aux pois: le mets national des Québécois. Il y a bien des années, à Montréal, les petits Anglais apostrophaient leurs compatriotes francophones ainsi: "French pea-soup", croyant les insulter. Nous rétorquions en leur lançant à la figure un autre mets national: "English Johnny Cake"! Quel gaspillage!

- 18** Madame Bignell nous fournit la preuve concrète qu'au début du siècle et longtemps après on établissait la différence entre Canadiens (les Canayens) et Anglais dans le langage populaire. Même avant la Conquête de 1760, les Français enracinés au pays n'étaient plus que des Canadiens. Le dernier gouverneur de la Nouvelle-France, le marquis de Vaudreuil-Cavagnal, était né à Québec en 1698.

C'est récemment qu'en milieux officiels on a distingué les Canadiens français des Canadiens anglais.

- 19** "La croix tient lieu de signature". Il suffit de parcourir les registres de l'état civil, tenus traditionnellement par les curés des paroisses, pour constater que souvent ceux-ci ne se donnaient pas la peine de faire signer les témoins.

Par exemple, au baptême de son 16ième enfant, Joseph Roy a "déclaré ne savoir signer, de ce requis". Pourtant la même année au mariage de sa grande fille, il signe de sa belle écriture laborieuse! Il ne faut donc pas trop se fier aux qualifications d'illettrés dont a souvent affublé nos grands-pères et même nos grands-mères. La marraine signait plus fréquemment que le parrain, pour la bonne raison qu'elle n'avait pas pratiqué l'école buissonnière comme lui... Quelqu'un disait en riant: "Les jours où j'allais à l'école, la maîtresse n'y était pas!"

- 20** Madame Bignell connaît assez notre langue pour constater que le français parlé en Gaspésie dépasse en qualité celui des villes. Quoi de surprenant à cela?

La vieille langue campagnarde du bas de Québec, moins influencée par l'anglais des villes à cause du manque de communications, avait gardé en 1904 son accent et son lexique du temps de Louis XIV: "C'est moé le roé!" "Embarque dans la voiture" et non pas "Monte dans le char", comme aujourd'hui.

On francisait même les intrus d'origine anglaise. De back-house, on faisait bécosse; de boggy, boghe! (pron. bogue); de Lever, lèveur; de capsized, Cap-Seize; de tire, tailleur; de camp, campe; de cookery, couquerie.

Autrefois personne n'aurait eu l'idée d'afficher: "Bienvenue à Les Méchins".

Mais non! Bienvenue aux Méchins! C'est si naturel, C'est si français, si logique. En dépit des règlements du Comité de Toponymie du Québec qui nous semble définitivement errer sur ce point! N'est-ce point le bon usage du peuple qui est la norme du bon français depuis Vaugelas? (V. Répertoire toponymique du Québec, 1978.)

- 21** Madame Bignell n'a pu éviter de parler du Château Lamontagne qui devait de toute évidence produire une grande impression sur elle. Elle a dû rencontrer le propriétaire Théodore Lamontagne, qui devait mourir cinq ans plus tard en 1909, car nous avons retrouvé dans son album des photos prises par elle-même. Photos en partie les mêmes que nous avons découvertes dans l'album des Russell, du Cap-Chastes, alors propriétaires du moulin de bois de fuseau, avec qui l'auteur avait eu des contacts amicaux au cours de son voyage.

Théodore Lamontagne, à force de travail et de persévérance, s'était créé un petit empire dans la région. Il avait commencé à zéro pour ensuite fonder son propre commerce de bois et de poisson. Il construisit des goélettes, des magasins généraux et, parvenu au sommet de sa fortune, il fit ériger un château de style anglo-normand, le plus bel échantillon qui en soit au Québec. Sa femme lui donna 19 enfants dont 15 survécurent. Sa petite-fille Blanche, la fille d'Emile, devint la première poétesse canadienne-française au pays.



Une belle créature...

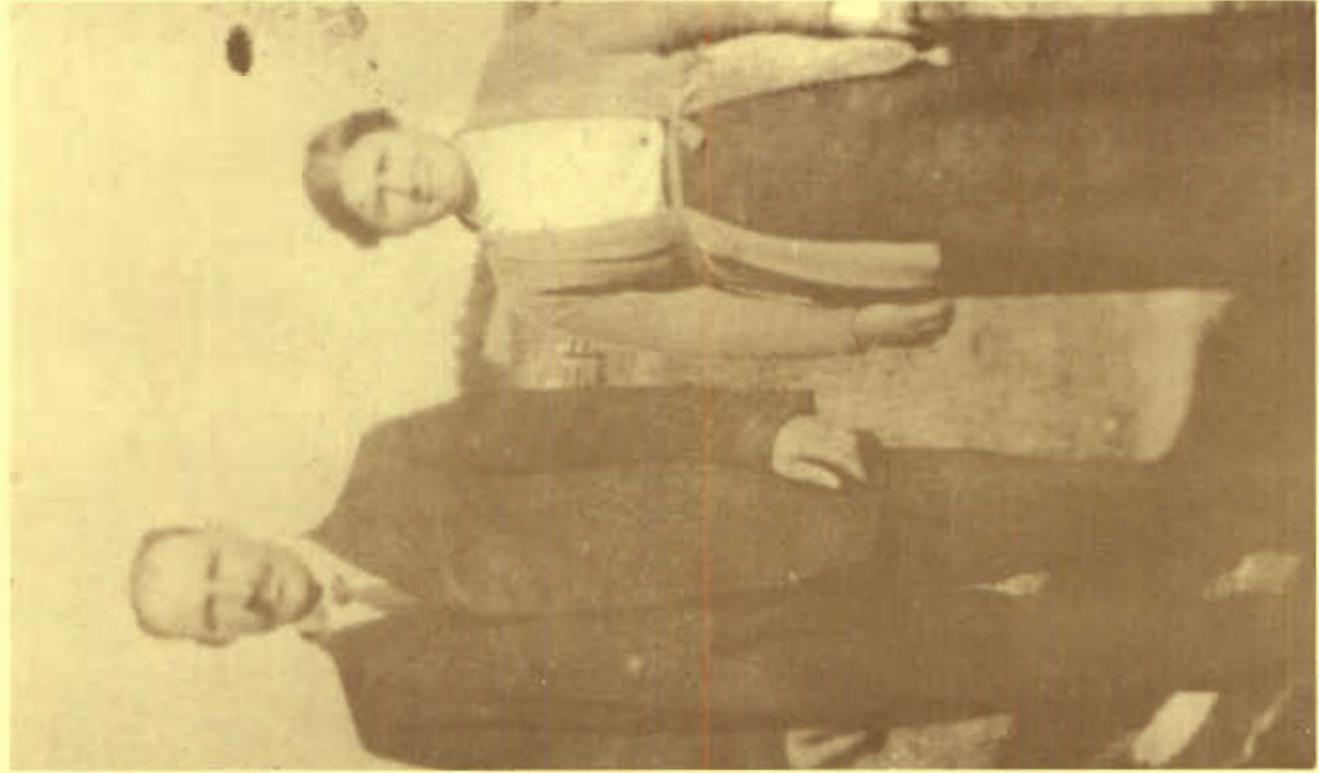


Théodore Lamontagne, écuyer



Angélique Roy-Lamontagne

Gracieuse Hughes Bouchard



Elzéar Collin et Illuminée Lévesque

Gracieuse Edmond Lévesque

CHAPITRE CINQUIÈME

JOURS DE FÊTE

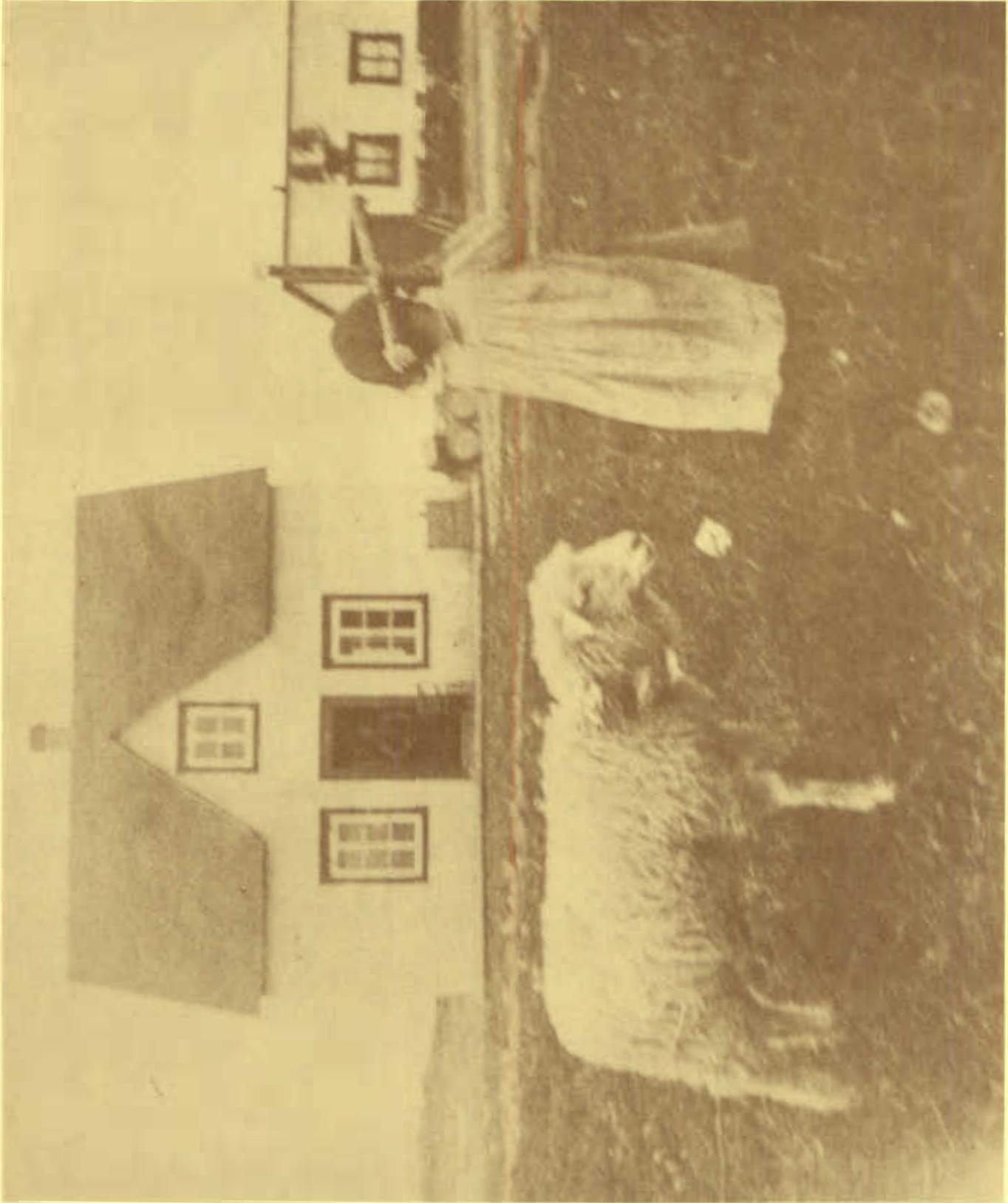


Photo Etie Bignell

Le petit saint Jean-Baptiste en face de la maison du bedeau

Jours de fête

C'est presque trop connu pour en parler. Saint Jean Baptiste est le patron du Canada français¹ et on a choisi le 24 juin pour la célébration de sa fête. Notre village a revêtu ses habits de gala pour cet important événement. En plus des observances usuelles aux jours de festivité, on inaugura une parade. Le bourg devint joyeux. On hissa des drapeaux et on déploya des bannières affichant devises et emblèmes nationaux et religieux, ainsi que des images du saint patron. La feuille d'érable et le castor² figurèrent à foison partout.

À notre avis, la caractéristique la plus intéressante de ce pageant, ce fut la personnification du petit saint Jean Baptiste par un bambin du village. Complétaient cette scène la croix, une sorte de bâton tenu par les mains du marmot, et à ses côtés un agneau bien en vie. Les deux, l'enfant et l'agneau, semblaient heureux au possible de figurer en tête de la procession et de s'avancer dans un véhicule (char allégorique)³.

Durant plusieurs jours après la célébration, on attacha l'agneau dehors sur l'herbe, près de la maison du bedeau. De toute évidence, on avait joliment choyé la jolie créature et son bêlement tapageur invitait chaque passant à lui témoigner des signes d'amitié. Un jour que nous prodiguions des caresses au "paradeur" à quatre pattes, son acolyte, le saint gamin, quelque peu en *négligé*, apparut sur les lieux.

Le petit homme portait encore sa croix et, tout en s'avançant, il chantait, ou plutôt il zézailait des airs de cantiques, appris à l'occasion de la procession. Il ne semblait pas avoir peur de nous, mais, à la vue de l'appareil photographique, il se mit à pousser un cri d'alarme.

— *Ca va faire mal, ça va faire mal!* cria-t-il en devinant sur le champ mon intention.

Alors, pour signifier sa détermination évidente de s'y opposer, il tourna le dos et trottina à la hâte jusque chez lui. Tant et aussi longtemps que nous vîmes sa frimousse en repli, nous entendîmes ses clameurs indignées:

— *Suis fâché, fâché, fâché, moi.*

Peu de jours après cet événement, l'agneau disparut. Pour l'amour de notre sainte paix, nous nous sommes bien gardées de poser des questions sur son sort. On aurait peut-être répondu de la même façon qu'à ma demande d'information un peu plus tard, au sujet d'un vrai beau taureau, dont j'avais constaté l'absence au sein du troupeau en pâturage dans les champs d'en haut.

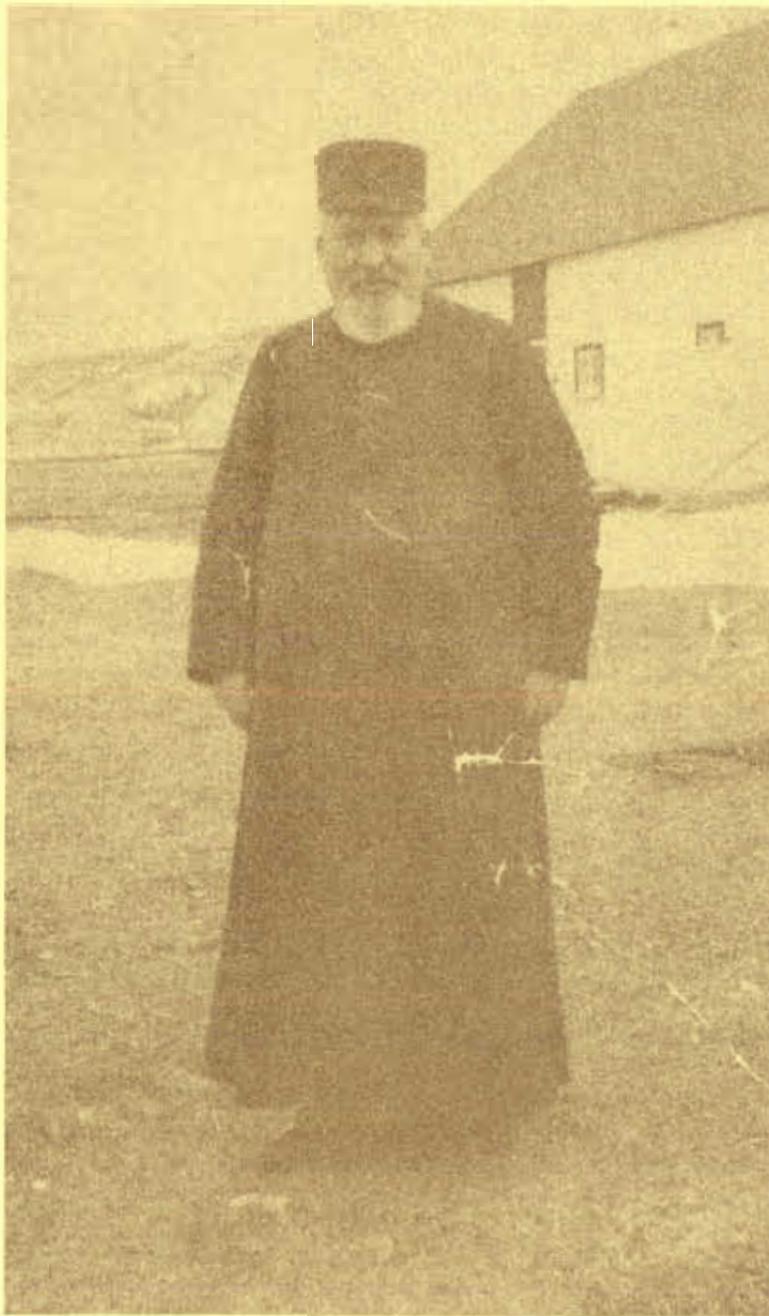
— Qu'est-il devenu? demandai-je à ma compagne de promenade.

— Le taureau? Mais vous l'avez mangé, Madame.

Ce n'est que par un simple degré qu'une accusation de cannibalisme nous aurait paru plus saisissante et plus humiliante.

En importance et dans les préoccupations des fidèles, la visite annuelle du *curé* éclipse même la *fête* de saint Jean Baptiste. Elle a lieu dans la première moitié du mois de juillet. Dans l'arrière-pays, le long des établissements de la Côte, d'un bout à l'autre de la paroisse, Monsieur le Curé⁴, accompagné de trois de ses marguilliers⁵, visite chaque famille et dialogue avec chacun des fidèles de son troupeau.

Le modeste contingent des visiteurs représenterait-il une commission du Ministère de la Santé en stricte tournée d'inspection, les paroissiens ne pourraient pas aisément manifester une plus grande diligence que celle qu'ils affichent, dans leur empressement à se préparer dignement pour la visite de leur pasteur. Tout un "règne" de lavage et de frottage, de balayage et d'époussetage, de râclage de cours de maison, de grand ménage et de rangement, étendait sa domination sur



Gracieuseté Marcel Pelletier

Le curé Pérusse

le village tout entier, durant les jours immédiats précédant cette visite si notable . En certains cas, les préparatifs embrassaient jusqu'aux sections les plus éloignées des propriétés terriennes d'un cultivateur.

Dans notre "hôtel", le ménage habituel et minutieux de la semaine devint une tâche quotidienne. Nul chercheur d'or ne s'est jamais mis avec plus de soins en quête du précieux métal. Notre bonne maîtresse de maison, durant cette période d'attente, se mit à la recherche de grains de poussière et tâcha de dépister tout indice de négligence dans la tenue de sa maison.

Aussi longtemps que *Monsieur le Curé* et son escorte parcouraient les coins reculés de la paroisse, pas de relâchement dans les préparatifs assidus des villageois! A partir du moment où le groupe des visiteurs atteignait notre district, une sorte de repos sabbatique tombait sur la place. Le centre d'intérêt convergeait vers la demeure où le digne invité accordait audience à ce moment. Alors tous les voisins immédiats endossaient leurs vêtements du dimanche. Une surveillance discrète mais constante s'exerçait sur la progression des deux voitures qui composaient la cohorte cléricale...

— Ils sont arrivés chez un tel, rapportait une sentinelle surexcitée. Ils pourraient se trouver chez nous dans une heure ou moins.

Après chaque bulletin de nouvelles semblable, on lançait en hâte une vérification finale de tous les meubles et recoins favorables au ramassage de la poussière. Puis une dernière sortie frénétique du balai ou du torchon, et l'on reprenait l'attitude attentive: tranquille, impressionnante.

Si les faits ne répondaient pas aux espoirs et que le *curé* retardait assez longtemps pour se voir forcé de remettre la visite au lendemain, le matin suivant revivait les mêmes tergiversations, les mêmes préparatifs. Ces manèges continuaient jusqu'à ce qu'arrivait le moment palpitant où les deux

bogheis s'arrêtaient devant la maison à l'attente et où le *curé* et ses marguilliers franchissaient le seuil impeccable.

Quelques minutes de prière, le règlement des comptes d'église (nous apprenons que le dixième du revenu des grains représente la dîme entière de notre fermier), certaines informations amicales concernant le bien-être de chaque membre de la famille, une causerie sur les problèmes les plus importants du village et sur les derniers événements du voisinage, quelques *plaisanteries* de mise dans les familles exemptes de récents chagrins, et alors le *curé* accorde une bénédiction à toute la maisonnée et prend congé. De nouveau la mère de famille respire librement et tout le monde reprend ses vêtements et ses occupations de tous les jours. Les deux bogheis, eux, se dirigent solennellement vers la prochaine famille qui les "espère"⁶.

C'est le programme régulier dans toutes les maisons, sauf dans celles qu'on a désignées comme points d'arrêts pour la collation ou le dîner du *curé* et des marguilliers. Est-il nécessaire de mentionner que le remue-ménage et la surexcitation sont à leur comble dans les familles auxquelles échoie cet honneur? Nous apprenons sans surprise qu'on engage souvent le cordon-bleu du village en pareille circonstance. Car certaines ménagères, aussi capables, mais peu confiantes en leurs mérites et talents culinaires, désirent ardemment traiter leurs invités avec toute la dignité possible. Nous nous sommes laissé dire que, lorsque les plats succulents de la cuisinière apparaissent l'un après l'autre devant le quatuor de connaisseurs, on reconnaît invariablement son mérite et bien des commentaires et des félicitations se dirigent vers la pièce d'en arrière, où elle remplit ses fonctions avec tant de modestie et de gravité.

Vous pouvez imaginer avec quelle satisfaction le *curé* et sa suite retournent chez-eux, une fois terminée cette visite paroissiale annuelle. La tournée du village et de ses alentours représente une tâche plutôt légère. Mais combien haras-

santes doivent être les randonnées dans l'arrière-pays et dans les régions du golfe généralement désignées sous le terme vague de "les bas"⁷.

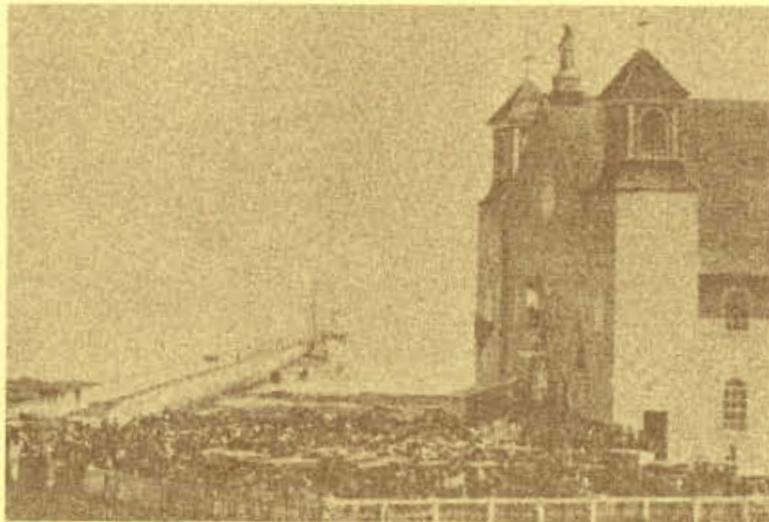
★ Venons-en un instant au chapitre prosaïque du lavage. Jamais, avant d'avoir assisté à une *séance* de nettoyage à Sainte-Anne, avions-nous imaginé que cette occupation extrêmement pratique pouvait s'accompagner d'une nuance de vraie poésie. Des éclaircissements nous parvinrent de la façon suivante.

De bonne heure un samedi matin, nous avons affaire de nous arrêter dans une maison d'habitant. La demeure toute entière semblait littéralement respirer le parfum concentré du sapin baumier et d'autres délicieuses odeurs de conifères.

Nous avons demandé la raison de cette soudaine atmosphère de Noël. Alors on nous conduisit vers la cuisine. Là, agenouillées sur les bords d'une mer de mousse de savon qui menaçait d'inonder le plancher en entier, se démenaient trois robustes *créatures*, terme dont on désigne toutes les filles et les femmes dans les communautés rurales. Il s'agissait d'un vigoureux frottage de plancher. Au lieu de manier comme d'habitude la brosse conventionnelle et sans intérêt, notre trio, pratiquant une espèce de mouvement rythmé et s'accompagnant de chansons favorites, manipulait prestement des branches de sapin .

Aux premiers symptômes de mollesse, on mettait les branches mouillées de côté et on les remplaçait par des spécimens frais, rudes. Pas étonnant que l'odeur de la sapinière s'infiltrait partout dans la maison.

— Ma mère a toujours nettoyé de cette manière, dit la meneuse des *manoeuvres* de frottage, au moment où elle s'avançait pour donner la touche finale au plancher au moyen d'un grand linge sec, et j'ai toujours suivi son exemple. Rien, il me semble, n'a jamais rendu un plancher aussi doux, aussi propre, comme de le frotter avec des branches de conifères.



Gracieuseté Hughes Bouchard

Sortie de la messe

★ Quelques lignes plus haut, j'ai fait allusion au samedi. Samedi, le Sabbat, jour de repos pour les Juifs. Cette mention m'amène à l'esprit une récente expérience qui m'a démontré, preuves à l'appui, la profondeur du "silence", comme je ne l'ai jamais encore éprouvé. Un calme absolu de quelques instants à peine, une extase rarement savourable même dans des lieux désert, durant les heures ensoleillées du jour.

Durant toute la nuit qui précéda ce dimanche si serein, l'orage s'était déchaîné avec assez de violence pour chasser le sommeil du lit de tout le monde, sauf des habitués aux fantaisies des tempêtes de la Côte. Pourtant le matin apporta la paix, la sécurité parfaite sur terre et sur mer. Une paix si profonde que le silence n'était même pas troublé par des murmures chuchotés à voix basse. C'était l'heure de la messe. On avait déserté les résidences et l'église embrassait dans une large étreinte, non seulement nos villageois, mais aussi les gens des rangs et des colonies. La tranquillité atteignit alors son point culminant.

En ce merveilleux moment, je me tenais debout sur le "plain". L'odeur du sapin baumier se mêlait avec l'haleine

saline de la mer placide. J'étais absolument seule. Pas un être vivant en vue. Pas un son, ni proche, ni lointain, ne me parvenait. La solennité de ce silence tombé sur la nature commandait la sorte de vénération que l'on accorde aux choses saintes. Ce calme persévéra sans accroc jusqu'au réveil des échos par les accords de l'orgue.

Le peuple sortit alors de l'église par groupes. Je laissai mon poste solitaire et je dirigeai mes pas vers chez-nous. Je répugnais à dissiper, même avec des conversations amicales, les impressions de ces instants singulièrement apaisants. Chaque fois que le souvenir m'en revient, je réalise que, au moins une fois dans ma vie, j'ai écouté le silence!

★ La visite du curé à peine terminée, débutèrent les préparatifs de la fête de sainte Anne. *La bonne sainte Anne*, comme la désignent et l'invoquent invariablement ses dévôts du Canada.

L'établissement de ce culte remonte dans les trois cents années passées. Une terrible tempête menaçait de naufrage quelques matelots bretons, qui naviguaient sur le Saint-Laurent. Dans leur tragique péril, ces voyageurs, ballotés par l'orage, invoquèrent la patronne des marins. Ils firent voeu d'ériger une chapelle, n'importe où la sainte leur accorderait de toucher terre.

C'est l'origine bien connue de la basilique renommée de Sainte-Anne-de-Beaupré, sise sur la côte nord du Saint-Laurent, à une distance d'environ 20 milles (32 km) de la cité de Québec.

Au bas mot, quarante⁸ localités de la province de Québec portent maintenant le nom de la mère de la Vierge. Sainte-Anne-des-Monts, sur la côte sud du Saint-Laurent à presque 300 milles (480 km) de Québec, est le plus important pèlerinage de la Gaspésie. Toujours le 26 juillet, fête de la patronne, les Canadiens français de la Gaspésie dirigent leurs pensées et leurs prières vers ce village couronné de collines.



Photo Effie Bignell

Les clochers se dressent en relief...

Quand j'ai entrepris la rédaction de cette chronique, nous en étions encore à la veille de la fête de *la bonne Sainte Anne* et donc au coeur de l'été. *L'Octave* a pris fin depuis plus d'une quinzaine. Présentement les champs de grain atteignent leur maturité. Leurs ondulations ressemblent à celles des vagues de la mer. Plus d'un indice nous avertit que la belle saison ensoleillée tire sur son déclin.

Pendant huit jours, à compter de la veille de la fête, le ciel avait beau sourire ou se renfrogner, rien n'empêchait la multitude des pèlerins de diriger leurs pas vers l'église du pèlerinage. Certains parmi ceux qui arrivaient par bateau, ainsi qu'une modeste proportion du grand concours de peuple qui affluait par terre, passaient l'octave chez des amis du village. Mais la plupart des gens allaient et venaient chaque jour, même si leur demeure se situait à une distance assez forte.

Fréquemment on pouvait contempler des spectacles de l'ancien monde. Des pèlerins, hommes et femmes, en habits pénitentiels, la tête et les pieds nus, marchaient en grand silence. Parfois leurs lèvres murmuraient des prières, en faisant glisser entre les doigts les grains de leur chapelet. Ils ne

regardaient ni à droite, ni à gauche, ils ne saluaient personne en route. Ces austères démonstrations de piété s'opéraient en accomplissement d'un voeu, parfois pendant peut-être plus d'une vingtaine de milles (32 km). Ce voeu aurait pu aussi bien s'accomplir en témoignage de reconnaissance pour un bienfait reçu ou avec l'espoir d'obtenir quelque grâce désirée avec ardeur. On voit même des têtes tonsurées⁹ parmi les pèlerins à pieds. Les curés des autres paroisses s'acheminaient aussi de temps en temps, après en avoir fait la promesse, vers la basilique de *la bonne sainte Anne*.

Les clochers de l'église du village se dressent en relief sur un arrière-plan de ciel et de collines et cette structure compte sans doute parmi les plus remarquables à des milles et des milles à la ronde. Les marins, dit-on, fort au large en mer, de jour, guettent d'abord l'apparition de ces clochers avec tout l'empressement qui marque, la nuit tombée, leur recherche des phares, perchés ça et là le long de la côte rocheuse.

Pour nous, même la cloche de l'église de Sainte-Anne prend des résonances marines et son timbre semble à jamais s'harmoniser avec les modes variés de la mer.



Gracieuseté Olivier Sasseville

Intérieur de l'église

Deux petites maisons¹⁰ et un couvent¹¹, qui, dans cette région à l'architecture modeste, revêt des proportions imposantes et grandioses, séparent notre chalet de l'église.

Cependant, physiquement, ils ne gênent pas notre vision de l'édifice sacré. Ils ne nous coupent pas non plus du spectacle de tout ce qui peut transpirer dans le voisinage. Par nos fenêtres, il est facile d'observer les paroissiens, dimanches et jours de fête, au moment de la messe. Même la mauvaise température ne nous prive pas de la vue du concours des pèlerins.

Presque tous les jours de l'Octave affichèrent une température irréprochable. Nos observations se tinrent principalement du haut d'une colline¹², surplombant et la mer et l'église. Nous profitons à plein de la perfection des conditions atmosphériques et de l'harmonie de tous les autres agréments de ce site unique. Pourtant nous n'arrivions pas à bannir de nos pensées les durs temps à venir. Le morne hiver remplacerait le souriant été. Les réunions des dimanches et des fêtes se tiendraient sous des auspices arctiques. Pourtant, même durant cette période impitoyable, à moins de froids



Gracieuseté Olivier Sasseville

Le Couvent tout neuf

sibériens ou de tempêtes de neige furieuses, qui rendent le voyage impossible, en réponse à l'appel de la cloche de l'église, surgissent des représentants des coins les plus reculés de la paroisse, comme des plus proches. En hiver, durant les heures de messe, une belle rangée de chevaux et de traîneaux attendent leurs maîtres dans la cour de l'église. Les montures, c'est vrai, revêtent toujours de chaudes peaux de carrioles, pendant les heures froides qu'ils passent à languir. Or la majorité de ces pauvres bêtes se tiennent souvent debout, les genoux enfoncés dans la neige épaisse. On n'a même pas prévu d'abri rudimentaire pour subvenir à de pareilles nécessités.

Trois pères de l'Ordre des Carmes¹³ ont assisté le curé de Sainte-Anne pour la célébration des cérémonies de l'Octave¹⁴. Leurs soutanes sombres, leur maintien austère, leurs condamnations intrépides, leur éloquence populaire, tout nous suggérerait la présence de quelque prophète du désert.

Que de rassemblements et d'entretiens amicaux prirent place entre les offices! Plusieurs des visiteurs n'avaient pas

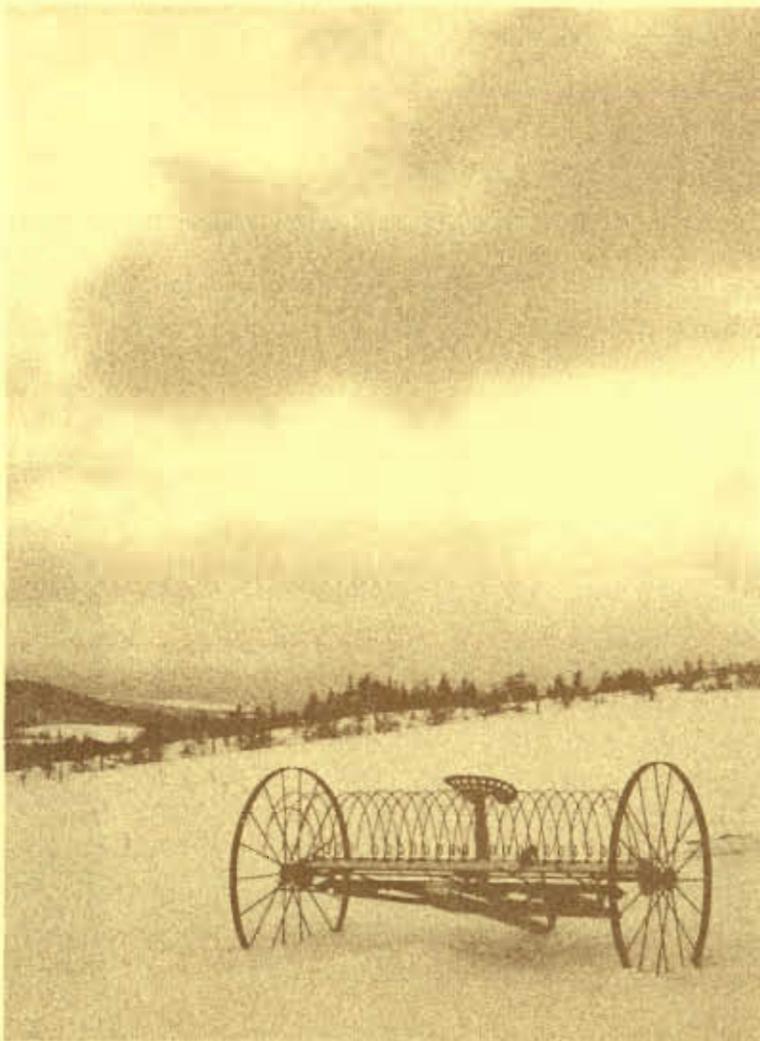


Photo Bruno Sergette

Le morne hiver...

rencontré leurs amis et leur parenté depuis la dernière Octave ou peut-être depuis bien plus longtemps. L'élément social ne râflait pas du tout la priorité cependant et on accordait à la fête sa dimension toute spirituelle. La solennité et la gravité atteignirent leur paroxysme au dernier jour de l'Octave, au moment où les pèlerins s'assemblaient au cimetière pour la Commémoration des Morts.



Gracieuseté Marcel Pelletier

Le père Barolet, c.ss.r.



Gracieuseté Madame Gibson

Procession au cimetière

Des ombres épaisses s'amoncelaient au cimetière alors que, de notre poste d'observation, nous épiions la singulière affluence. Quand les silhouettes obscures devinrent à peine perceptibles, nous pouvions encore suivre le cours de la procession çà et là parmi les tombes, car chaque pèlerin portait un cierge allumé. Une longue file d'étoiles minuscules, mais scintillantes, marquait le chemin du cortège funèbre.

Puis, dans l'atmosphère calme de la nuit, gémissaient de graves chants funèbres, ou encore au moment des haltes et des genuflections, s'élevait la plainte du *De Profundis*¹⁵ ou le refrain monotone du chapelet et des litanies.

En portant nos regards loin au-dessus et au-delà de l'église et du cimetière¹⁶, nous pouvions surprendre les reflets des eaux calmes, en train de nous parler d'une mer au repos, cependant que les feux clignotants d'un navire en marche répondaient aux lueurs des flambeaux, vacillantes comme des feux follets autour des croix tombales.

Nous quittâmes la colline et nous rencontrâmes la procession comme elle sortait du cimetière. Nos coeurs eux-mêmes se gonflèrent, quand éclatèrent les sanglots des gens



Photo Effie Bignell

Halte à la traverse

en deuil, et que, sur des figures mouillées de larmes, s'abaissa la faible lueur des cierges.

Le jour suivant, une fois achevé le dernier office de l'Octave, nous avons entrepris un petit bout de chemin avec un groupe de pèlerins, en direction de localités situées en haut de Sainte-Anne-des-Monts. Durant la halte, au traversier, nous avons saisi par chance des bribes de conversations entre pèlerins.

Une femme, qui de toute évidence éprouvait quelques réactions, conséquence inévitable de moments de tension intense, spirituelle ou autre, pérorait ainsi:

— Gloire à la bonne sainte Anne! Je lui dois bien de la gratitude. Personne n'est plus heureux que moi d'avoir assisté à sa fête et d'avoir participé aux offices de l'Octave. Mais *c'est assez comme ça*. Pour une escousse¹⁷, ça va. Mais une Octave tous les jours, non, non, ça n'irait pas!

NOTES du CHAPITRE V

1 C'est en 1908 que saint Jean-Baptiste devint le patron de tous les Canadiens français par décret du Pape Pie X. Depuis le début de la Nouvelle-France, on célébrait la Saint-Jean, la Noël d'été, avec des feux de joie. Duvernay fonda la Société Saint-Jean-Baptiste en 1834. Depuis lors la fête a pris des allures patriotiques et nationales.

2 La feuille d'érable et le castor figurèrent longtemps comme emblèmes du pays. La feuille d'érable devait entrer sur le drapeau canadien au moment de l'adoption de celui-ci par le Parlement du Canada en 1965. (V. *Armoiries, drapeaux et emblèmes floraux du Canada*, Secrétariat d'Etat, 1967.)

3 Les anciens se souviennent des chars allégoriques qui défilaient en grandes pompes chaque année par les rues de Montréal. A Sainte-Anne, en 1904, c'était la première fois que l'on fêta la Saint-Jean-Baptiste par une "procession". Voici comment le curé Pérusse annonce cet événement dans son prône du 19 juin 1904. Nous le citons au texte:

"Fête de saint Jean Baptiste, Messe à la même heure 9 1/2. Cette année, outre la fête religieuse que nous célébrerons par la grand-messe et dans l'après-midi, à une heure, par l'Heure Sainte jusqu'à deux heures, il y aura procession des membres de la Saint-Jean-Baptiste qui vient de s'organiser dans la paroisse. -Donc, à 2 hres précises, les membres de la Société partiront de l'Eglise, après avoir assisté à l'Heure Sainte je l'espère, et se rendront en procession sur le terrain de feu Georges Minville et là, il y aura table mise où vous trouverez les liqueurs douces, les fruits, etc., vendus au profit de la Saint-Jean-Baptiste, et vous avez droit d'avoir vos paniers pour le pique-nique (sic) à 5 hres précises, vous devrez vous mettre en marche pour le retour, chez Mr. Lamontagne, il y aura feu d'artifice."

L'agneau provenait sans doute du bercail du bedeau, alors François Litalien. Son nom figure souvent alors comme témoin aux sépultures. C'est lui qui creusait les tombes.

Le curé, au *Journal de Fabrique*, le 6 août 1906, mentionne: "Payé à François Litalien, bedeau: Entretien des privés, \$5.00 — Ouvrage au perron de la sacristie: \$1.50 — Pour ôter les paratonnerres: \$0.75 — Emboilage des bouts de cerge: \$0.50 et radoub d'une porte: \$0.50. Total: \$9.25

4 Le curé de la paroisse portait le nom de Joseph-Alfred Pérusse. — Né à Lotbinière en 1843, il était le fils de François -Xavier Pérusse, cultivateur, et de Marguerite Gagné. Alfred étudia à Québec. Monseigneur Langevin l'ordonna prêtre à Rimouski en 1868. Il fut cinq ans missionnaire au Labrador. Il desservit plusieurs paroisses avant de devenir curé de Sainte-Anne-des-Monts en 1898. Il y passa dix années pour ensuite se retirer en son village natal où il meurt en 1914. (V. Allaire, *Dict. biographique du clergé*.)

Voici le prône de Monsieur le curé Pérusse le 3 juillet 1904 pour annoncer la visite de la paroisse. Nous gardons l'orthographe du texte:

"Demain nous commencerons la visite annuelle de la paroisse, devoir imposé par les Conciles à tous les Pasteurs d'âmes. Vous la recevrez avec respect. -1er jour: nous ferons le chemin de la mer en commençant par l'Ouest de l'Eglise et nous irons aussi loin que possible pendant cette journée, de manière à le finir le lendemain avec les villages de ce côté jusqu'à l'Eglise. - Mercredi, nous irons à l'Est de l'Eglise en commençant à l'Anse-à-Jean et

faisant le plus possible sur ce chemin de manière à le finir jusqu'à l'Eglise dans la journée de jeudi. -Vendredi, nous ferons les villages à l'est de l'Eglise, et samedi, nous visiterons les lieux que nous n'aurons pas pu visiter dans les 5 autres jours. -La collecte se fera pour l'Enfant-Jésus, la Saint-François de Sales et les messes de la Croix "

Le 10 juillet, le curé annonce ce qui suit pour conclure la visite paroissiale: "Demain, nous finirons la visite de la paroisse commencée lundi dernier.

5 Les trois marguilliers du banc en 1905 étaient: Ulfranc Saint-Laurent, Hilaire Ross et Philias Vallée, tous décédés.

6 "Espérer", que nous empruntons au vocabulaire acadien, signifie simplement mais très joliment: attendre, avec une nuance de désir. Un Acadien ne dira pas: "Attends-moâ," mais "Espère-moâ."

7 "Les bas": c'est-à-dire la région qui s'étendait alors vers l'est de Sainte-Anne jusqu'à Marsoui en passant par les Tourelles, le Cap-au-Renard et la Martre et qui dépendait de l'administration paroissiale du curé de Sainte-Anne.

Plus bas encore, le curé du Mont-Louis desservait les missions de la Rivière-à-Claude et de la Magdeleine.

8 Madame Bignell exagère un peu. Peut-être l'influence des infinis de la mer et des cieux... Hormisdas Magnan, dans *Paroisses, dessertes et municipalités*, volume publié en 1925, n'en dénombre que 29, chiffre quand même suffisant pour justifier l'enthousiasme de l'auteur.

9 La tonsure est un cercle, en forme de petite ou de grande hostie, rasé sur le sommet de la tête des ecclésiastiques, selon des règlements aujourd'hui pratiquement abandonnés. L'Eglise voulait ainsi inculquer à ses ministres la vanité des parures et des modes du monde séculier. Aux femmes, elle imposait le voile ou la coiffure pour entrer dans le lieu saint. La dévotion et la piété ont-elles gagné à tous ces abandons?

10 Entre le couvent des Soeurs du Saint-Rosaire, transformé aujourd'hui en Hôtel de Ville et la maison de pension de Rémi Pelletier, les photos du temps nous montrent deux modestes bâtiments: la maison des Soeurs qui y demeurèrent avant d'entrer au Couvent et une autre indéterminée. On achevait de construire la "maison du bedeau" au nord du chemin. (Inform. Madame Azilda Vallée: 95 ans.)

11 Le Couvent était alors un bâtiment neuf, érigé depuis peu (1901). Les Soeurs du Saint-Rosaire, arrivées en 1900, de Rimouski, y donnaient une éducation toute féminine à leurs élèves, pour le plus grand bien de ces futures mères de famille.

12 Le haut de la colline, alors inhabité, se nomme aujourd'hui la Côte-des-Soeurs, depuis que les Soeurs de Saint-Paul y ont érigé leur Maison-Mère et leur ex-Ecole Normale. Celle-ci, depuis la "Révolution tranquille", qui a tout chambardé, pas toujours pour le mieux, s'intitule pompeusement le Pavillon de la Montagne et sert à la rééducation des handicapés.

13 Dans les grands concours de peuple, durant lesquels tout le monde se présentait pour la confession, la communion, la messe et les offices prêchés, le curé sollicitait l'aide des curés voisins ou mieux de religieux appartenant à un Ordre comme les Capucins ou les Carmes, ou à une Congrégation comme les Rédemptoristes. En 1906, le *Cahier des Prônes* parle "de deux Pères qui prêcheront deux fois par jour pendant l'Octave, à part les confessions tous les jours, matin et après-midi jusqu'à six heures. La dernière messe se dira pendant l'octave à 9 h."

Le *Cahier des Prônes*, au 31 juillet 1904, mentionne les deux Pères qui ont prêché la grande retraite paroissiale: "Mardi a.m. le Père Pascal et Mr Sasseville (Robert) partiront pour la mission du Cap-au-Renard; mercredi, nous partirons, le Père Bonaventure et moi pour la mission de la Marte et de Marsouis et nous reviendrons samedi après-midi." Les deux Pères en question étaient des Capucins du Couvent de Restigouche, et non des Carmes, comme le mentionne Mme Bignell.

- 14 Qu'est-ce qu'une Octave? Les grandes fêtes religieuses possédaient toutes une octave, soit huit jours de suite pendant lesquels on s'entretenait dans l'esprit de la fête. Ainsi pour la Noël, les Pâques et la Pentecôte. La sainte Anne des Monts jouissait aussi de ce privilège, à cause de la dévotion des fidèles pour la grand-mère de Dieu et la mère de Marie.

On s'accordait une relâche, à la mi-été, dans les travaux champêtres, et les labeurs de la pêche, après les foins et avant le grain, pour se mettre en règle avec Dieu et avec son prochain. Les Gaspésiens raffolent des réunions de famille. La paroisse rurale n'était-elle pas une grande famille?

- 15 Le "De profundis" se récitait en latin. Personne, sauf le curé, n'y comprenait rien. Pourtant les enfants l'apprenaient avec le "Pater" et "l'Ave". C'est un psaume de David qui prête aux morts des soupirs de délivrance et des accents de confiance en Dieu. L'occasion et le ton inspiraient aux assistants et aux répondants une attitude de gravité propre à la cérémonie des Morts, tout comme d'ailleurs les notes musicales du "Dies Irae" et du "Libera". Que n'a-t-on conservé au moins en français ces mélodies si entraînantes pour le commun des mortels...? Du sein de la mort charnelle, l'âme des pauvres pécheurs que nous sommes aurait encore besoin d'exhaler vers son Sauveur ces appels déchirants de libération. Mais en 1982, qui se croit encore pécheur? Ne dit-on pas qu'il n'y a plus de péché???

Quant au chapelet, les 53 "Ave" récitées sur autant de grains n'étaient-ils pas autrefois la Bible de ceux qui ne pouvaient pas lire et la prière de ceux qui ne savaient pas parler à Dieu?

Les litanies de la sainte Vierge ou des Saints représentaient également autant de S.O.S. ou d'appels à l'aide vers ceux qui avaient connu les mêmes épreuves que nous et qui, proches de nous par leur nature, pouvaient servir d'avocats auprès du Juge suprême.

- 16 Le cimetière se trouvait, à cette époque, en arrière de l'église dont la façade regardait le soleil couchant et dont la nef était parallèle au chemin du Roy. Il a fallu le déménager (1924) pour faire place d'abord à l'ancien hôpital, devenu la Maison Saint-Paul, et à l'ancienne Ecole Normale, maintenant disparue.

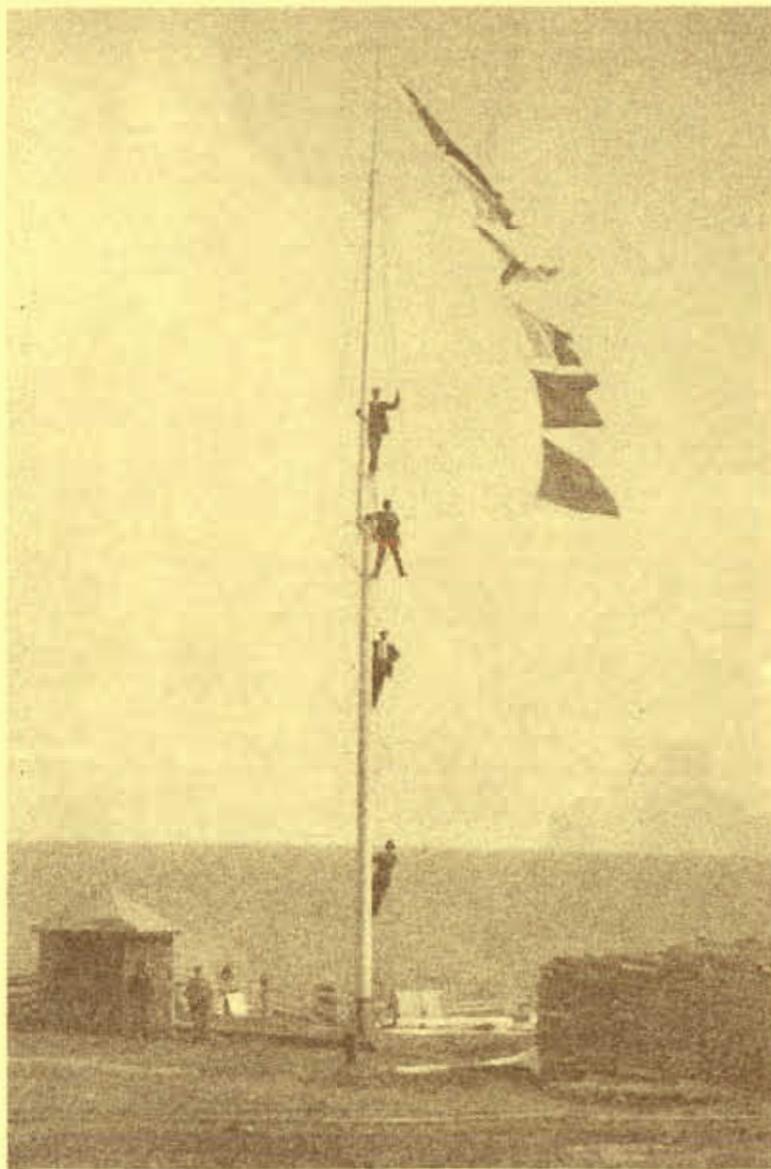
En fait le premier cimetière logeait sur le banc de sable à l'entrée est de la Grande-Rivière. On l'a relevé et mis dans une grande boîte carrée "qui contenait les restes d'une trentaine de personnes", boîte qu'on a enterrée dans le cimetière aménagé à côté de la deuxième église, où s'élève aujourd'hui la maison du dentiste Richard. Après la construction d'une troisième église à l'endroit actuel en 1855, sur les plans de Jean-Baptiste Sasseville, le curé Vallée en 1865 relève le cimetière pour le placer là où les paroissiens de 1904 allaient facilement se recueillir sur la tombe de leurs chers disparus après la grand-messe du dimanche.

Avant la construction de l'Hôpital, inauguré en 1932, on aura relevé (en 1924) une grande partie du cimetière pour le reloger en arrière de l'église monumentale de 1925.

Ce n'est pas tout. Pour laisser place à l'urbanisation et sauvegarder l'hygiène, disait-on alors, on songea en 1944 à un endroit définitif, espérons-le! pour le repos des restes mortels, en attendant la résurrection de la

chair! On a fixé son choix sur un joli plateau dominant la rive ouest de la Grande-Rivière, tout près des approches du pont neuf. C'est donc le 5ième et dernier cimetière en date. (D'après les documents paroissiaux.)

- 17 "Une escousse", c'est-à-dire une secousse pour signifier un bon moment ou un petit bout de temps.



Plantation du "mal" des fêtes

EXTRAITS DU CAHIER DES PRONES

Le Cahier des Prônes, rédigé de la main du curé Pérusse, montre bien comment on organisait la FÊTE-DIEU dans une paroisse rurale et pourquoi les étrangers à notre foi restaient ébahis de la vitalité de nos cérémonies.

Dimanche, le 18 juin 1905. "Jeudi, Fête-Dieu. La messe sera pour le peuple. Cette fête n'est pas d'obligation. La Solennité: dimanche prochain avec procession en dehors. Nous la ferons par le chemin à l'ouest de l'Eglise. Il y aura reposoir au Couvent; et il pourrait y en avoir, comme les années passées au Palais de Justice, mais nous nous y rendrons que dans le cas où le 2ième reposoir sera dans un état convenable et décent. Inutile de vous recommander de bien baliser les chemins et de mettre le long du chemin tout ce qui est digne de figurer pour manifester votre amour et votre respect pour le T. S. Sacrement."

Dimanche, le 25 juin 1905. "Procession immédiatement après la messe. Ordre de la Procession. - En tête, statue de Notre-Dame du Saint-Rosaire portée par les Demoiselles nommées par Dame Supérieure et suivies par les pensionnaires du Couvent et les externes. -Puis bannière de sainte Anne portée par Mr Joseph Sasseville et les rubans tenus par Dame Joseph Sasseville et Dame Norbert Keable suivies des Dames et Demoiselles de la paroisse. -Enfin bannière de la sainte Famille portée par Mr Norbert Keable et suivie par les MM. de la paroisse, jeunes gens et hommes mariés. - La Croix, le chœur et le T. S. Sacrement."

La tournée des CONFIRMATIONS de Monseigneur Blais, l'évêque de Rimouski, dont faisait alors partie la Gaspésie, donne lieu à d'autres recommandations.

Dimanche, le 4 juin 1905. "Mr le Vicaire (Joseph G. Plourde) partira mardi pour le Campana pour se rendre aux 40 Heures du Mont-Louis, d'où il se rendra dans ses missions pour y passer tout le temps à faire les Catéchismes pour la 1ère Communion et la Confirmation jusqu'à l'arrivée de Monseigneur dans les missions et nous reviendra à la compagnie de Mgr à Sainte-Anne le 5 juillet. Les catéchismes préparatoires à la Confirmation commenceront dimanche prochain et se continueront tous les dimanche jusqu'à l'arrivée de Mgr."

Dimanche, le 11 juin 1905. "Je prie MM. les Marguilliers de donner aujourd'hui après la messe, à la sacristie, au plus bas enchérisseur, le blanchissage du cimetière, de la palissade de front de la terre de la Fabrique et de la ligne jusqu'au presbytère, puis de la bâtisse pour les Morts, la grange et le hangar. Les personnes qui ont des membres de leur famille dans le cimetière verront si les croix et les monuments sur la fosse de leurs défunts sont dans un bon ordre, pour les réparer ou les faire réparer par le bedeau qui peut le mieux s'occuper de cette besogne et à vos frais!! - Vos semences sont finies. Je vous prie de vous occuper de vos chemins, pour combler les ornières et y mettre de la grave que vous pouvez si facilement avoir...réparer vos chemins avec du sable, c'est un ouvrage sans valeur et toujours à recommencer!!! Ainsi tâchez de voir à toutes ces choses cette semaine sur tout le chemin le long de la mer jusqu'à la paroisse voisine; je ne voudrais pas que Mgr et sa suite se brisent les côtes ou peut-être se cassent le cou dans nos chemins!!!"

Dimanche, le 18 juin 1905. "...Il a été payé au-delà de \$3,000.00 cette semaine dans la paroisse et je n'ai reçu que \$4.00 lorsqu'il m'est dû au-delà de \$200.00 pour dîme de 1904. Mgr va voir comme vous payez bien la dîme dans Saint-Anne!!! Il saura vous en faire son compliment, je n'en doute pas!!!..."

Dimanche, le 25 juin 1905. "...Je désire que les jeunes gens appartenant à la Saint-Jean-Baptiste préparent une petite cavalerie qui se rendrait jusqu'à l'Anse-à-Jean, confins de la paroisse. Si la voiture à 2 chevaux est préparée, elle se rendra au Chemin Neuf, au pied de la côte, et sera suivie de nombreuses voitures. Allons! je compte que vous vous montrerez aussi bien qu'il y a quatre ans; j'étais glorieux (sic) et vous vous ferez un honneur de recevoir Mgr aussi dignement qu'il le mérite."

Dimanche, le 2 juillet 1905. "...Heure Sainte à laquelle devront assister tous les confirmands comme préparation à la confession qu'ils doivent tous faire. ...Tous devront se rendre à l'Eglise pour s'examiner, prier en attendant son tour de confession, faire les pénitences imposées après confession et préparer la Sainte Communion pour le jour où ils devront communier et demander des grâces de persévérance..."

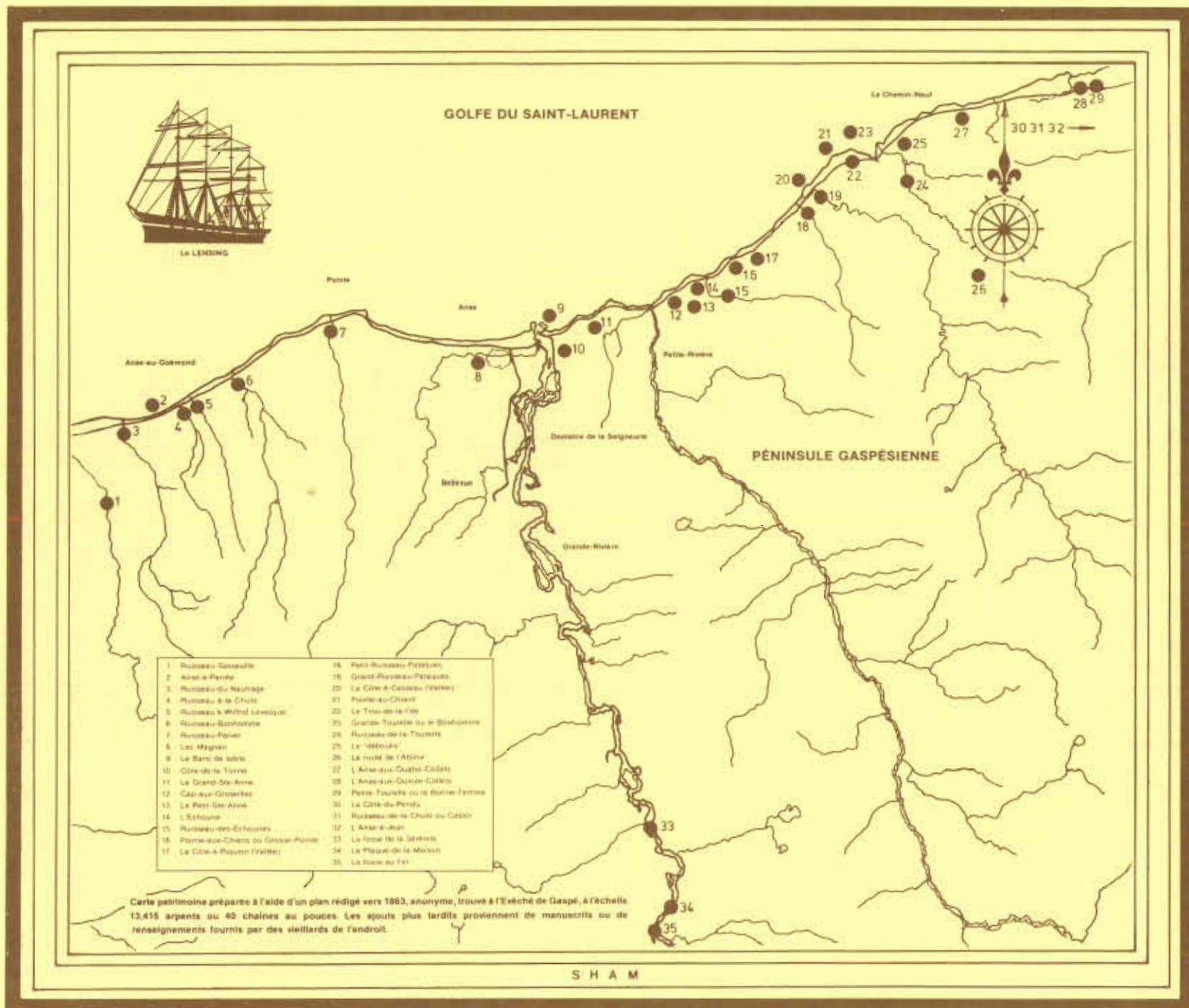
Dimanche, le 9 juillet 1905. "...Remercier la paroisse de la manière, tout-à-fait généreuse et digne, que vous avez reçu Monseigneur à l'occasion de sa visite épiscopale..."

A remarquer comment les réflexions de l'auteur coïncident avec les avis du curé de la paroisse



Le curé Pérusse à l'autel

Archives de la SHAM



CHAPITRE SIXIÈME

PROMENADES
LE LONG DU "PLAIN"



Photo Bruno Sergerie

Les récifs de la Côte

Promenades le long du “plain”

A marée haute, les eaux du Saint-Laurent s'avancent vers notre demeure à la distance d'un généreux jet de pierre. Même dans leurs humeurs les plus sauvages, les vagues n'ont jamais, à notre connaissance, gagné du terrain sur la route qui passe entre chez-nous et le rivage.

Devant nous, s'étend la surface des eaux. Les gens du pays lui donnent le nom de mer. Car elle apparaît sans limite comme la mer, excepté les jours où d'excellentes conditions atmosphériques se combinent pour intensifier la clarté de l'air et présenter à nos yeux les distances réelles réduites au minimum. Lorsque se lève à l'occasion ce voile lointain, nous apercevons des traits irréguliers, indécis, qui représentent les promontoires d'en face, sur la rive nord du Saint-Laurent: la *Pointe-de-Monts*¹, les Sept-Iles et d'autres régions sauvages,

désertes². Leurs contours accidentés s'adoucissent passablement par l'éloignement, assez pour évoquer des mirages vaporeux, fragiles, en rase-mottes, ou bien le prolongement des eaux avec une légère nuance dans le coloris. A l'endroit où se situe le village de Sainte-Anne, le Saint-Laurent atteint la largeur respectable de 54 milles (88 km). Au-delà de nos rivages et de la ligne boréale dont il est question, la terre s'amenuise jusqu'à disparaître de notre vue et le fleuve s'élargit en golfe. En chemin vers l'océan, les flots contournent d'un côté la péninsule gaspésienne et la côte opposée se prolonge vers la région triste et sauvage qui mène au Labrador.

★ Douze pieds (4m): c'est la hauteur des plus grandes mers dans le voisinage de notre village. A la marée baissante, apparaît, au-delà de la grève caillouteuse, une surface longue, rocheuse, avec ici et là des fosses profondes, périlleuses une fois envahies par les vagues, mais inoffensives en plein jour à

marée basse. On y voit d'énormes cailloux³, sur lesquels les enfants aiment à se percher au reflux de la mer, et au-dessus desquels de petits bateaux peuvent se promener en toute sécurité, quand les eaux ont atteint leur niveau maximum.

On découvre aussi des endroits favorables à la prolifération des "moucles"⁴ et aussi des aires molles, suintantes, où on enfonce jusqu'aux genoux dans des fouillis de goémon⁵. Près de chez-nous, la plus grande partie de la superficie dénudée par les eaux descendantes se présente sous forme de couches ou de strates⁶ de pierre dentelée, évoquant un nombre sans fin de scies, disposées par paliers et retournées par en haut⁷.

Des oursins de mer, des coquillages curieux et des spécimens variés de varech sont des trésors que les enfants recherchent. Les moules et d'autres déchets de poissons attirent des multitudes de corneilles sur la grève. De plus notre "plain" se passe rarement de la présence de représentants de la famille des goélands, des aigles-pêcheurs et des martin-pêcheurs, mais le chant de la *gentille alouette*⁸ nous parvient très souvent aux heures calmes du crépuscule.

★ Nous n'avons qu'à regarder par nos fenêtres ou bien à ouvrir la porte avant pour être au courant de tous les mouvements de la mer jusqu'à des milles et des milles au large, aussi bien que de tout ce qui respire, soit dans le voisinage, soit dans des coins relativement retirés de la Côte.

Un jour, nous étions assises sur la *galerie* ou plate-forme de notre demeure. Tout à coup attirèrent notre attention de bruyants clapotements et de vibrants barbotages dans les étangs laissés par la marée baissante sur les hauts-fonds de roche tout près, les cayes. Les barboteurs étaient une douzaine ou plus de marsouins échoués. Leurs manoeuvres désespérées se prolongèrent jusqu'à leur libération par la marée montante.

Dans une autre circonstance, également à partir de notre position avantageuse sur la galerie, nous avons détecté le



Un marsouin échoué

jaillissement des événements d'une troupe de baleines⁹. Des faits semblables à ceux que je viens de citer semblent assez communs, de l'avis de nos villageois. Mais pour nous, terriennes, cette évidente proximité de monstres océaniques¹⁰ apporte avec elle une impression d'étrangeté et presque de terreur.

Chaque matin, au gré de la température, (d'ailleurs les journées orageuses se sont avérées plutôt rares durant notre séjour), nous nous hâtons de nous rendre sur le "plain" pour découvrir quels nouveaux trésors la mer avait déposés sur notre plage.

Je me rappelle avec quelle satisfaction nous avons trouvé, une fois, un étrange assemblage de gros billots pesants, enchevêtrés, de façon à évoquer de formidables bras de chaises: une structure si confortable et si hospitalière que nous avons décidé d'un commun accord de l'adopter comme endroit habituel de détente et comme poste d'observation.

Mais je me souviens aussi de la consternation avec laquelle, le lendemain de la découverte de notre trésor, nous l'avons vu partir au large sur le dessus des vagues avec la

marée baissante. Une barge brisée qui nous offrait les mêmes promesses, belles mais trompeuses, de pouvoir servir de retraite et de délasserment, partagea un égal destin. Les cadeaux de la marée sont des présents d'Indiens¹¹, comme disent les enfants! Nous l'avons appris à nos dépens. Il faut retirer de la grève sans délai et apporter chez-soi toutes les largesses transportables dont nous nous entichons. Nous le savons bien: la prochaine marée, montante ou baissante, peut revendiquer tout objet meuble sur la plage.

★ Un incident récent, dit-on, survenu dans une paroisse voisine, causa de l'émoi partout dans le village pendant quelques jours. Il a induit une vingtaine de personnes désœuvrées, comme nous-mêmes, à poursuivre leurs recherches au reflux de la marée, munies d'un zèle renouvelé et d'expectatives stimulantes.

On rapporte qu'un pêcheur découvrit, parmi les débris de la plage, un portefeuille imbibé d'eau, contenant des billets de banque de valeur variée, au total soixante-quinze piastres¹². Le trouveur se rendit immédiatement au presbytère, remit au curé le portefeuille, en raconta l'histoire et se retira pour attendre le déroulement des évènements.

Le dimanche suivant, à la grand-messe, le curé communiqua l'affaire du haut de la chaire. Chaque paroissien devait aider à répandre la nouvelle et à retracer le propriétaire. Comme personne ne vint réclamer le portefeuille, le curé le retourna à l'inventeur¹³ chanceux.

L'honnêteté naturelle de toute cette affaire nous a impressionnées profondément. Depuis notre arrivée en cette contrée, nous avons remarqué une indifférence générale pour les serrures et les verrous. Ceci implique une complète absence de vols qualifiés et une confiance bien-fondée en ses semblables. On aurait commis deux ou trois tentatives de cambriolage dans des magasins du voisinage, mais jamais les voleurs n'ont dévalisé de demeure dans la région.

Notre porte avant se barre la nuit, "au cas où la poussée du vent l'ouvrirait". L'entrée arrière de la maison, face au sud, et donc plus à l'abri, possède sa serrure et sa clé. Mais aucune autre attache qu'une clenche n'assure cette porte, même durant les heures sans défense où le village repose dans le sommeil.

La prison¹⁴, une bâtisse spacieuse, occupe une position centrale dans le village. Seulement trois ou quatre violateurs de la loi auraient jamais été mis sous les verrous. Les causes de l'incarcération? Braconnage de saumon, chasse à l'original hors saison et vente de liqueurs enivrantes¹⁵. Aucune taverne n'a de permis le long de la Côte. Les achats ou les ventes de boissons ne s'effectuent que d'une manière clandestine et au défi de la loi locale.

Soyez-en absolument certains, quelles que soient leurs fautes, les gens par ici ne perpètrent pas d'actes de violence. L'être humain le plus désarmé, homme, femme, ou enfant, peut s'aventurer jusqu'au coeur des forêts les plus reculées ou s'acheminer d'un bout à l'autre de la Côte, sans crainte de voies de fait de la part de l'espèce humaine.



La prison ou Palais de Justice



Gracieuseté Madame Gibson

Le porte-clés: Auguste Leclerc

★ Cette situation privilégiée une fois reconnue, il sera facile d'imaginer la consternation et l'épouvante des enfants du village, aussi bien que des plus crédules parmi les grandes personnes, quand leur parvint la rumeur, encore toute récente, que quinze brigands s'avançaient le long de la Côte avec l'intention avouée de piller toutes les résidences sur leur route.

Près de chez-nous, c'est une petite fille frissonnante, à la figure blême de peur, qui lança la bombe. Avec bien des regards terrifiés par derrière elle et de côté, elle se faufila parmi ses camarades sans défiance et leur communiqua ses renseignements néfastes.

— *Grand-mère* est très malade.

L'enfant parlait tout bas, comme si elle craignait qu'une confidence à haute voix pût atteindre les oreilles de quelque brigand sournois.

— Le docteur dit qu'elle n'en a pas pour longtemps. C'est pourquoi le père et la mère se sont rendus au *Chemin Neuf*¹⁶ pour la finir¹⁷. Ici, à la maison, nous sommes les cinq enfants tout seuls. Jamais de la vie, nous n'avions même pensé à la peur. Mais hier soir, un homme "des bas", de passage chez-nous, nous a enjoint de barrer nos portes et de rester enfermés à cause des voleurs qui s'en viennent. Quel *malheur!* N'est-ce pas terrible? Nous sommes demeurés éveillés toute la nuit.... Du moins nous ne pouvons pas nous rappeler que nous ayons dormi.... Jusqu'à présent, aucun de nous n'a osé s'aventurer dehors. Je suis venue vous avertir du danger. Je dois me hâter de retourner à la maison pour barrer les portes de nouveau. *Bonne Sainte Anne*, dire que nous sommes en danger d'être volés et assassinés. Et son père et sa mère¹⁸ sont si loin! Bonjour, bonjour! Prenez garde à vous, je vous en prie.

La panique gagna même la maisonnée du philosophe.

— Pensez-y, son père, s'écria le cadet des enfants avec effroi, quinze affreux bandits dans trois chariots se dirigent vers nous. Ils sont même rendus au Cap-Chastes présentement. On les attend ici bientôt. Chacun fait son possible pour protéger sa propre maison et conduire le bétail dans les étables. Ne devrions-nous pas prendre nos précautions comme les autres?

— Pas nécessaire de prendre l'épouvante, répondit le fermier



Gracieuseté Mme Philias Marin

Le père Zamette (Rémi Emond)

avec calme. Pensez-vous que les autorités de la Côte laisseraient une bande de brigands poursuivre leur route, sans rien faire pour arrêter leur tournée de carnage et de



Gracieuseté Jeannette Pelletier

La mère Agathe Saint-Laurent

pillage? La bande qui approche se compose de *Bohémiens*, comme on dit. C'est un peuple étranger dont on ne sait pas grand chose, sauf qu'ils tirent leur origine d'une race très

ancienne, dont eux-mêmes ne peuvent pas parler en connaissance de cause. Ils ont quelque chose dans le sang qui les pousse à toujours aller de l'avant. Ils n'ambitionnent pas de maisons bien établies, telles que les nôtres. Ils pratiquent continuellement le nomadisme sur toute la surface de la terre. Ils gagnent leur vie à dire la bonne aventure, et à trafiquer les chevaux avec ceux qui sont assez fous pour échanger d'honnêtes coursiers contre des chevaux volés, ou bien des bêtes saines contre des animaux fourbus. Sans doute on rencontre des bons et des méchants parmi ces peuples comme chez tous les autres, mais on ne considère jamais les *Bohémiens* comme des visiteurs désirables.

— Plus d'une fois, on les a convaincus de maraudes de volailles ou bien d'enlèvements de moutons, de cochons et même de vaches et de chevaux. Puis, hélas! on raconte des histoires véridiques de petits enfants que les *Bohémiens* ont enlevés et ravis à leur famille et dont on n'a peut-être jamais plus entendu parler¹⁹. Des cas aussi graves sont pourtant très rares. Tant que la bande vivra dans le voisinage, ce sera mieux pour nous d'ouvrir l'oeil sur la maison et de veiller sur les champs. Mais pas besoin de nous angoïsser avec la peur de voir envahir nos demeures ou d'en voir attaquer les habitants. Ces vagabonds sont timides et ils ne possèdent pas assez de malice pour ourdir des machinations aussi hardies. Pas de danger non plus pour les cinq enfants dont les parents sont absents. Mais il ne faut pas davantage laisser ces jeunes à eux-mêmes et à leur affolement.

Sans doute les paroles pleines d'assurance du philosophe circulaient librement dans ce coin de village où la panique régnait, mais elles apportaient seulement une réassurance partielle. Une femme nous confia son anxiété concernant *une cochonne et ses dix petits*, qui s'étaient aventurés dans les dédales des buissons. Une autre ménagère se cassait la tête au sujet d'un troupeau d'oies en errance. Nous avons rencontré une jeune fille à la recherche de son agneau favori. Une demoiselle s'inquiétait grandement des allées et

venues de sa poule de prédilection et de son entière couvée de poussins encore couverts de duvet.

Dans notre propre résidence, les cauchemars du plus jeune²⁰ avaient pour mobiles l'assassinat de son père et de sa mère, la perte de son propre scalp et le rapt du bon vieux cheval domestique. Ils débutèrent de façon grave, longtemps avant l'heure de nous retirer dans nos chambres à coucher.

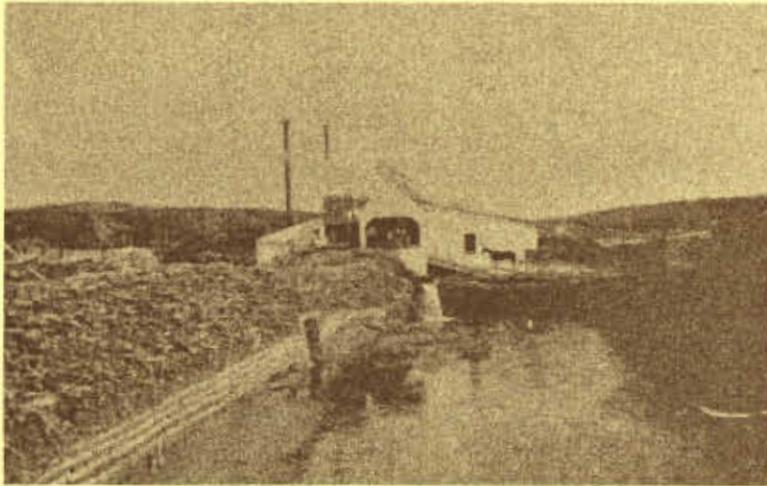
Les craintes de l'une de nos jeunes amies se concentraient toutes sur la sécurité de notre petit caniche Chihuahua.

— Gardez bien *Fifine*, je vous en prie, *mesdames*, dit la fillette d'un ton convaincu. Qu'arriverait-il à la délicate et chère petite bête, si elle tombait aux mains de ces gens redoutables?

Peut-être bien qu'à ce stage de la panique, peu de mioches se sentirent plus en sécurité que les cinq jeunes dont les parents s'affairaient à assister la grand-mère mourante au *Chemin Neuf*. Toute la marmaille reposa, sans une ombre de peur ou de responsabilité, durant toutes les autres nuits du règne de la terreur, sous l'abri du presbytère hospitalier. La soeur du *curé*²¹, que tous les enfants du village appellent sa *tante*²², leur servit de mère et leur procura du réconfort.

La bonne fortune, qui nous avait favorisées depuis notre arrivée à Sainte-Anne, ne nous a pas abandonnées au paroxysme du drame des Gitans. Nous revenions d'une excursion à pied dans les champs d'en haut, juste à temps pour entendre la palpitante nouvelle de l'arrivée des *Bohémiens* à la halte du bac.

C'était l'heure où la population mâle adulte du village s'adonnait aux travaux des champs et aux tâches du moulin²³, ou bien se livrait aux labeurs de la pêche. En l'absence de leurs défenseurs naturels, les femmes et les enfants, alarmés, n'osaient pas s'avancer sur la devanture de leurs demeures, soigneusement barricadées. Elles firent le point par l'arrière,



Graciusette Jean Lepage

Le moulin de la Petite-Rivière

tout en se tenant prêtes, au moindre indice de danger, à battre en retraite dans leurs forteresses.

Or, au lieu d'accroître les affres de la situation, la présence actuelle des voleurs présumés redonna aux sentinelles une impression d'assurance et une généreuse mesure de courage. Petit à petit, on délaissa les postes d'arrière pour des positions plus exposées près de la rue. Un garçonnet, que l'arrivée prochaine des brigands avait littéralement glacé de terreur, sortait maintenant de sa cachette et s'écriait avec vantardise:

- Bah! Je ne crains pas les *Bohémiens*, "moé"!
- Si j'avais su seulement qu'ils étaient comme ça, murmura une jolie fille.
- Est-ce que la frousse ne t'aurait pas tenue éveillée toute la nuit? ajouta une compagne.
- Toi-même, tu n'étais pas tout-à-fait sans peur, rétorqua la première interlocutrice. N'as-tu pas fait la promesse de....
- Mais regarde, regarde vite ces pauvres diables, comme ils

sont noirs! répondit l'autre aussitôt, brûlante de détourner l'attention. Et leurs cheveux! *Sainte Appoline*²⁴, ils sont rudes et pas peignés, comme la crinière d'un cheval.

— *Ma foi*, interrompit une femme d'un certain âge, si tu ne t'étais jamais lavé la face, ni passé le peigne dans la chevelure, toi aussi tu serais noire *pas mal*, et *ébouriffée*, pas rien qu'un peu!

— On voit, dit une autre, qu'ils commencent jeunes à se faire griller au soleil, les *effrontés*! Regarde donc ce bambin. Il n'a pas un morceau de linge, le *petit malheureux*! C'te vieille sorcière devrait au moins le cacher avec la sale guenille rouge qu'elle a attachée sur sa méchante tête grise.

— Qui sait? Ces chers petits, on les a peut-être dérobés de leur maison, suggéra quelqu'une d'autre.

— *Craignez pas!* répondit une autre dame âgée, qui semblait tout savoir, les petits noirs ressemblent trop aux gros noirs pour faire erreur sur leur parenté. Ce sont des gamins gitans, chacun d'entre eux.

Au cours de ces commentaires et de bien d'autres aussi peu flatteurs, la bande des nomades avait lentement dirigé ses pas vers un point situé au-delà du bas du village. Tiraient les trois lourds chariots: deux fois autant de chevaux boiteux et décharnés. Occupaient les véhicules: une vieille femme, deux créatures d'âge moyen et deux plus jeunes, quatre hommes et six enfants, quinze en tout.

La troupe entière affichait une mine peu engageante et même sinistre, et ne montrait aucune marque d'amitié, pas même pour les enfants. C'était vers la femme âgée que se portait la plus grande part de l'indignation et de l'aversion de nos villageois.

— *Parlez-moi pas de c'te vieille-là*, décocha l'une de nos proches voisines, elle-même une femme fort avancée en âge. La vieille sorcière est sans doute la plus maligne²⁵ d'eux

autres. Elle a la face pour être bien capable de faire du mal.

Un incident, qui survint juste à ce moment critique, nous amena à envisager une amélioration générale, sinon un complet renversement, de ce sentiment démesuré d'inimitié.

Au moment où la bande passait devant l'église, la vieille Bohémienne et deux des hommes se levèrent, baissèrent profondément la tête et firent le signe de la croix avec des démonstrations de grande dévotion. Tous les autres membres du groupe, soit en personne, soit par procuration, comme dans le cas des enfants, manifestèrent quelques signes de respect.

Hélas! cette allégeance implicite à leur église de pèlerinage ne servit qu'à intensifier l'indignation des villageois. Les commentaires devinrent plus bruyants et plus défavorables que jamais.

Le matin du jour suivant, nous nous promenions le long du "plain". Alors s'élança hors de chez-elle la fillette dont les sympathies se portent avec ardeur sur notre caniche. Elle vint vers nous.

— Maman demande à ces dames de bien vouloir entrer, s'écria-t-elle. La vieille *Bohémienne* est ici.

Suivies de notre inséparable petit Chihuahua, nous nous sommes immédiatement acheminées vers la cuisine. Là, assise près d'une table sur laquelle la ménagère avait placé un repas très frugal, la vieille Bohémienne pérorait, en un français métissé, sur le pouvoir de ses porte-bonheur et de ses remèdes, et sur l'opportunité de se procurer une portion généreuse de ses marchandises magiques.

— Toutes, toutes, toutes les maladies, peu importe laquelle, de monde ou de bête, je guéris, je guéris, débitait la voix monotone.

— Laissez-la prendre soin de ses propres chevaux pitoyables, murmura quelqu'un à haute voix.

Mais la commère ne tint pas compte de l'interruption.

— Oui, je puis tout guérir, continua-t-elle. Le *mal au ouelle*

(probablement mal aux yeux), le *mal au bouche*, le *mal au l'oreille*, le *mal au dain* (*mal aux dents*), enfin le *mal au toute*.

Cette dernière expression en appelle si énergiquement au sens de l'humour de nos villageois, amateurs du mot pour rire, qu'ils l'ont adoptée définitivement. Beaucoup de gens se complaisent maintenant à simuler des stages avancés de cette maladie redoutable, le *mal au toute*.

La voix monotone de la vieille femme s'anima tout-à-coup lorsqu'elle aperçut notre petit chien.

— Ah! Ah! *Chigaga, Chigaga*, s'écria-t-elle avidement. J'en ai vu beaucoup en Mexique.

— *En Mexique!* murmura un autre membre de la famille. Elle est même allée là. Notre voisin n'avait-il pas raison de dire que les *Bohémiens* errent de par le monde?

— Oui, beaucoup, beaucoup, que j'ai vu et un, deux, trois, quatre, que j'ai possédés.

— Comptez-y, *mesdames*, elle les a volées, les pauvres petites bêtes. Ah! ce n'est pas pour rien que j'ai averti ces dames de bien garder la petite *Fifine*.

Voilà un aparté de notre circonspecte et sympathique petite amie.

— Et coûtaient beaucoup d'argent, oh! beaucoup, beaucoup d'argent, continua la Gitane, mais ils meurent, meurent toujours; pas un seul que je pourrais garder.

— Où étaient alors les fameux médicaments qui guérissent tous les maux de l'homme ou de la bête? mit en doute avec discrétion, à demi-voix, un autre saint Thomas incrédule.

En vain la Bohémienne offrit-elle, pour une modeste rétribution, de prédire l'avenir et de fournir des porte-bonheur contre toute espèce de malchance. En vain tenta-t-elle de les séduire avec des tours d'adresse, comme ceux d'un jongleur, et avec des tours de passe-passe. Ces manèges, pour ces gens à l'esprit droit, ont dû apparaître comme de la pure sorcellerie.

Dans notre village au moins, elle et sa tribu ne récoltèrent pas de moisson. Mais dans un petit hameau de l'arrière-pays, elles réussirent à convaincre un homme malade d'échanger son propre cheval en bonne forme contre une bête épuisée et à leur mettre en mains, à même ses épargnes, un petit magot de cinq piastres. Le tout pour l'amour d'un fétiche, qui devait lui apporter la santé du corps au bout d'une quinzaine de jours. Au lieu de diminuer, la maladie empira de jour en jour.

A la fin de la quinzaine, les Bohémiens avaient de l'avance dans leur voyage vers le golfe, mais leur victime, découragée, à bout de forces, déplorait en vain sa folie.

— *On te l'avait bien dit, hein?* lui disaient avec un air de satisfaction, l'un après l'autre, des amis venus le reconforter. Dorénavant, tu vas garder ta confiance pour la *Bonne sainte Anne*. N'est-ce pas?

★ Cette contrée maritime retient les mêmes traditions tragiques, plaisantes et purement curieuses, des autres pays baignés par la mer.

Il y a peu de temps, un jeune homme, qui s'était mis en frais d'aller passer une journée de pêche en haut de la rivière, revint en toute hâte avec une rapidité inspirée par la terreur. Avec des accents pleins d'émotion, il raconta avoir vu un cadavre flotter, assez près de son bateau pour pouvoir l'atteindre avec son aviron. C'était une fille aux cheveux d'un blond doré, vêtue d'une robe aux teintes encore vives, malgré les rudes secousses de la vague.

— Comment? N'as-tu pas cherché à saisir la pauvre créature et à l'apporter sur la grève, afin de permettre à ses amis de connaître son sort et de lui donner une sépulture chrétienne? demanda un villageois compatissant.

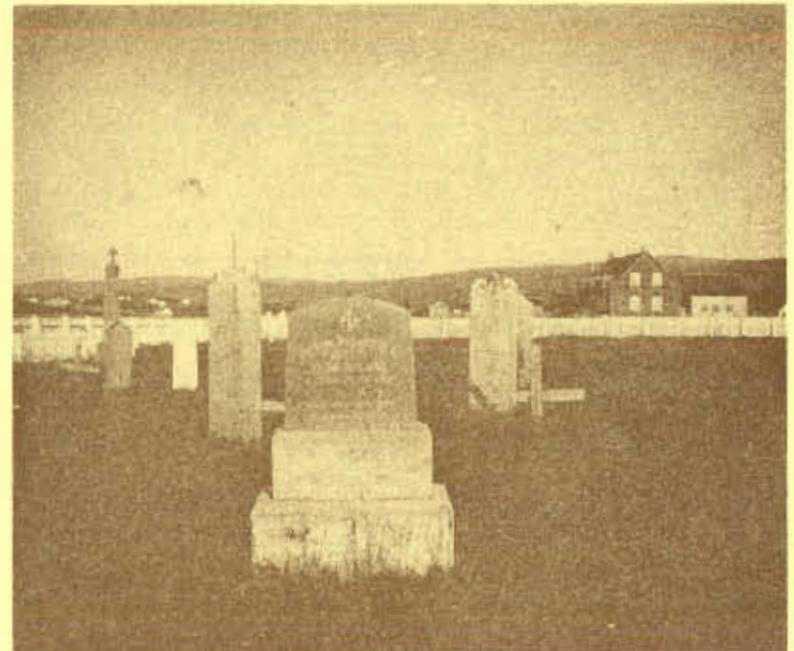
— Quoi? Porter la main sur cette infortunée? s'exclama le jeune homme en frissonnant. Dieu m'en garde! Et même si elle flottait la face vers le fond, je ne pouvais presque pas en supporter la vue, encore moins la toucher. Non! Non! je me suis lancé vers le bord²⁶. Quand j'ai de nouveau jeté un coup

d'oeil sur le cadavre, il avait pris le large, en route pour la mer.

Les recherches, pour retrouver la jeune fille, échouèrent. Toutes les enquêtes entreprises à son sujet n'apportèrent aucun éclaircissement. Ainsi le mystère de la fille aux cheveux d'or gît dans le sein de la mer ou en bordure des côtes désertes qui la longent.

★ Le cimetière de Sainte-Anne-des-Monts comporte un enclos²⁷ qui distingue ses occupants des autres qui y dorment leur dernier sommeil. On y voit un petit monument en bois sur lequel on a inscrit quatre noms étrangers. Cette simple mention rappelle une autre tragédie de nos rivages. Mais de celle-là, il ne subsiste aucun mystère obsédant.

Une famille écossaise²⁸, fraîchement arrivée de la mère-patrie, faisait route en goélette, à partir d'un point situé en haut de Sainte-Anne, avec l'intention de pousser peut-être aussi loin que les rives renommées de la Nouvelle-



Pépin Pelletier, oncle de Rémi, dort pour toujours!

Ecosse. Mais quand elle atteignit le voisinage de notre village, une bourrasque la saisit et la projeta contre les récifs. On eut beau tenter de transférer les voyageurs malheureux du bateau jusqu'à terre, plusieurs perdirent la vie. De la petite famille écossaise, aucun ne se sauva, sauf le père de famille fort affligé. Au moment du transfert, on l'avait séparé de sa famille. Le corps de sa femme prit le large et on ne l'a jamais retrouvé. La mer rendit les quatre enfants et on accorda à leur cadavre une sépulture honorable dans le cimetière. C'est pourquoi quatre adhérents de l'Eglise d'Ecosse dorment à l'ombre de cette église de pèlerinage de la Côte gaspésienne.



L'église aux fins clochers

Gracieuseté Olivier Sasseville



Album Omer Saint-Pierre

Le presbytère de 1850

A ces faits pathétiques, on pourrait en ajouter bien d'autres semblables, car longue est la liste des accidents sur nos bords²⁹.

Pas plus tard que la semaine dernière, alors que la lune pâlisait pour laisser place au petit matin de la plus calme des nuits, on aurait pu voir partir d'une localité fort éloignée "des bas", pour se diriger vers une tombe creusée dans notre cimetière, un étrange et modeste convoi apportant sur ses épaules le corps d'un noyé.³⁰

Pourtant, chose étrange, aucun de ces exemples frappants ne porte nos gens à faire les premiers pas pour éviter de pareils malheurs. Chez nos villageois eux-mêmes, du jeune "fléau" jusqu'au vieux de la vieille, nous n'avons pas rencontré un seul individu capable de nager³¹. Cela m'étonne que des records de mortalité ne s'établissent pas plus souvent par ici, et que l'inscription "mort noyé" ne figure pas encore plus en évidence parmi les causes qui contribuent à former le total du triste dossier des mortalités.

★ Ce n'est pas seulement par le biais des tragédies de la mer que nos pensées voyagent depuis ces villageois jusqu'à notre ami, le simple pêcheur de Dickens. C'est avec lui que celui-ci a peuplé le bateau échoué sur les berges du village de Yarmouth.³²



Gracieusité Albertine Dugas

Une blonde "aux yeux bleus"...Desnelges Dugas

Quelquefois on croit voir la petite Emilie aux yeux bleus et aux cheveux d'or qui avec confiance tient sa main dans la serre ferme d'un certain Monsieur Davy. Ils grimpent les pieds nus sur le roc ou bien ils mènent grand train le long des plages de sable, que la marée baissante a laissées unies et passables. Ensuite, alors que les vagues remontent, ondulant avec mollesse, les petits enfants sont en attente sur la frange de bulles d'écume savonneuse et ils crient avec allégresse, quand les vagues caressent leurs pieds nus. Ils courtisent



Gracieusité Charles Deroy

De jeunes "violoneux": les frères Deroy

avec plus de discrétion les grosses lames. Mais aucun d'entre eux ne rêve même d'approcher de la grève, quand les majestueux brisants déferlent en rugissant et se soulèvent en direction du rivage.

Or les boucles de cheveux de nos jeunes Gaspésiens du bord de la mer, fouettées par le vent, sont en règle générale d'un blond ardent ou d'un noir de jais. Ils ont la plupart du temps des yeux de teinte foncée, des yeux dans lesquels se

mire la mer. Le type de la beauté blonde rencontre une très grande considération chez ces gens. Devenir les parents d'un *petit blanc* ou d'une *petite blanche*³³ se voit comme une distinction enviable. Mais, à vrai dire, la bonne moyenne des résidents de la Côte n'a pas le teint clair³⁴.

Depuis le jour de notre arrivée, l'avenance générale des figures qui nous entourent nous a impressionnés. Certaines d'entre elles révèlent une finesse et une noblesse de caractère assez remarquables pour fournir à l'évidence des preuves d'une extraction de nature peu ordinaire. Une petite enquête nous apprend que des fugitifs de la terre d'Évangéline comptent parmi les premiers colons de cette région³⁵.

Ils appartenaient à cet heureux petit peuple acadien qui, avant la terrible époque de sa dispersion, demeurait dans la vallée paisible et fertile du Bassin des Mines.

En ces jours atroces où "ils laissaient leurs morts en terre et leurs villages en ruines", les Acadiens prenaient la fuite. Il en fut quelques-uns pour parvenir à ces rives mêmes que nous



De beaux enfants: famille Gustave Perrée

Gracieuseté Odias Perrée



Gracieuseté Albertine Dugas

Un élégant jeune homme: Charles Dugas

foulons maintenant. Ce n'est pas sans motifs que nous attribuons à cette digne ascendance une large part de la dignité de maintien et de la noblesse d'allure remarquées chez nos villageois³⁶.

★ Le plus réaliste de tous les rêves nous survint une nuit



Gracieuseté Albertine Dugas

La belle Emille Dugas

d'orage. En proie à l'insomnie, nous nous hasardâmes dans la tempête. Le sommeil planait sur la majorité des demeures, mais quelques lumières scintillaient encore ici et là. Une amitié, assortie d'intérêt, nous conduisit devant les fenêtres mi-garnies de rideaux de l'une des plus riantes maisons du village. Des radiations lumineuses provenaient de plus d'une ouverture, mais l'éclairage intensif semblait se concentrer dans la cuisine.



Gracieuseté Odias Perrée

Un beau couple: Hector Perrée et sa femme

A côté d'un feu rougeoyant, était assis un robuste débardeur, dont le métier aurait pu cette nuit l'appeler à batailler dans la tempête. Sa femme s'occupait à transférer des plats fumants du poêle sur la table. Sur les genoux de son mari reposait leur petite fille. Avec toute la force de ses mains joufflues, la bambine était aux prises avec le vaste chapeau. Elle y enfouissait ses propres boucles de cheveux frisés ou bien parfois elle essayait d'ajuster cette lourde coiffure sur la tête de son père.

Tout ce jeu s'accompagnait d'explosions de rire enfantin auxquelles se mêlaient à l'occasion des tons graves d'homme. La mère, elle, souriait tendrement tout en s'affairant à son travail. Un coin de cette même salle logeait un berceau où, mi-recouvert de chaudes couvertures, dormait le bébé de la famille. Mais ni les divertissements de l'intérieur, ni le déchaînement de la tempête ne troublaient le somme du jeune marin.

— Ham Peggoty et la petite Emilie ont réalisé un mariage d'amour³⁷, soufflâmes-nous l'une à l'autre, au moment de nous esquiver loin de cette scène pleine de charme.

★ Le bois de mer de cette contrée suscite de l'intérêt. Il est de bon aloi. Il se prête généralement à la fantaisie, quelquefois même affecte des formes capricieuses, mais il n'a pas le charme des morceaux de bois en dérive, que l'on recueille le long des rivages de l'océan. S'il est vrai, comme je l'ai déjà exposé, que la mer peut rejeter sur notre plage des morceaux de vieux bateaux et des débris de naufrages, ces trouvailles sont rares. La plus grande part de ces amoncellements consistent surtout en racines d'arbres tordues et en branches torsées, en rebuts de scieries et en gros billots échappés au cours de la "drave"³⁸ printanière, en madriers et en planches, en traverses de chemin de fer et en d'autres produits égarés de cours à bois. En conséquence ce bois flottant ne possède pas les qualités qui résultent de la présence ou de l'action du cuivre ou du fer sur les fixations et les attaches.

En guettant l'évasion des arcs-en-ciel emprisonnés et le jeu des flammes vertes et rouges, bleues, roses et violettes qui dansent dans les feux de grève, allumés de morceaux de bois recueillis sur le "plain", on évoque...

"Les naufrages en haute mer,
Les navires démâtés et arraisonnés,
Dont on n'entendit plus parler."



Album Maud Russell - Starke

Du bois de mer...

Assises devant les bûchers embrasés de notre bois de mer, nos réflexions rejoignent les événements reliés à la vie du bûcheron dans les lointaines forêts hivernales. Elles contemplent la saison où le relâchement de l'étreinte du Roi des hivers libère les rivières emprisonnées par les glaces. Les eaux en crue arrachent, en bordure, de grands arbres et de jeunes plants. Elles balayent non seulement cette récolte de butin, arrachée, extorquée, mais aussi tous ces billots, gagnés par un travail pénible et confiés de propos délibéré par le bûcheron aux bons offices des courants.

Les images, formées par les flammes dansantes qui s'élancent de part et d'autre, nous représentent des êtres intrépides, armés de longues perches à pointe de fer. Nous les voyons ici bondir sans peur en pirouettant d'un billot à un autre. Là, ils luttent contre un embâcle obstiné. Un peu plus loin, ils tirent les billots tapis dans le fouillis des broussailles et dans les remous du bord de l'eau. Partout ils les guident, les poussent devant, les contiennent. Quelquefois même, ils glissent dans les eaux glacées, à la suite d'héroïques efforts pour diriger leurs proies indociles dans le courant qui les conduira là où on a disposé des barrages et des chaînes de fermeture³⁹.

A tout prendre, nos villageois méritent bien le vocable de gens paisibles. Le jour, ce sont des occupations diverses qui réclament leurs soins. Dans les longues veillées du court été, quand les feux du coucher de soleil s'attardent jusqu'aux environs de dix heures, les gens se reposent généralement. Ils semblent répugner à se priver de l'occasion favorable, mais éphémère, de jouir du beau temps extérieur, privilège qu'offrent la chaleur et la lumière estivales.

Les adultes flânent autour de la maison et sur leurs galeries, ou bien ils s'attardent à des conversations de bon aloi avec des amis. Les jeunesses⁴⁰ se rassemblent en des lieux populaires de rendez-vous et les enfants jouent dans les rues ou vagabondent sur la plage. De temps en temps, on entend les accords d'un accordéon. Quelques voix s'y rallient, peut-être pour chanter une *complainte* ou un *cantique* qui fait partie du répertoire du musicien. Les pieds des jeunes répondent gaiement au râclage plein d'entrain de l'archet du violon. A l'heure du crépuscule, nous avons été les témoins de plus d'une danse improvisée⁴¹.

★ Dans la région des taillis, à courte distance en arrière du village, en cette saison calme, ne parvient à nos oreilles aucun son, sauf le chant des oiseaux qui font leurs adieux au jour et souhaitent la bienvenue à la nuit; sauf le murmure des arbres qui oscillent et des feuilles qui bruissent; sauf le clapotis des petits ruisseaux qui gazouillent en se traçant un chemin vers les rives de la mer; sauf le souffle du bétail paisible qui broute dans les prairies voisines. Ici, on réalise au possible les beautés

"D'une nuit d'été qui n'est pas la nuit.
Sous l'influence apaisante de ce
Long crépuscule si doux qui,
A l'instar d'une agrafe d'argent,
Unit aujourd'hui à hier,"

on éprouve un sentiment apparenté à celui avec lequel on pénètre dans un sanctuaire.



On savait s'habiller à tout âge



Gracieuseté Gabriel Mimeault

Endimanchés

Tout au long de ces rivages habités, on peut en aucun temps entendre un son qui suspend pour un moment toute

réjouissance, même la plus innocente, et, temporairement du moins, prévaut un silence solennel.

Ce son dominateur n'est que le tintement d'une petite cloche, mais le message transmis est capital. A ce moment, elle annonce qu'une brebis du troupeau a atteint la limite où ses pieds pressentent les frontières d'un pays inconnu. On aperçoit deux voitures approcher. Le personnage à robe noire occupe le second véhicule, car le sonneur de cloche est le héraut. Il se met en route pour administrer les derniers sacrements à un mourant.

Dans les plis sombres des vêtements du prêtre, on entrevoit ses ornements sacrés. En passant, il signale à l'attention des villageois un objet⁴² à la vue duquel ceux-ci tombent à genoux et font le signe de la croix.

Aussitôt éteint le son de la cloche, les villageois se retournent avec anxiété les uns vers les autres pour aller aux renseignements et pour élaborer des conjectures.

— Ce doit être la femme de Gaudiose⁴³. Elle est malade depuis longtemps et la fin approche, remarque quelqu'un.

— Non, les voitures dépassent la demeure de Gaudiose, dit un autre. Vraisemblablement, c'est le petit de Poléon⁴⁴ qui se meurt. L'enfant s'est gravement brûlé hier et aujourd'hui il empire.

— Ou bien un ouvrier s'est peut-être blessé au moulin⁴⁵, risque un troisième pronostiqueur.

— Le vieux père⁴⁶ de Joseph a baissé dernièrement. Peut-être que *le bon Dieu* vient le chercher!

Les spéculations continuent ainsi jusqu'à épuisement des possibilités ou jusqu'à plus ample connaissance de la réalité des faits.

Aussi solennels que doivent jamais être les accents de la cloche en marche, il n'y a pas d'heure où sa voix nous paraît plus impressionnante que lorsqu'elle interrompt la gaieté franche des veillées des villageois, à la tombée du jour.

NOTES du CHAPITRE VI

- 1 On dit la Pointe-de-Mons avec la particule de et non des. C'est Champlain lui-même qui l'a baptisé ainsi en l'honneur de son protecteur, le Sieur de Mons. En face, le cap de Chastes, comme nous l'avons déjà mentionné. — Ajoutons que les montagnes brillent par leur absence dans ce coin de la Côte Nord. (Faucher de Saint-Maurice, *De Tribord à Babord*, p. 25.)
- 2 On n'avait pas encore "découvert" les mines de fer du Nouveau-Québec! Mais la région n'était pas précisément déserte. De Tadoussac au Blanc-Sablon vivaient 8 400 Acadiens et anglophones et plus de 1 600 Montagnais répartis en 14 localités. (*La Côte Nord*, Eugène Rouillard, pp. 16 et 17.)
- 3 Ces calloux de granite, on s'en est servi au début du siècle pour bâtir les églises du Cap-Chastes en 1917 et de Sainte-Anne-des-Monts en 1925. Ce sont des moraines abandonnées par les glaciers au cours de leur avancée lente et progressive du nord au sud, il y a plus de vingt milliers d'années.
- 4 Une "moucle" semble bien un mot gaspésien pour moule, comme bourgot pour bigorneau. Ce sont des mollusques comestibles très appréciés par ici, de même que les coques.
- 5 Le goémon est une algue marine apparentée au varech (verrette, disent des gens du Cap-Chastes). L'Anse-au-Goémon rappelle l'abondance de cet excellent engrais pour fumer les terres, excellent et...gratuit!
- 6 Ces strates de pierre représentent les nombreuses couches de matériel accumulées durant des millions d'années au fin fond de la mer, soulevées ensuite par les révolutions terrestres, puis attaquées et rognées par des mers furieuses au cours des siècles. On les désigne sous le nom de "cayes", un vieux mot français encore utilisé en Haïti: Les Cayes, ville et port de plus de 200 000 habitants.
- 7 Les "cayes" suscitent souvent des récifs dangereux pour la navigation côtière.
- 8 L'auteur traduit elle-même le mot alouette par "snipe". Or Dionne, dans *Les Oiseaux du Canada* (p. 177), nous affirme que la "snipe" est une bécassine et non une alouette (lark ou sandpiper).
- 9 La pêche intensive de la baleine en d'autres régions entraîne la disparition de cet animal inoffensif. Curieusement on a noté des suicides collectifs de baleines en ces dernières années. Les savants se perdent en conjectures.
- 10 En 1981, la *Voix gaspésienne* nous montrait la photo d'un béluga énorme, cétacé des mers polaires, qui avait échoué dans des filets de pêcheurs, près de Matane.
Par ailleurs les pêcheurs du Cap-Chastes ont rapporté de leur pêche un poisson lune d'une grosseur encore jamais vue par ici. (Informateur: Bruno Sergerie.)
- 11 Des présents d'Indiens...Il m'est arrivé souvent de recevoir un cadeau de ce genre. On me gratifiait par exemple d'un panier tressé avec toutes les finesses de l'art. Peu de temps après, l'on me sollicitait d'en acheter vingt autres. Attitude qui manifeste d'ailleurs une psychologie très profonde et fort répandue...chez les Blancs!
Autrement dit: donne, donne. Je te donne pour que tu me donnes à ton tour. Ce qui est à moi est à toi, mais ce qui est à toi est à moi! L'entraide. Le troc. Le Peau Rouge donnait une fourrure de castor et le Visage Pâle lui donnait un peigne et un miroir en retour. Devinez qui était le gagnant?
- 12 En Gaspésie, on emploie encore fréquemment la piastre au lieu du dollar et le sou au lieu de la cent (cenne). Pour ceux qui ne le sauraient pas, il est absolument légal de parler ainsi. L'acte du Parlement du Canada, 34 *Vict.*, chap. IV, année 1871, dit: "Les dénominations de la monnaie...seront énoncées par piastres, centins et millins..." (Ernest Gagnon, *Choses d'Autrefois*, pp. 217-220.)
- 13 inventeur: celui qui trouve, selon le *Petit Robert*.
- 14 Cette prison était en fait le Palais de Justice. Monsieur Joseph Thibault en avait donné le terrain à la Municipalité en 1882, alors qu'il était registraire. On entreprit la construction en 1891. Edifice de 46' par 30', il était en pans de bois équarri sans lambris ou crépi. On ne l'avait jamais "clabordé" ni "barboisé" avant sa destruction par un incendie en 1917. (*Rapport* manuscrit de Vladimir Ugrenovic.)

Cette bâtisse servait aux besoins collectifs de la Municipalité: salle de réunions, salle paroissiale, Bureau d'enregistrement et prison (conditions de la donation originale).
- 15 Le braconnage et la chasse illégale existent toujours. On s'excuse en disant que le bon Dieu a mis la nature au service de l'homme...! On oublie alors qu'il a dit aussi de penser aux autres et de partager.

La contrebande de boissons a fleuri sur une grande échelle dans les années 1925, au temps de la prohibition "en Amérique" (aux Etats-Unis), comme disent les vieux. Les moins audacieux se contentaient de fabriquer de la "bagosse" en cachette à la maison...bagosse que nos grands-pères buvaient, mais que nos grands-mères...maudissaient!
- 16 Le Chemin Neuf (pron. neu). En 1982, il a gardé son nom d'origine, car le vieux chemin existe toujours au sud du neuf.

Avant l'établissement d'une paroisse à Saint-Joachim-des-Tourelles en 1918, les habitants de ce hameau passaient pour des gens rudes, peu religieux et moins polis que les autres. Sans doute parce qu'ils se trouvaient à une distance considérable de l'église, qu'ils étaient tous des pêcheurs, agglomérés autour de l'Anse-aux-Quinze-Collets, ils avaient développé une mentalité un peu différente des autres habitants, cultivateurs plus à l'aise.
- 17 "Finir" ses parents, en Gaspésie, porte une connotation très respectueuse. Elle signifie que les enfants assurent la garde de leur père et mère et en prennent soin jusqu'à la fin de leur vie. Après leur avoir fermé les yeux, ils leur rendent les derniers devoirs: les conduire en terre et entretenir leur ultime demeure.
- 18 Curieusement on employait des termes comme "son père" ou "sa mère" pour apostropher affectueusement ses parents. D'autres utilisaient "le père" ou "la mère", mais les vouvoyaient bien plus facilement que maintenant. Aujourd'hui le tutoiement démocratise et égalise les rapports familiaux. Mais le respect et l'autorité en ont pris un coup...
- 19 L'histoire des enfants Pierre et Toussaint Cholet ainsi que Pierre Doucet, ravis par les Bohémiens il y a plus de cent ans (1845), a fait le tour de la province. On ne la rélit pas sans sentir les larmes nous mouiller les

yeux. C'est une histoire vraie, racontée par Pierre Cholet lui-même, qui a retrouvé ses parents trente ans plus tard après d'incroyables aventures et d'atroces souffrances. (*L'Enfant perdu et retrouvé*, de l'abbé Jean-Baptiste Proulx. La première édition date de 1887.)

- 20 Le plus jeune de la famille, c'était Alexis Pelletier qui, né en 1893, pouvait alors avoir 11 ans.

Il avait deux soeurs: Lydivine, née en 1891, et Angélique, née en 1892. Celle-ci épousera Isidore Lévesque (Pitou) en 1918 et lui donnera 11 enfants. Lydivine, elle, la romantique, s'éprendra pour John Bignell, le fils propre de l'auteur, qu'elle mariera en 1908. D'eux naîtront en 1909 Effie Molt (en l'honneur de la grand-mère protestante) et Eugénie en 1910. Toutes les deux virent le jour à Sainte-Anne, tandis que leur unique frère, John, naquit à Québec en 1918. Celui-ci vit encore à New-York.

- 21 La soeur du curé lui servait de ménagère et souvent de sacristine. On trouve son nom parfois dans les registres: Philomène Pérusse.

- 22 Sa tante (pron. s'tante). On entend encore également s'n'once. C'est une extension du phénomène "son père" et "sa mère."

- 23 Deux moulins à scie importants procuraient de l'emploi à la population: celui de la Petite-Rivière et celui de la Grande-Rivière, propriétés tous deux de la St-Lawrence Terminal.

- 24 "Sainte Appoline! Ma foi! Bonne sainte Anne!": voilà comment les femmes en général exprimaient leur admiration. Elles avaient bien plus de réserve que leurs hommes. Ceux-ci débattaient prestement tout le mobilier de l'église et de la sacristie. Histoire de se défouler avec des mots rares, bien habillés, qu'ils n'entendaient qu'au long prône du dimanche!

- 25 "Malin, maligne" a gardé son vieux sens en Gaspésie, celui de méchant, de coléreux, de mauvais. Ainsi l'esprit malin, le diable.

- 26 La crainte des morts accuse une incidence forte chez les gens simples. On a beau leur répéter qu'un vivant est plus dangereux qu'un mort, rien n'y fait! En rêve ou à l'état de veille, on croit voir le disparu qui réclame des prières. Alors on se rend voir le curé pour solliciter sa délivrance des peines du Purgatoire. Et ci fait! Le curé usait de ses pouvoirs de psychologue et il n'en coûtait quelquefois que les honoraires d'une messe (\$0.50 sous) pour l'âme du défunt. Après, plus de problèmes...

On nous raconte qu'un nommé Deslauriers avait perdu sa femme, qui lui laissait en mourant 5 ou 6 enfants. Profondément abattu, il se pendit dans sa maison. Comme le voulait alors la loi de l'Église, on l'enterra en dehors de la terre sainte. Mais la parenté se mit à recevoir la visite du mort qui réclamait du soulagement. On en avertit le curé qui se laissa convaincre de déterrer le défunt et de l'inhumer comme un chrétien. Une fois le rite accompli, les apparitions réelles ou fictives cessèrent, paraît-il. (Inform. Madame Pauline Michaud-Paquet, de Sainte-Anne.)

- 27 Conformément aux règlements du *Droit Canon*, chaque cimetière comporte un enclos non béni dans lequel on dépose les corps des étrangers à la foi catholique, des enfants morts sans baptême et parfois des pécheurs impénitents. Réglementation qui ne fait de mal à personne, mais qui instruit de façon imagée les vivants.

- 28 Dans sa *Gaspésie au Soleil* (éd. 1932.), le frère Antoine Bernard écrit: "Je me rappelle que vers 1875, au mois de novembre, mois des tempêtes, la goélette du capitaine Bourdages, de Bonaventure, vint se briser sur la cap des Marsouins, à l'ouest de la Rivière-à-Claude. Il y avait à bord une famille Mackenzie venant d'Écosse, en route pour Gaspé. Quatre de ses membres périrent: la femme et trois enfants; ils furent enterrés dans le cimetière de Sainte-Anne." Récit confirmé dans les registres de Sainte-Anne.

SEPULTURE 9 - 10 - 11 - 12

Le trente avril mil huit cent soixante-trois, nous, soussigné, curé de Sainte-Anne-des-Monts, avons assisté comme officier public à l'inhumation des corps 1° de Anna McKensy, âgée de quinze ans; 2° de Isabella McKensy, âgée de quatorze ans; 3° de John McKensy, âgé de dix ans; 4° de Margaret McKensy, âgée de sept ans, tous quatre enfants de Georges McKensy et de Martha Bradshaw, venant d'Europe et se rendant à Dalhousie pour y demeurer, à bord de la goélette *Bélinda*, qui fit naufrage près de Marsouins dans la nuit du vingt-deux au vingt-trois novembre dernier. Avec ses enfants, Martha Bradshaw s'est aussi noyée, et le malheur a voulu que son corps fut complètement perdu. Aujourd'hui il ne reste aucun espoir de le trouver pour le placer près de ses enfants qui ont été déposés dans le cimetière commun, dans la partie nord-ouest.

Présents à l'inhumation: Louis Sasseville, Théodore Lamontagne, Charles Roy, qui ont tous signé avec nous:

Charles F. Roy, J.P. P.-S. Vallée, ptre (sic)

- 29 L'auteur doit faire allusion ici à deux noyades survenues le 9 juillet 1905 dans la paroisse de Marsoui. Il s'agissait de deux jeunes hommes dans la vingtaine: Henri Prénouveau et Auguste Lever. Le curé les recommande aux prières dans son prône du 16 juillet 1905.

- 30 Cette localité éloignée ne possédait pas encore de cimetière, puisqu'on se donne la peine de transporter la dépouille mortelle jusqu'à Sainte-Anne. Il ne peut s'agir que du cadavre d'Auguste Lever, un des deux noyés précédents, résident de Marsoui. Les registres ne signalent pas d'autres accidents du genre ni en 1904, ni en 1905, au cours de la belle saison.

- 31 L'eau de mer est terriblement froide, même en été, sauf, par temps calme, sur le bord de l'eau chauffée par la canicule. Pourtant aujourd'hui les jeunes barbotent dans les lacs et les rivières, où la température de l'eau est potable.

- 32 Yarmouth est une ville d'Angleterre, située sur la mer du Nord. Charles Dickens, qui vécut de 1812 à 1870, en fait le lieu privilégié de son célèbre roman intitulé *David Copperfield*. Le vieux pêcheur, Dan Peggoty, demeure dans un vieux bateau échoué sur les rives de la rivière Yale. Il a adopté la fille de son frère, la petite Emilie. Celle-ci se promène souvent le long de la plage avec un petit ami du même âge: Davy ou David, le héros du récit.

- 33 Un enfant blond issu de parents au teint brun provoque immédiatement la question: "Où l'avez-vous pris, celui-là?" Infailliblement les enfants blonds porteront le surnom de "blanc". Ex. Le (pron. eul) Blanc Althot, le Blanc Boucher.

- 34 Le teint foncé peut provenir de l'hérédité, mais aussi, sur le bord de la mer, l'action du soleil, du vent, des intempéries, peut intensifier un hâle splendide et bienfaisant sur la face du pêcheur.

- 35 Les Dugas en particulier, très nombreux dans la région, sont de souche authentiquement acadienne. En effet le père Gabriel Le Courtois, eudiste, en mission au Cap-Chastes en 1800, donne la bénédiction nuptiale à Armand Dugast (sic) et à Madeleine Marin (dit Dumas). Armand est né au Port-Royal,

en Acadie, avant 1755. Lors de son mariage devant témoins en 1790, il a donc plus de 45 ans et il réside avec son père Michel au Cap-Chastes. Quatre enfants leur sont nés avant la visite du prêtre: Esther, Anselme, Isaac et Michel. (V. les archives de la S.H.A.M.)

- 36** La dispersion de leur peuple hors de l'Acadie par les Anglais, les Acadiens ont appelé cela le *Grand Dérangement*. Pas plus! Un descendant de leurs bourreaux, le poète Henry Wadsworth Longfellow, s'est chargé de la revanche de l'histoire avec son immortelle *Évangéline*. Encore aujourd'hui, les Acadiens "pure laine", surtout ceux de l'ancienne Acadie, toujours en butte à la persécution larvée de leur entourage dominateur, affichent une réserve que plusieurs prennent pour de la timidité, alors qu'il s'agit plutôt de méfiance instinctive, avec un brin de complexe d'infériorité.
- 37** Relisez les premiers chapitres de *David Copperfield*. Ham Peggoty est un autre orphelin recueilli par son oncle Daniel. Il tombera en amour avec Emilie qu'il épousera.
- 38** La "drave" est un mot tiré de l'anglais "drive" (qui lui-même origine du mot français "dérive"). C'était l'expression consacrée autrefois quand on confiait au cours d'eau le soin d'acheminer le bois flotté vers les moulins à scie. Les ouvriers qui surveillaient et conduisaient les opérations, c'étaient des "draveurs".
- 39** En langage gaspésien, les chaînes de fermeture s'appellent, comme en anglais, des "booms" que vous prononcez à la française "bômes". Pour les empêcher de prendre la mer, on établissait une ligne continue de "billots" flottants, pour diriger les billes vers la dalle d'entrée du moulin. C'est alors la chaîne de montage, appelée le "boeuf", qui acheminait les billes à leur lieu de destination, la grande scie.
- 40** "C'est une belle jeunesse!" ou " Il est resté jeunesse." Expressions qui s'emploient pour désigner un homme encore célibataire. Pour une femme, on dira plutôt: "C'est une belle créature!" Pour parler de sa future, un garçon dira: "Je vais voir ma fille à soir".
- 41** On a exagéré la sévérité du clergé contre les danses. Bien sûr, les curés s'y opposaient violemment en chaire, plus pour prévenir que pour guérir. La crainte est le commencement de la sagesse! Au début du siècle, les parents et les jeunes se récréaient en bonne compagnie: danses carrées, cotillons, reels (pron. riles), giques. Rien de bien malin...
- Aujourd'hui les curés ne soufflent plus mot! Alors on a racolé dans la grande ville des danseuses en petit appareil! On s'en est vite "tanné"... On a fait un pas de plus: des danseurs...gais! Pendant ce temps-là, les "voyeurs" demeurent bouche bée...et ils baillent! Et ils paient...en niaisant avec leur bouteille de bière. Ah! le Progrès!
- 42** Cet objet que l'auteur, protestante, n'ose nommer, c'est la sainte Hostie contenue dans la pyxide avec laquelle le curé va administrer le Viatique à la personne mourante, comme pour lui donner la force divine de faire le grand voyage.
- 43** Gaudiose est un nom rare en 1904. Nous n'avons pas trouvé de Gaudiose dans les registres et les personnes âgées n'en ont pas gardé souvenir.
- 44** Il est bien possible qu'elle fasse allusion ici au fils de Napoléon Pelletier, qui portait le même nom que son père, selon une coutume traditionnelle. Né en 1897, il avait 7 ans en 1904. Il se peut qu'il ait souffert d'une maladie assez grave pour nécessiter la venue du curé.
- 45** Louis-Napoléon Sasseville vend en 1902 le moulin de la Petite-Rivière à Arthur Spence Noble. Celui-ci acquiert en janvier 1903 le moulin de la Grande-

Rivière, avec les terres et les droits du Domaine, de la veuve d'Horace Le Bouthillier (décédé à Dalhousie le 17-06-1902). La même année, Noble s'empresse de revendre le tout à Augustus Wolvin, de Duluth (U.S.A.), pour \$31 500.00. Celui-ci n'est qu'un intermédiaire. En octobre 1903, il cède tous ses acquis à la St-Lawrence Terminal pour \$71 500.00. Cette compagnie tient bon pendant trois ans. En 1906, elle se débarrasse de tous ses actifs de Sainte-Anne en faveur de la Compagnie ontarienne Dominion Lumber. C'est pourquoi Frank Mc Evoy, le père de May (Soeur St-Cleta, de Peterborough), arrive par le "Gaspésien" en 1907 pour gérer les affaires. Cette compagnie devra, faute de rentabilité, vendre à la St. Ann Lumber de Montréal en 1915.

- 46** Effectivement, en mai 1905, Joseph Dion perdait son vieux père âgé de 75 ans.

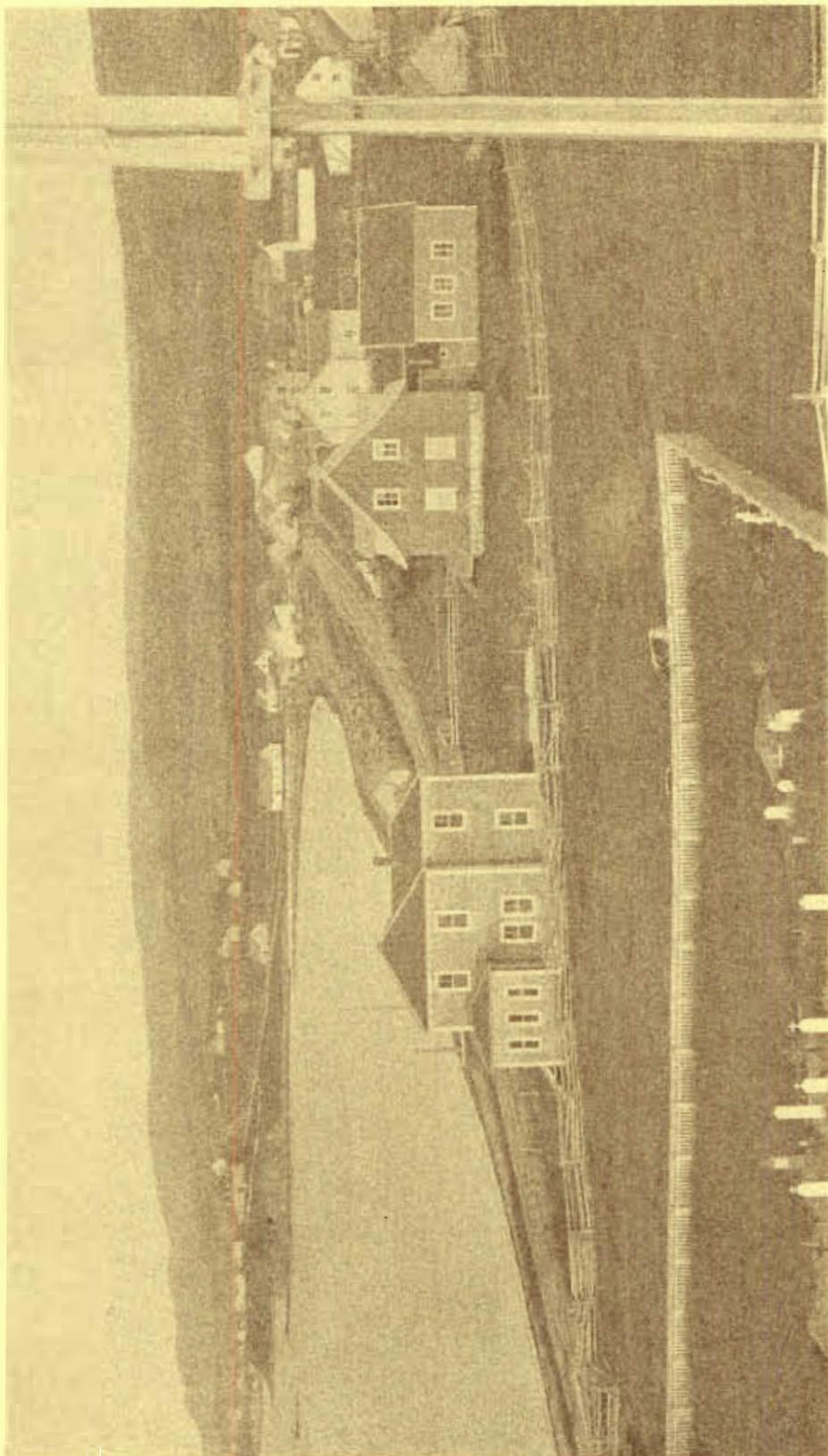
Par ailleurs Jean-Baptiste Vallée, veuf de Catherine Lemieux, du Cap-au-Renard, décède le 7 août 1904 chez un de ses garçons, probablement Joseph, à l'âge de 83 ans.



La petite école d'autrefois

CHAPITRE SEPTIÈME

EXCURSIONS PLUS BAS
LE LONG DE LA CÔTE



Le Petit-Sainte-Anne vu de l'ouest

Gracuseite Victor Mann

Excursion plus bas le long de la Côte

Après des semaines de conjectures concernant la mystérieuse région ripuaire, cachée de notre champ de vision par la longue pointe qui s'avance au large de la Tourelle, nous partons pour un voyage d'exploration.

Nous ne sommes pas tout-à-fait étrangères à la route des "bas", puisque ses courbes les plus éloignées se distinguent même de notre galerie. Mais notre réelle familiarité avec cette région date de notre première randonnée au-delà des limites du village d'en-bas.

Le chemin consiste tout bonnement en une continuation de la longue route, presque ininterrompue, de la Côte. Ici, comme pratiquement partout ailleurs à partir du *Petit-Métis*, les établissements se fondent tellement les uns dans les autres que seuls les gens du métier peuvent en reconnaître les lignes de démarcation. Néanmoins nous gravissons une colline d'une certaine importance en traversant du premier au second des villages qui s'étendent le long du rivage vers la pointe de *la Tourelle*.

Pendant que nous nous trouvons encore dans le bout du *Petit-Sainte-Anne*, de fortes odeurs de poisson nous arrivent de la plage de l'*Echouerie*. Puis nous atteignons le *Ruisseau-à-Patates*, tout aussi malodorant, sans savoir au juste quand nous avons quitté les frontières de l'*Echourie*!

Les noms pittoresques de ces établissements attirent naturellement notre attention.

— Pourquoi l'*Echourie*? Pourquoi *Ruisseau-à-Patates*? demandons-nous à nos voituriers.

Sur l'origine de cette dernière appellation, nous ne recevons aucun éclaircissement. Quand au vocable de l'*Echourie*, on raconte qu'il y a des années et des années



Gracieuseté Marcel Pelletier

Une famille de pêcheurs à l'oeuvre (Elzéar Dugas)



Gracieuseté Marcel Pelletier

Magasin général d'Edmond Dugas

passées, la bourgade, maintenant garnie de demeures frustes mais relativement confortables, comprenait seulement quelques huttes parsemées. Un jour, un vaisseau abandonné s'était échoué fort avant dans les limites de l'anse, actuellement connue sous le nom de l'*Echourie*. Les habitants de ces cabanes crurent tirer profit de cette épave en l'assujettissant. Ils rassemblèrent tous les bouts de cordes



Gracieuseté Ovide Lefrançois

Le Ruisseau-Pataques



Gracieuseté Jeannette Pellelier

Le Maxwell échoué au Cap-Chastes

disponibles et confectionnèrent d'innombrables câbles pour amarrer de leur mieux le navire au rivage.

La nuit tombait quand ils eurent complété leur tâche ardue. Sans doute confiants d'y trouver un butin respectable, que leur révélerait une inspection plus serrée de leur capture, ils se décidèrent à quitter les approches du vaisseau et ils rentrèrent à l'abri de leurs habitations rudimentaires.



Photo Henderson

Habitations rudimentaires (Ruisseau-Castor)

Hélas! au petit matin, quand ils arrivèrent au rivage pour examiner leur trésor, il n'en restait même plus de vestige. La mer montante avait ravi non seulement l'épave vagabonde, mais jusqu'aux amarres avec lesquelles on l'avait si laborieusement fixée. On ne sut jamais rien de plus par ici sur le sort de cette épave. Si ce n'était le vocable donné au petit village depuis cet événement, tout souvenir de cet incident se serait depuis longtemps dissipé.

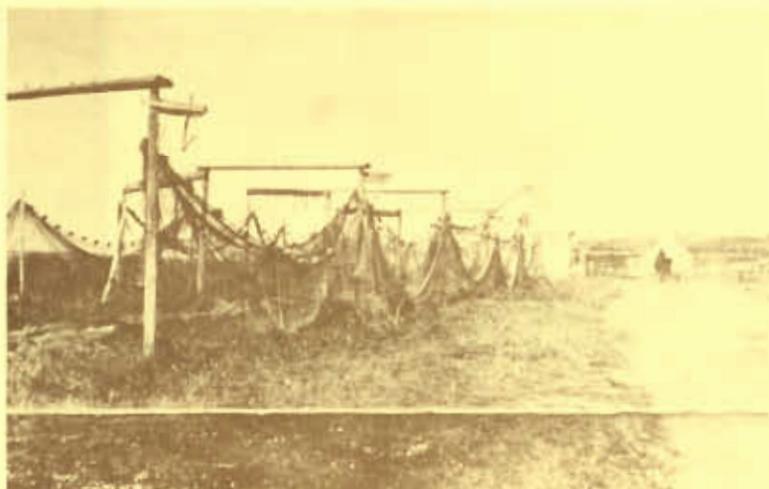
★ Les vilaines odeurs qui frappent nos narines ne sont pas les seules évidences de l'industrie par excellence de ces hameaux: la pêche. Aux jours favorables pour de telles entreprises, le fleuve en ces endroits se pointille de barques de pêcheurs ou de flotter² oscillantes, indices révélateurs de vastes filets.

Lors de notre passage, les petites barges de l'*Echourie* et du *Ruisseau-à-Patates* relâchent dans leur hâvre. Des longueurs de rêts³, gracieusement disposées en festons, pendent aux crochets⁴ fixés sur les perches des séchoirs. Pourquoi cette inactivité? Est-ce le soleil trop pénétrant, la température trop belle pour l'heureuse issue d'un coup de filet?



Gracieusé Jeannette Pelletier

Une flotte de pêche



Gracieusé Jeannette Pelletier

Une "rê" en festons

Aucune trêve semblable n'affecte l'industrie rivale de la région. Le ronflement persistant du moulin en activité au *Ruisseau-à-Patates* parle d'opérations affairées dans cette bourgade⁵.

Aujourd'hui les ouvriers du moulin sont en train de scier et de dégrossir des billots de bouleau blanc, tous destinés en fin de compte à devenir des fuseaux ou bobines. Des



Gracieusé Anne-Marie Pelletier

Le réverbère du Ruisseau-Patates

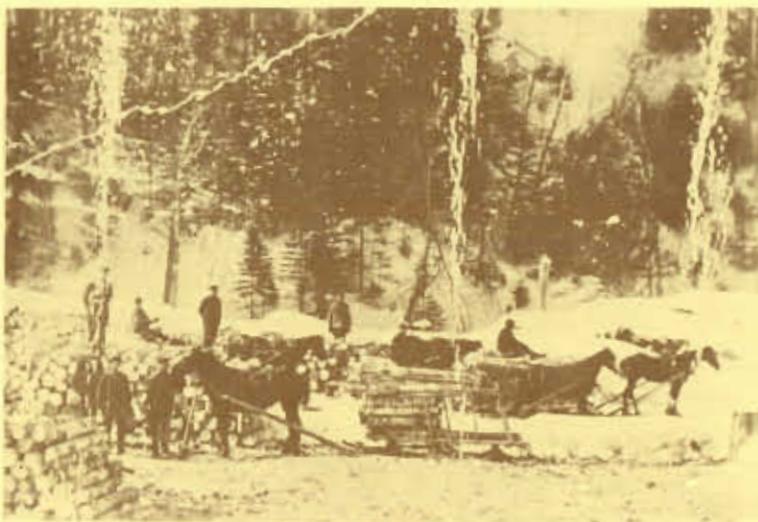
"colleurs"⁶ exécutent le travail de finition: ils élaguent des baguettes carrées toutes les parties croches ou noueuses, ou de toute façon défectueuses.

Un peu au-delà de l'enceinte du moulin, des hommes et des femmes, des garçons et des filles se mettent en frais d'attacher, en paquets bien rangés, les baguettes déjà soumises à l'inspection et marquées: prêtes pour l'expédition.

Tout le long de cette Côte, à des intervalles plus ou moins distancés, on peut croiser des "moulins à scie". Quelques-uns se spécialisent dans la préparation de traverses de chemin de fer, de poteaux de télégraphe, de madriers, de bardeaux et de pulpe, mais la confection de bois de fuseau constitue la principale industrie forestière de cette région-ci.

Avant de venir visiter les rivages de la péninsule gaspésienne, nous avons fait bien pauvre connaissance avec les bobines et, bien sûr, nous ne les avons jamais considérées sous un autre aspect que celui de pures porteuses de fil. Ces objets d'apparence insignifiante ont assumé une grande importance à nos yeux, depuis que nous avons entrevu quelque chose des merveilleux engrenages qui président à leur raison d'être.

Il faut d'abord un bon groupe d'hommes de *chantier* à l'oeuvre dans la forêt l'hiver. On emploie de moins nombreuses équipes en saison estivale. Mais au moulin on compte en été des centaines de bras autour des appareils qui tournoient et qui ronflent. Sur de grandes étendues de rivage



Un chantier au moulin d'Alfred Lepage



Gracieuseté Hughes Bouchard

Au chantier de Didace Bouchard

s'alignent bellement disposées des structures de bois de fuseau, scié avec soin et "collé" (choisi) avec attention. Quand on les a solidement attachés, les paquets du même produit se chargent dans des charrettes qui les rendent en direction des bateaux à voiles⁷.

Ceux-ci relâchent aussi près du rivage qu'il leur est possible de côtoyer⁸. Plus loin en mer, ancrés en un point où la profondeur du fleuve leur assure l'immunité contre tout dommage possible par les récifs, des navires sont dans l'attente des voiliers, qui s'avancent eux, pour confier finalement à leurs soins les paquets de bois de fuseau.

Ces navires sont des cargos norvégiens, à destination de leur port d'attache, et leur cargaison se délesterà à Ardrossen, près de Glasgow⁹. Là, les opérations interrompues reprennent et se poursuivent jusqu'à ce qu'on ait transformé en bobines les baguettes de fuseau si bien apprêtées.

De grosses expéditions de ces bobines font le voyage de retour aux rives occidentales de l'Atlantique. Autant que nous sachions et à moins d'avis contraire, le fil avec lequel nous avons garni nos paniers d'ouvrage, avant de quitter notre maison du New-Jersey, aurait pu s'enrouler sur des

Gracieuseté Adrien Michaud



Photo Effie Bignell

On charge le bois de fuseau

bobines confectionnées avec le bois originaire du pays gaspésien.

Mais de tous les faits liés à cette industrie remarquable, aucun ne nous impressionne plus que les dégâts causés au bouleau blanc par la présence éventuelle d'une strie d'apparence anodine, appelée le coeur-rouge. Plusieurs représentants de cette famille d'arbres offrent un air de santé. Il faut les attaquer jusqu'au coeur avant de pouvoir soupçonner la maladie susdite. Voilà pourquoi, à moitié coupés, beaucoup de bouleaux blancs présentent un aspect pitoyable à ceux qui pénètrent les coins et recoins de la forêt, dont les halètements de la hache du bûcheron ont réveillé les échos.

Nous protestons avec indignation contre ce gaspillage et cette dilapidation apparentes. Là où la maladie, nous répond-on, prend des proportions ou des dimensions assez

alarmantes pour affecter les madriers consacrés aux fuseaux, elle déprécie la valeur du bois. Les dommages causés par la présence du coeur-rouge n'attaquent pas le corps de la bobine, mais la mince entaille ou encoche, toujours incisée au rebord de la bobine pour retenir le bout du fil. Cette entaille ne peut se trancher dans le coeur-rouge, fragile et facile à désagréger.

Toute cette discrimination, et cet élagage, et ce rejet pour l'amour d'une entame apparemment sans importance! Le génie inventif de notre époque est assez grand pour découvrir bientôt une mesure correctrice. Mais au moment où nous écrivons, toutes les opérations et tous les calculs, concernant le bois de fuseau, tendent à l'annulation du coeur-rouge.

Il faut le reconnaître: par ici la protection de la forêt n'est nullement une priorité, en matière de régénération ou de sélection judicieuse de l'abattage. Occasionnellement on entretiendra des craintes, quant au possible épuisement de la richesse, apparemment intarissable¹⁰, de la forêt gaspésienne elle-même.

On nous l'assure: pour le moment, la protection de la forêt se réduit à bien peu de chose, sauf quelques mesures de préservation contre l'incendie. Dans tous les endroits publics, on affiche des copies de règlements sur les mesures à prendre pour la prévention ou l'extinction des feux de forêts. Sans doute les autorités constituées exercent-elles une grande vigilance, mais malgré tout s'allument parfois des incendies graves, mêmes de grandes conflagrations. Chose étonnante, elles ne cessent de faire rage tant que ne s'est pas consumé le dernier arbre.

Plus d'un incendie a commencé avec l'intention bien innocente de pratiquer une petite éclaircie. Mais il a fait tant de progrès, avant qu'on puisse le contrôler, qu'il a mis en danger des forêts entières, enveloppé de fumée des établissements qu'il a parfois anéantis par le feu, et répandu des particules de cendres, même sur les maisons de la Côte.



Graciuseté Marcel Pelletier

Un splendide quatre-mâts: le Lensing

Récemment, en l'un de ces désastres terrifiants, tout effort pour maîtriser les flammes s'était avéré sans aucun effet. Une délégation de colons de l'arrière-pays vint demander au curé de Sainte-Anne-des-Monts de retourner avec eux sur la scène de la conflagration. On espérait que l'influence de ses bonnes prières triompherait de la puissance et de la fureur du feu.

Il n'est pas exceptionnel pour les villageois, dit-on, de recourir à leurs prêtres pour les aider à retenir les dérèglements de l'inondation et de l'incendie. En ce cas où nous avons vu Monsieur le curé partir avec ses paroissiens angoissés, si on ne prit pas le contrôle immédiat du feu, du moins celui-ci ne causa pas grand dommage.



Gracieuseté Hughes Bouchard

Le "campe" de Didace Bouchard

Les hommes de *chantier*, les ramasseurs de fraises, les gens en quête de loisirs, en fait tous les faiseurs de feux de camp ou de fumée contre les insectes, aussi bien que tous les fumeurs, on les accuse tour à tour de négligence et on les considère responsables en grande partie des dommages consécutifs aux feux de forêts. Par ailleurs on prétend que tous les habitants de la forêt y exercent une grande vigilance. Il existe une curieuse théorie, supportée par certaines personnes du village et de l'arrière-pays, qu'on avance comme explication satisfaisante de ces désastreux incendies.

— C'est ainsi que ça arrive, nous a raconté un paysan. Le printemps, au moment des labours, plus d'un champ conserve des sillons retournés et ainsi une forte chaleur s'entretient et s'emprisonne dans ces plis du sol. Or s'il arrive que la saison soit trop sèche, la chaleur s'amplifie au point que le sol ne puisse la contenir plus longtemps. En définitive l'intensité de cette chaleur jaillit en flammes, se communique au foin et aux arbrisseaux les plus proches. C'est ainsi que ça court et bientôt le feu attaque la forêt.

★ C'est par le truchement d'une longue côte que nous

descendons au *Ruisseau-à-Patates*. A peine avons-nous pénétré au coeur de cette bourgade qu'il nous faut remonter une autre côte. Nous en faisons l'ascension. Une fois parvenues au sommet, nous persistons pendant un bon bout de temps au niveau sur lequel elle nous a conduites.

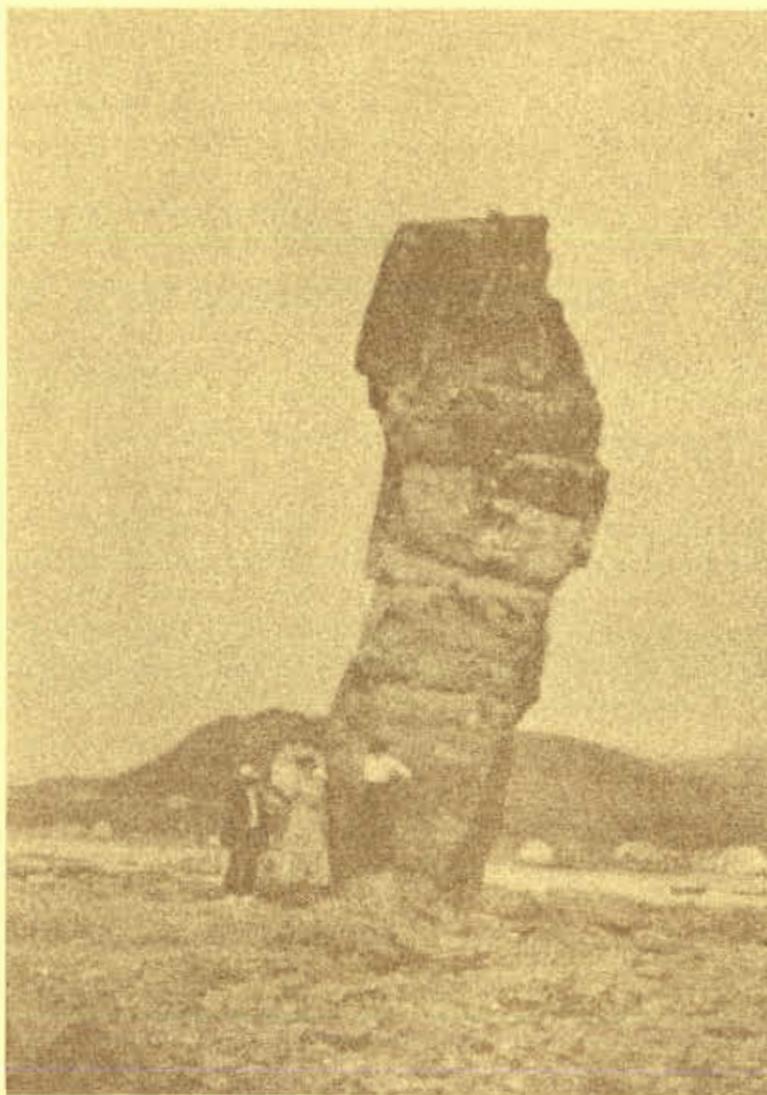


Photo Conrad Gagnon

Le "Bonhomme", tué par les intempéries...

Nous allons bon train, toujours en longeant les magnifiques courbes de la Côte. Nous doublons continuellement des maisons de pêcheurs ou des moulins en activité, si bien qu'à la fin nous gagnons l'autre côté de la première *tourelle*¹¹. Tournant nos regards vers le large, nous apercevons le site intéressant qui a donné son nom à la localité.

Sur le bord du rivage, à une courte distance de la pointe rocheuse dont autrefois elle faisait partie, s'élève une tour, un pilier de pierre; une colonne de haute taille, à l'apparence lourde, plus volumineuse à la tête qu'au pied. Elle a dû originer d'une veine, d'un fragment constitué d'un matériel plus résistant que la pierre de la colline, dont elle faisait autrefois partie intégrante, donc plus capable de tenir tête aux assauts des éléments en furie. Nous jetons un coup d'oeil vers le golfe, au-delà de cet obélisque (qu'on appelle le *Bonhomme*). Nous y apercevons une autre anse¹² avec sa longue rangée contournante de maisons de pêcheurs.

En doublant le pointe de l'anse, nous entrevoyons à une faible distance une autre tour ou *tourelle*; un plus petit pilier de pierre, une seconde veine résistante, mariée, d'après l'opinion populaire, à la première *tourelle* et connue sous le nom de *la Bonne Femme*. Tout en nous acheminant vers ce point éloigné, le paysage croissait en sauvagerie, les maisons devenaient plus rares et d'une facture plus modeste. De toute évidence, le passage de figures étrangères constituait un événement.

L'air radieux élimine tout désagrément. Même sur les surfaces de terrain où l'on amène le poisson à terre et où on le prépare pour le salage et l'emballage, nous pouvons respirer, sans ressentir de façon pénible les détails concrets de l'industrie de la pêche.

★ Et chose plus plaisante que tout, nous entrons dans une région non envahie jusqu'ici par ces pestes de caméras!

Nous laissons notre voiture sur le grand chemin et nous



Photo Effie Bignell

L'Anse-aux-Quinze-Collets

suivons à pied un sentier qui mène vers le "plain"¹³. Nous abordons alors un petit groupe de pêcheurs sympathiques qui se mettent à considérer la "boîte noire" avec un immense intérêt. Une grosse morue, fraîchement tirée de la mer, se hisse à bout de bras pour la photographie obligatoire.

Comme moyen d'entrer en conversation, nous leur relatons les dernières nouvelles de Sainte-Anne-des-Monts, la métropole de cette partie du monde. Nous leur exprimons ensuite notre admiration sincère de la splendide région sauvage de la Tourelle. Nous entrons alors dans une dissertation très familière sur les différences les plus importantes qui s'imposent, climatiques, physiques, et sociologiques, entre notre pays et le pays lointain, objet de notre visite présente. Parmi nos nouvelles connaissances, certaines sont assez hardies pour exprimer leurs points de vue et pour donner des réponses intelligentes. L'attitude générale se montre sans conteste amicale. C'est en particulier le cas des enfants. Nous avons gagné leurs bonnes grâces au moyen de bonbons brillamment colorés.

Sans doute, même dans cette contrée reculée, à plus de cent milles (160 km) du chemin de fer, bien des gens suivent l'actualité dans les journaux et demeurent en contact avec ce qui arrive de plus important dans le monde. Mais nous ne pouvons pas nous empêcher de constater un fait patent. Au-dessous de ces personnes vénérées, apparentées très étroitement à la grande société religieuse¹⁴ dont sont membres les habitants de la Tourelle et, bien sûr, ceux de toute la Côte; au-dessous en importance, du curé, de l'évêque ou même des dignitaires ecclésiastiques les plus élevés; mais plus fameux que le héros de mille batailles, se hisse l'homme dont le portrait et l'autographe figurent sur chaque bouteille, disposée en alternance dans les structures pyramidales qui ornent les fenêtres de la devanture des quelques magasins généraux clairsemés de la région. Le nom de cette célébrité populaire dans le monde entier, c'est Perry Davis, et son "Pain Killer"¹⁵ représente ici une panacée universelle. Les bouteilles alternées affichent un simple emblème qui nous renseigne sur la provenance de leur contenu: une plante utile et ornementale, connue sous le nom de ricin¹⁶.

Une fois terminée cette causette amicale avec nos amis pêcheurs, nous avons de nouveau hâté le pas, aussi avides qu'au début de jeter un regard sur l'au-delà, toujours si plein d'attraits. Mais nous devons abandonner notre recherche au moment où nous nous rendons compte que la perspective n'offre pas d'espoir de résoudre le mystère de l'inconnu. Des caps et des anses continuent de borner la vision dans le lointain. Un peu au-delà du district¹⁷ agréable de la meunerie dont un simple coup d'oeil, jeté au-dessus de la cime des arbres à l'ombre desquels notre route se perd, nous octroie le panorama, la route devient rude et rocheuse, en fait presque impraticable. Les "escotes"¹⁸ se présentent formidables, selon l'avis même du hardi voyageur "des bas". Les établissements deviennent de plus en plus disséminés et solitaires. On peut y trouver, nous dit-on, quelques maisons confortables, à l'aise, le long de la route désolée¹⁹, mais elles brillent par leur rareté autant que des roses dans le désert.

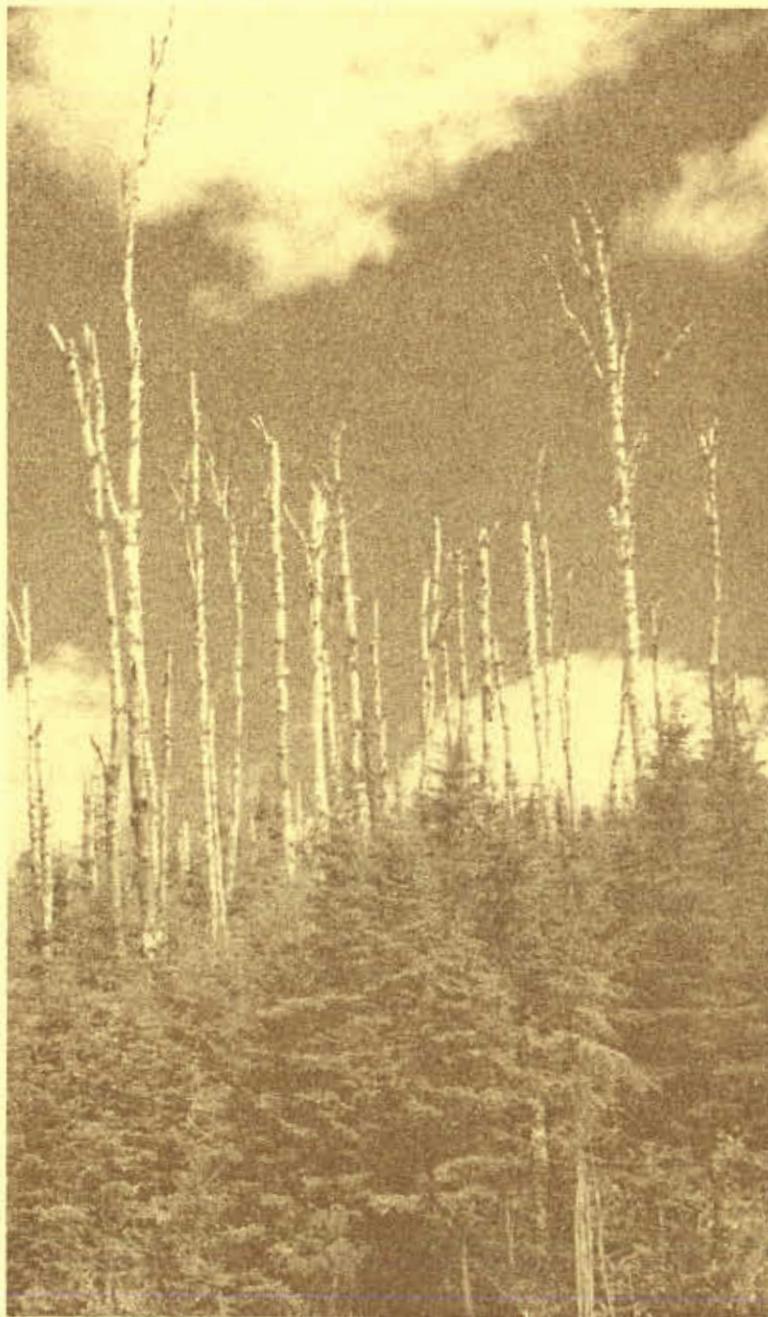


Photo Office du Film Québec 4334-57

Une forêt calcinée qui "guérit"...




PERRY DAVIS

MODE D'EMPLOI DU
PAINKILLER
PERRY DAVIS

●

Cie Davis & Lawrence (Canada) Ltée.
Pharmaciens manufacturiers
Montréal

CONTENU 2 OZES FL. OZ. **PERRY DAVIS' PAINKILLER** TRADE MARK. CONTENTS 2 FL. OZ.

DIRECTIONS. *For Adults*—1 teaspoonful diluted in wine glass or more sweetened water. *Children*—A few drops (diluted) according to age. No. 23647 The Proprietary or Patent Medicine Act.

DIRECTIONS. *Pour Adultes*—1 cuillerée à thé dans un verre à vin ou plus d'eau sucrée. *Pour Enfants*—Quelques gouttes diluées selon l'âge. No. 23647 La loi des médicaments pharmaceutiques ou médicaments brevetés.

DAVIS & LAWRENCE CO. (CANADA) LTD., HAMILTON CANADA



PERRY DAVIS
PAINKILLER
Marque Déposée

ANTISEPTIQUE
RECHAUFFANT

USAGE INTERNE
POUR
Refroidissements, Rhumes
Ordinaires, Crampes,
Coliques, Diarrhée.
Aussi pour Toux Ordinaires—
Lorsque employé d'après
instructions.

USAGE EXTERNE
Comme Comresse pour Mal de
Gorge Ordinaire, Croup
Spasmodique.

COMME APPLICATION
POUR
Foulures, Contusions, Onglées,
Engelures, Morsures et Piqûres,
Muscles Endoloris, Douleurs
Rhumatismales, Coupures, Egrat-
ignures et autres petits maux.

Dose pour Adultes—1 Cuillerée à thé
dans de l'eau ou du lait. Instructions
complètes à l'intérieur.

PETIT FORMAT

CIE DAVIS & LAWRENCE
(CANADA) Ltée., MONTREAL



Photo Conrad Gagnon

Les "écores" de la Martre

Une seule chapelle de mission²⁰, rompt la longue distance privée d'église entre le *Mont-Louis* et *Sainte-Anne*. De toute évidence, nous avons touché la fin de notre pèlerinage. Nous pouvons aisément comprendre pourquoi Gaspé, comme on le prétend en certains milieux, devrait s'appeler *Gaspèche*, un vocable micmac signifiant le bout de la terre²¹.

Aussi après un dernier regard affectueux et un ultime coup-d'œil embrassant toute l'étendue radieuse du golfe et la grandiose région sauvage de ses limites méridionales, nous faisons demi-tour et nous reprenons le même chemin vers le district relativement peuplé et actif de *Sainte-Anne-des-Monts*.

NOTES du CHAPITRE VII

1 Nos recherches nous ont permis de découvrir les nombreux vocables utilisés par nos ancêtres pour dénommer chacune des particularités physiques de leur environnement. — Ainsi lorsque nous laissons la *Pointe-au-Goémon*, située dans la ville du Cap-Chastet, nous entrons dans l'*Anse-au-Goémon*. Puis nous croisons la *Pointe-Sainte-Anne* et nous filons dans l'*Anse*. — La Grande-Rivière traversée, c'est le *Grand-Sainte-Anne* ou *Haut-de-Sainte-Anne*. C'est là que se concentrent les plus importantes activités culturelles et



Gracieuseté Albertin Dugas

La vieille église du Mont-Louis

commerciales de la Ville. — Puis c'est la Petite-Rivière qui nous introduit dans le *Petit-Sainte-Anne*, le coin le plus affairé de l'endroit il y a une centaine d'années, au temps des Sasseville et des Lamontagne. — Le *cap de Sainte-Anne* ou *aux Groseilles* affiche fièrement son majestueux château. — Toujours en descendant, nous franchissons la plage des *Echouries*, nous frappons la *Pointe-aux-Chiens* ou *Grosse-Pointe* et par la *Côte-à-Piquion* nous arrivons aux *Ruisseaux-à-Patates* (il y en a un grand et un petit là aussi). — Un peu plus loin, nous pouvions admirer autrefois le *Trou de la Fée* (caverne naturelle dynamitée par un vandale) et la *Tourelle* (la *Cheminée* ou le *Bonhomme* pour certains), vaincue récemment par les éléments destructeurs et l'érosion. — Une fois passé le *Ruisseau de la Tourelle*, nous nous acheminons sur le *Chemin-Neuf* jusque dans l'*Anse-aux-Quinze-Collets*. Tout près sur la grève s'élève la petite tourelle, appelée autrefois la *Bonne-Femme*. Enfin, par la *Côte-du-Pendu*, nous traversons le *Ruisseau-Castor* pour parvenir dans l'*Anse-à-Jean*, le dernier endroit habité de la grande paroisse de *Sainte-Anne*. Plus bas, les missions: *Saint-François-de-Sales* du Cap-au-Renard, *Saint-Martial* de la *Rivière-à-la-Martre*, *Sainte-Emélie* de Marsoui.

- 2 On fabriquait les flottes avec du liège ou du bois pour maintenir les filets à la surface de l'eau.
- 3 En Gaspésie, on prononce "ré" et on emploie ce mot au féminin et au singulier. "As-tu mis ta ré à l'eau?"
- 4 On appelle ces crochets des "horses", peut-être à cause de leur ressemblance avec une tête de cheval renversée.
- 5 En réalité la bourgade du Ruisseau-à-Patates (Ruisseau-Pataques) était une ruche bourdonnante d'activités industrielles au début du siècle. Le moulin à scie appartenait à Alfred Lepage. Il fabriquait du bois de fuseau, "dravé" sur le ruisseau éclusé. Une dalle amenait l'eau au moulin à farine situé en contrebas.

Le moulin à farine, actionné par l'eau qui tombait dans les godets de la grande roue en bois, avait été bâti par Philius Lévesque qui l'avait vendu à Georges Larouche, puis à Dari Dugas et enfin à Edouard Lafontaine. (Inform.

Arthur à Emile Lévesque.)

- 6 Le métier de "culler" anglais a vite été francisé : "colleur". Il consistait à élaguer du bois les parties défectueuses, donc à faire un choix pour envoyer au marché seulement ce qui était vendable. — Il y a du rapport avec le mot coller français, en autant que l'on "colle" aux examens un candidat mal préparé.
- 7 Donc trois opérations de chargement: 1° on remplissait la charrette; 2° on la vidait dans les barges de transport munies de voiles; 3° celles-ci rendaient leur chargement aux navires qui les attendaient au large pour filer ensuite au port de destination en Angleterre.
- 8 Côtayer; les Gaspésiens prononcent "cotéyer", et ils font du "cotéyage". Ils disent également d'un voilier qui avance par vents contraires "qu'il lovève" au lieu de "qu'il louvoie".
- 9 Ardrossen est un port de mer à près de 50 km de Glasgow, en Ecosse. Aujourd'hui on a le bon sens de transformer le bois en papier chez nous avant de l'exporter. Mais on n'y est pas encore parvenu dans le cas de l'amiante et du fer, pour ne nommer que ces matières premières.
- 10 Aujourd'hui on fait face à cette réalité: l'épuisement de la richesse forestière. C'est pourquoi depuis une dizaine d'années le gouvernement du Québec a sonné l'alarme et procède au reboisement intensif. Dans notre climat, un arbre prend presque cinquante ans pour devenir rentable.

Raison de plus pour éviter les incendies dévastateurs. Le prône du 5 août 1906, lu par le curé Pérusse, comporte cet avertissement pressant: "Aux prières la persévérance dans les résolutions de la neuvaine de Sainte Anne et protection contre le feu qui menace de tout détruire." De là les réflexions de Madame Bignell.

- 11 Les anciens emploient souvent le mot "tourette" au lieu de tourelle. La grande tourelle, rongée par l'érosion, s'écrasait le 26 mars 1982. On a parlé de la reconstruire... Alors pourquoi pas réédifier les rochers des Capucins et la caverne du Trou de la Fée??? Mettons plutôt en valeur ce qui nous reste... Nos vieilles maisons par exemple, nos sites naturels et archéologiques.
- 12 Pourquoi l'Anse-aux-Quinze-Collets?... Et pas quatre?
Un résident du Chemin-Neuf avait coutume de tendre ses 15 collets à lièvres, pas un de plus ou de moins. (Inform. Yvon "du Jeune à Germain" Pelletier.) — Pourtant Marius Barbeau, dans *L'Arbre des Rêves*, page 182, nous rapporte à ce sujet une histoire qu'il a recueillie: "... Là où se trouvent des ossements humains, sur le plain, on peut s'attendre à découvrir aussi un trésor caché, comme aux Quatre-Collets, près la Tourelle. On y a déterré un squelette, paraît-il, ainsi que de l'argent. Mais personne n'a profité de cet argent." Avec les années, le nombre de collets augmente...
- 13 Le havre de cette anse a profité de bien des aménagements depuis quelques années. On y a édifié un brise-lames qui assure la sécurité de son importante flotte de pêche. Complète cette installation une usine de préparation du poisson, les Pêcheries-Tourelles, dirigée par deux industriels: Ralph Fagan et Jean-Paul Ross.
- 14 L'auteur veut parler des portraits qui ornent les murs des magasins généraux. D'abord le Pape Pie X, puis Monseigneur Blais, évêque de Rimouski, et également le curé Pérusse occupaient des places honorables, après sans doute le crucifix et les cadres des Sacrés-Coeurs de Jésus et de Marie.
- 15 "Pain-Killer": prononcez "penne-killleur".
- 16 L'huile de ricin, comme l'huile de castor, excellents purgatifs, servaient de

panacée universelle: fièvre, toux, rhumes, gripes, inflammations, même "pigrites"... maux des enfants qui ne voulaient pas aller à l'école! Elles faisaient le désespoir des jeunes qui abhorraient son goût grasseyé causant des spasmes au cœur, mais la joie des mères qui, grâce à elles, annihilait toute velléité de paresse chez leur progéniture.

- 17 Sur le Ruisseau-Castor, Esdras Lepage avait construit vers 1902 un moulin actionné par l'eau pour fabriquer des barreaux à bois de fuseau. Ce n'était pas une meunerie, comme le croyait madame Bignell. (Inform. Jos Lepage.)
- 18 Escores (pron. écores). C'est un vieux mot français, datant de 1382, qui signifie escarpement, selon le *Petit Robert*. En français moderne, on emploie plutôt accore.
- 19 Il existait bien un tracé de route alors le long du rivage ou sur le haut des montagnes, ou même à flancs de montagnes. A preuve: Adhémar Vallée, du Cap-au-Renard, me disait un jour: "Voyez dans l'escore des Saulteux le chemin qui guérit!" En effet la végétation envahissait de nouveau ce vieux semblant de route, si mauvais, si pénible que la plupart des gens préféraient voyager en goélette ou en barge d'une localité à l'autre.
- 20 L'auteur fait erreur ici. Pas une, mais deux chapelles de mission s'élevaient le long de la route: celle de la Rivière-à-la-Martre et celle de la Rivière-à-Claude.

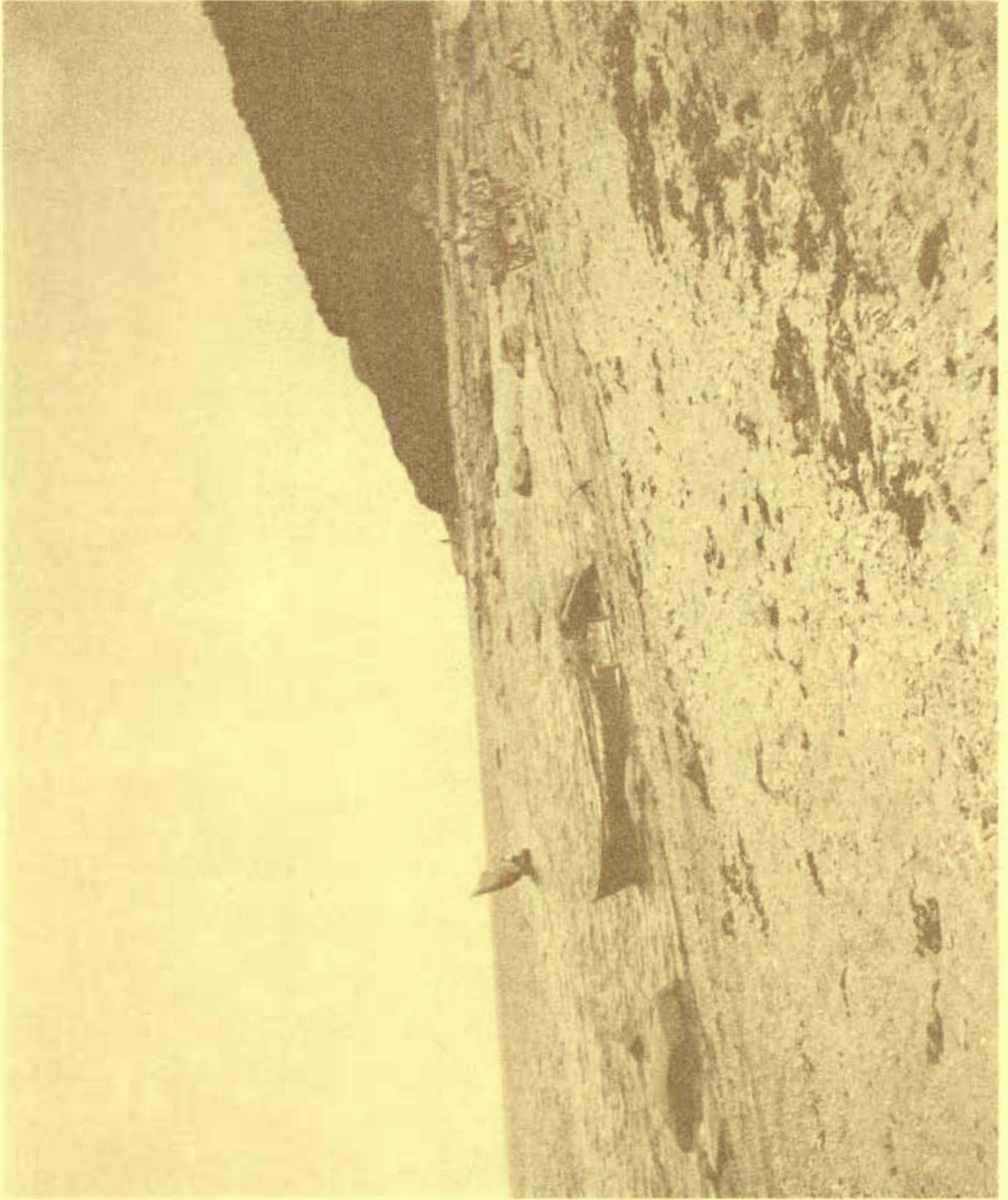
Gaspéche (ou Gaspé) origine du vocable micmac Gespeg; la fin de la terre, selon le père Pacifique dans ses *Études géographiques* (p. 177). La prononciation populaire a fait de Gaspé, comme de vierge viarge.



La fileuse de Marsoui: Madame Lever

CHAPITRE HUITIÈME

REGARDS AU LARGE
ET VERS LE CIEL



La "Bonne Femme", toujours en vie...

Regards au large et vers le ciel

Plusieurs fois depuis mon arrivée à Sainte-Anne, j'ai songé au cas d'une institutrice fatiguée et au remède prescrit par un oculiste, quand elle alla lui raconter l'histoire de ses yeux endoloris.

— Quelle est votre perspective lorsque vous êtes assise à votre bureau?

— C'est le mur d'en face qui la borne.

— Est-ce que des fenêtres percent ce mur? N'avez-vous aucune chance de regarder au-delà et de jeter un coup d'oeil au dehors sur les splendeurs de la nature.

— Absolument aucune.

— Alors, puisque vous faites grand cas de vos yeux, déménagez votre bureau et mettez-le en position telle que, au moment de lever les yeux au-dessus de votre travail ou des figures de vos élèves, votre regard pourra vagabonder dehors sur quelque champ de vision extérieur. Changez de point de vue souvent et, par-dessus tout, recherchez les vastes paysages.



Photo Effie Bignell

Le Petit-Sainte-Anne vu de l'est

Quand nous considérons les superbes horizons panoramiques, qui dans cette région se présentent de tous les côtés, nous aurions souhaité détenir le pouvoir de conférer à tous les yeux fatigués le don de perspectives sans entraves.

On l'a souvent remarqué parmi les résidents de contrées où la vue s'exerce à lever fréquemment les yeux à de grandes hauteurs ou à parcourir de vastes étendues horizontales.

Ils retiennent une vigueur de vision longtemps au-delà de la période où des mortels moins favorisés doivent forcément rechercher l'aide de lunettes. La véracité de cette théorie se confirme par ici, car bien rarement nous voyons nos villageois porter des lunettes. Sans doute l'excellence de leur faculté naturelle augmente-t-elle par la connaissance des traits et des caractéristiques particuliers à la région. C'est le cas notamment quand il s'agit de se prononcer sur le caractère, et même sur l'individualité d'embarcations à l'approche.

— Ce doit être la *Louisia*, remarque quelqu'un, alors que très loin à l'horizon pointent les contours flous d'une goélette.

— Ou bien c'est le *bâtiment du gouvernement* qui s'en vient, annonce une seconde sentinelle.

La prophétie s'accomplit, quand un valeureux petit bateau émerge des brumes et des vapeurs et file vers notre rivage.

Les discoureurs se rabattent sur de courts propos au cours desquels ils font valoir les avantages particuliers de leurs propres opinions politiques sur celles de tous les partis adverses. Les harangues terminées, les vieux routiers montent de nouveau dans leur vaisseau et ils partent pour leur prochain arrêt cédulé.

La vue de tout navire norvégien¹, en route vers nos rives en quête de bois de fuseau, provoque un intérêt considérable. Les spectateurs de la Côte l'accueillent avec des commentaires sans fin. Plus il approche, plus la surexcitation devient contagieuse jusqu'à nous envahir nous-

mêmes. Nous nous attardons aussi sur la grève et nous guettons et nous spéculons....Parfois nous nous en faisons aussi accroire sur nos capacités de diriger les manoeuvres!

Les jours passent. Nous faisons connaissance avec le capitaine du navire. Que d'histoires poignantes relatant leurs voyages en terres étrangères ou sur des mers lointaines, n'avons-nous pas entendues sur les lèvres de ces gentilshommes de Norvège!

Il y a parfois des jours de fête, occasions délicieuses où l'équipage du navire endosse ses habits de gala et nous convie à sa table hospitalière. Aussi c'est avec le sentiment romantique de répondre à l'invitation d'un Viking que nous acceptons gracieusement. Nous avons aussi le privilège de nous familiariser avec cette magnifique créature, l'objet inanimé le plus apparenté à un être vivant, un navire.

Les jours s'amalgament en semaines et le vaisseau devient pour nous comme un trait permanent de ce sublime panorama. Nous l'apercevons de presque tous les points de nos excursions quotidiennes...Pendant toute la nuit, se balançant à une telle hauteur que leur lueur se mêle au scintillement des étoiles, brillent les feux de route du sympathique vaisseau.

Mais un jour, le Viking nous annonce que le bateau a reçu sa pleine cargaison et qu'il est à veille de quitter nos côtes. Les conditions de la marée de minuit se prêteront favorablement à cette entreprise, à ses dires. De là jusqu'à l'heure dite, d'habitude si calme à bord du navire, règne un grand branle-bas. Les feux de route se multiplient avec une constellation d'autres lampes. En plus, d'autres lueurs dans le proche voisinage indiquent la présence de cet important petit bateau à vapeur, dont la fonction consiste à touer le navire vers les eaux profondes. Puis, c'est le crépitement des ancres qu'on hale, c'est la sirène bruyante du remorqueur qui hurle au départ, ce sont les feux qui déménagent lentement vers le golfe.



Album Maud Russell

L'équipage norvégien

Au point du jour, nous remarquons la toue à l'ancre près de la rive. Mais la longue-vue nous révèle à une distance imprécise un vague navire, toutes voiles dehors, qui a mis le cap sur la pleine mer.

— Il nous manque, n'est-ce pas? ce magnifique vaisseau, s'exclame un villageois.

Comme nous, il regarde fixement sur le fleuve l'endroit maintenant désert, hier encore le lieu de séjour du navire familial.

— C'est toujours ainsi. Quand il nous quitte, c'est comme la solitude pour un bout de temps. Nos voisins du village ont beau déménager de temps à autre, mais en règle générale, leurs demeures subsistent. Dans le cas des Norvégiens, non seulement nous perdons des amis, mais aussi leur maison, qu'ils transportent avec eux.

★ Cet énoncé modéré à l'égard des déménagements des gens du village:..."en règle générale, leurs maisons subsistent..." pourrait s'avérer déroutant dans les faits, si nous n'avions pas déjà reçu des éclaircissements sur le sujet.

— En premier, nous avons vécu au *Ruisseau-à-Patates*, puis à *l'Echourie*, et maintenant nous vivons dans le faubourg de *Sainte-Anne-des-Monts*, nous exposa dernièrement la femme de l'un des ouvriers du moulin. Mais comme nous avons toujours occupé la même maison, tous ces établissements nous paraissent comme chez-nous.

Ce fut avec stupéfaction que nous accueillîmes cette brève confiance, révélatrice d'une situation de fait. En ces localités, il existe une modique population de migrants. Ces gens prônent le système de location d'emplacements de terrain et d'érection de leur demeure sur cette terre louée à bail. Nous savons une maison de taille moyenne, localisée aujourd'hui dans le haut de *Sainte-Anne*, qui a arraché ses piquets au moins cinq fois et déménagé ainsi à cinq endroits différents du village².

La simplicité architecturale de la majorité des maisons de la Côte rend relativement faciles leur démolition par pans, leur déménagement par sections et leur réassemblage. Nécessité, convenance, préférence pour d'autres sites semblent les motifs sous-jacents à ces exodes.



La maison d'Isaïe Litalien

Quand l'éloignement ou la proximité des amis, des parents, des écoles, des églises, des commerces et d'autres centres d'intérêt, nuit au bonheur ou au bien-être de la maisonnée; quand des inconvénients fâcheux s'ingèrent dans le paysage d'un certain individu et que des éléments vilains déparent son horizon; quand des querelles de voisins troublent l'atmosphère; en résumé, quand l'entourage devient tout-à-fait déplaisant, quelles délices à pouvoir ainsi ramasser sa demeure et la replacer dans quelque localité nouvelle, sympathique et de son propre choix!

★ Nous avons tellement pratiqué des exercices de vision au large que nous sommes devenues familières avec les diverses compagnies de paquebots dont les unités passent en face de notre localité. Elles donnent toujours la préférence à la rive sud du *Saint-Laurent* plutôt qu'à la rive nord, moins directe et plus hostile.

Parfois nous entrevoyons quelque étranger illustre dont les pages des journaux nous auront appris le passage. Aujourd'hui nous avons l'honneur de distinguer, très loin sur la route maritime, un escadron royal³. Ce n'est pas sans un certain sentiment d'exultation et d'orgueil que nous nous félicitons de notre bonne fortune. En effet à nous, humbles résidents de la Côte, on octroie le privilège d'un premier coup d'oeil. Et pourtant de grandes cités, toutes resplendissantes de l'éclat des préparatifs de la réception, des foules tendues au paroxysme de l'attente, des dignitaires de l'Etat bien au fait de leurs souhaits de bienvenue, des orchestres et des troupes de soldats bien entraînés, tous grillent d'impatience de contempler le spectacle que nous avons devant les yeux.

Une autre fois, nous lorgnons un bateau qui transporte un groupe de savants jusqu'aux rives lointaines du Labrador. C'est l'endroit choisi par ces astronomes pour l'observation de la prochaine éclipse de soleil⁴. D'autres savants s'activent çà et là pour tenter de surprendre des aspects différents du phénomène céleste. Quelques-uns

partent pour outre-mer, jusque sur les rivages de l'Égypte. Le monde scientifique tout entier guette passionnément le résultat de leurs observations.

Même dans notre village, le monde non-scientifique possède des représentants vivement intéressés.

- Qu'est-ce que ce sera *l'escrippe*, demande à son père un "fléau" que nous écoutons parler.

— Ce sera comme ceci, répond le paternel. Au moment de *l'éclipse*, le soleil va se cacher à cause du passage de la lune entre lui et la terre.

— Tu dis "se cacher", *son père*? Où se trouve le phénomène? N'est-ce pas ainsi plus que la moitié du temps? Quand nous dormons par exemple ou bien les journées où le soleil ne brille pas du tout...Et s'il est pour se cacher, pourquoi les savants se donnent-ils la peine de le chercher? Aller si loin pour se mettre en quête de ce qui n'y sera pas! Ce n'est pas raisonnable!

Désappointement! C'est le lot de nos gens. La pluie et un ciel de plomb s'insinuent aux petites heures du matin. L'aube se perd bientôt dans un crépuscule universel.

Les savants du Labrador jouent encore plus de malchance que nos non-scientifiques, car la grisaille de leur matin se montre plus terne que la nôtre⁵.

Aux premières heures du jour, nous prenons place sur la plage et nous regardons fixement et sans arrêt vers l'est. Au moment de son lever, le soleil se cache sous les nuages, mais il indique sa présence par une certaine clarté tamisée. C'est vers ce point presque lumineux que nous dirigeons nos verres grossissants.

Petit-à-petit les nuages s'étendent et s'étalent jusqu'à ce qu'ils bannissent tout espoir d'une plus grande luminosité. Règne alors la grisaille totale. Ceci, nous le savons, correspond à l'apogée de *l'éclipse*. Deux heures plus tard,

cette grisaille s'est à ce point approfondie que, même près de la fenêtre, nous avons peine à distinguer les caractères imprimés ou à rédiger des notes dans notre cahier. Ces conditions atmosphériques plutôt déprimantes cèdent la place à un dégagement et même à quelques aperçus d'un soleil normal.



La grisaille...

Photo Bruno Sergerie

A l'heure du coucher de soleil, règne un étrange brouillard. Le matin suivant, une brume extraordinaire, rose pourprée, surplombe le sol. Même en plein soleil, ces vapeurs magnifiques et singulières sont omniprésentes, et, pendant quelques jours, on remarque de façon notable des perturbations atmosphériques.

★ Il peut ressembler à la profanation du sacré, cet effort païen, qui est le nôtre, pour saisir et retenir la sublime expression des cieux. Mais nous le tentons encore une fois.

Un matin de juillet, un petit peu après trois heures, la mer affichait un calme plat. La forêt apportait l'odeur du sapin baumier vers la côte. Je regardai par ma fenêtre et là je contemplai un spectacle d'une beauté inoubliable.

Des nuages d'une majesté transcendante et d'une splendeur inexprimable annonçaient le lever du soleil. Son apparition leur conféra une densité plus foncée. Ils s'étalèrent au point d'enluminer la surface entière du ciel et de miroiter sur la mer paisible. Les maisons des villageois endormis baignaient maintenant dans cet éclat doré, et de plus elles reflétaient leur silhouette sur les eaux calmes de la mer et sur le bleu embrasé du ciel.

Seule une voix troua le silence de cette heure adorable, mais une voix si harmonieuse que la nature elle-même, dans ses humeurs les plus sublimes, s'y sent toujours en accord. De son nid sis au coeur de la forêt, le trille de la grive solitaire s'avancait par vagues vers la mer.

Il nous arrive plutôt rarement d'apercevoir ces levers de soleil de la mi-été, même si, la nuit, nous ne tirons pas les rideaux de nos fenêtres dans l'espoir de nous éveiller à la clarté matinale. Mais en ce pays aux vastes espaces et à l'atmosphère reconstituante⁶, le sommeil est un tyran et il règne de façon despotique. Il nous fait penser à Shylock⁷: il insiste à tout moment pour collecter son dû. Tentons-nous de nous faufiler hors de son empire du petit matin? Avant que le

jour batte son plein, il nous enveloppe dans des effluves d'irrésistible somnolence et nous lui payons l'équivalent du temps volé pour la contemplation du lever du soleil.

Au contraire, à la tombée du jour, il nous est facile, comme je l'ai dit, de nous rassembler sur la galerie ou de nous poster près de la plage, pour surveiller les premiers indices de l'apothéose.



Photo Bruno Sergeie

L'apothéose...

Quelquefois ciel et mer s'embrasent tous les deux et les collines contrastent avec cette conflagration...D'autres fois, ce n'est qu'un ramassis informe de nuages illuminés, et le jour s'achève. Une splendeur par-dessus une splendeur, dont les eaux tumultueuses captent seulement des reflets dispersés.

Plus souvent, la clarté du soleil met sous nos yeux comme une longue traînée de pourpre et d'or ou bien comme un pilier de feu étendu par terre, abattu, en travers des eaux, dont cesse le rayonnement quand il touche à la rive.

Quelquefois un chatolement satiné se dépose sur la mer, car seulement sur la surface d'eaux sereines peuvent miroiter les clartés opalescentes. Il arrive parfois que le simple passage d'une barge sur une mer d'huile va provoquer la naissance d'une quantité innombrable de rides minuscules et dorées, alors que chaque mouvement des rames lève, pour les laisser retomber, une gerbe de gouttes d'or.

Ce que j'ai appelé la scène du *mirage* s'est souvent répété, toujours avec des effets différents, il est vrai, depuis le soir de notre arrivée. Ce phénomène joue d'étranges tours, à cause de son absurde méconnaissance de la perspective, de ses rallongements et raccourcissements, de ses accroissements et diminutions d'objets.

Est-ce par la crainte du ridicule aux yeux des lutins de l'air que les majestueux rivages du nord se révèlent à nous si peu souvent? Peu importe la distance (54 milles ou 82 km). Le *mirage* peut en aucun temps se saisir de leur apparence pour manifester ses pouvoirs de nécromancien⁸. Tantôt les collines de cette côte lointaine semblent se relever pour se former en colonnes altières ou bien en succession de tourelles. Tantôt les tourelles et les colonnes se confondent, puis elles se séparent de nouveau et, par degrés, elles coulent comme par-dessus la surface des eaux.

Des bateaux qui passent peuvent soudainement diminuer de la sorte et puis surgir à des élévations

singulières. Une fois nous avons aperçu un trio de quatre-mâts (ils devaient se trouver à des milles et des milles au large), dont la voilure rétrécissait peu à peu, alors que les bâtiments escaladaient les hauteurs, au point que le bout de leurs mâts semblait à la veille de percer le ciel.

Le génie du mirage, Ariel⁹, traite les navires avec un respect relatif. Ses actions mystérieuses et romantiques, il semble les réserver uniquement à ces voiliers poétiques, guidés par le vent. C'est à cause de leur moyen de locomotion plus pratique que les vapeurs prêtent à caricature. Leurs apparents mouvements à la hausse leur confèrent des proportions ridicules et même grotesques. Quelquefois on ne leur distingue qu'une immense coque dégingandée. A cette phase succèdent généralement un aplatissement et un allongement bizarres. La coque s'en trouve comme absorbée; la cheminée et ses accessoires immédiats paraissent transformés tout-à-coup en un radeau d'une minceur périlleuse.

A notre avis, l'éclat presque unique du firmament ne met pas en valeur seulement les heures de plein jour. Un lustre et une clarté amplifiés caractérisent même les ciels de nuit, et l'enchantement, dans son acception révérencieuse, semble s'étendre à la reine des Nuits elle-même.

En ce moment, la lune chevauche avec majesté des nuages tumultueux et elle abaisse les yeux sur la surface des eaux en courroux. Un peu plus tard, à partir de ciels limpides ou de talus de luminosité, ou bien à travers des draperies délicates comme une toison de mouton, la lune lance ses rayons sur des mers calmes. Par ailleurs les forêts et les clairières, les collines et les vallées s'éclairent d'une lumière qui rivalise avec celle du jour, et des villages entiers baignent dans cette clarté.

La solennité du mystère s'intensifie dans la tranquillité merveilleuse de la nuit. Sur ce calme peut tomber le son des nuits et des vagues, sans pour autant troubler la paix unique

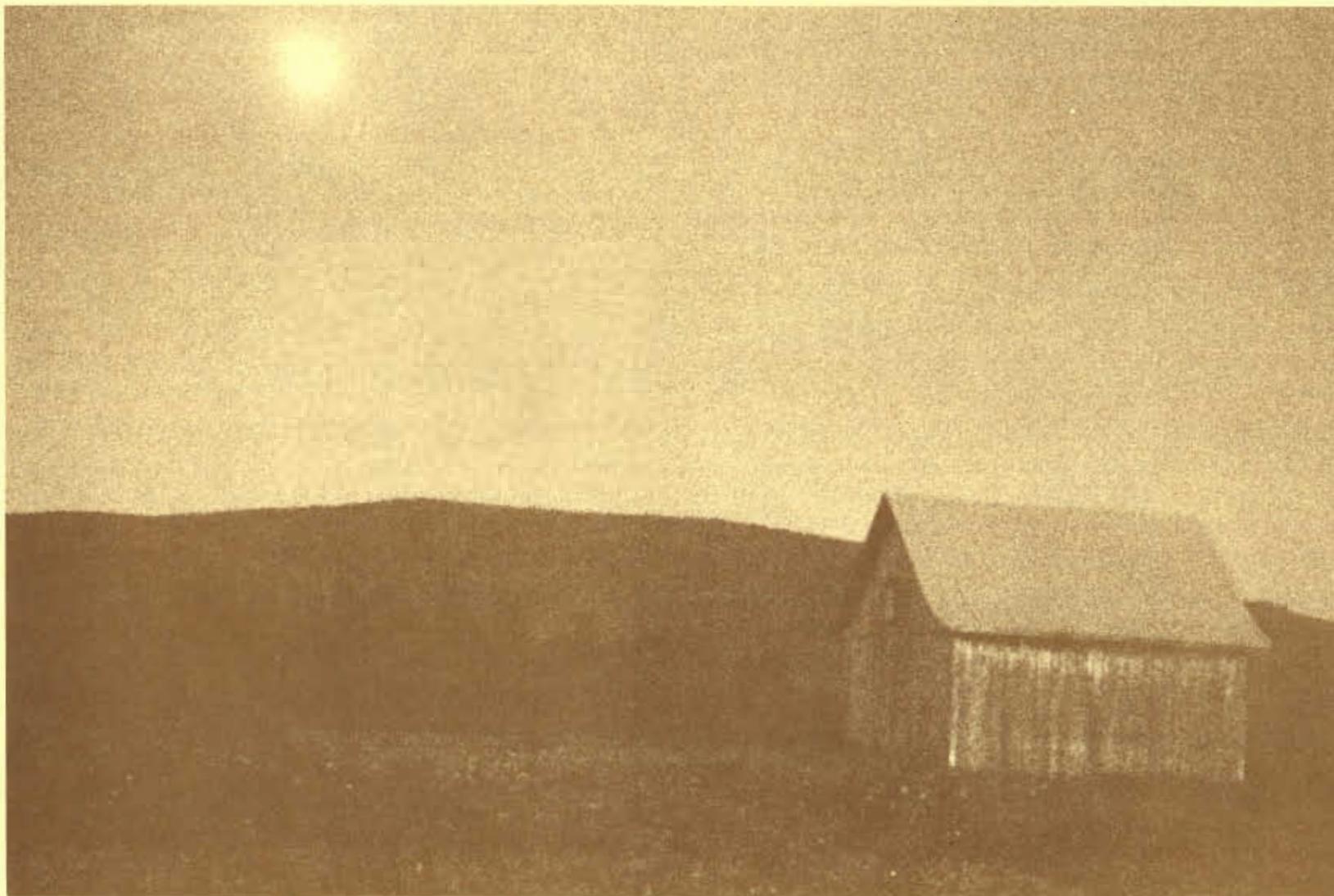


Photo Bruno Sergenie

La lune chevauche avec majesté...

de ces heures.

Une nuit de la mi-juillet, ma soeur s'était attardée sur la galerie après ma retraite dans la chambre à coucher. Elle me rappela pour contempler ce qu'elle nommait un magnifique nuage. Effectivement le spectacle s'avéra tout-à-fait impres-

sionnant. Une splendide phosphorescence tombait comme un vaste rideau aux franges très longues, par-dessus le ciel du nord tout entier. Phosphorescence lumineuse au point de s'embraser, si transparente que, même à travers cette

singulière pâleur, on apercevait parfaitement le scintillement des étoiles et les profondeurs bleues des cieux. Le rideau ondulait, et chatoyait, et finalement s'évanouissait tout en flottant.

Notre éblouissement était à son comble lorsque quelqu'un, près de nous, nous expliqua:

— Vous avez contemplé l'une des nombreuses phases des superbes "marionnettes"¹⁰.

Cette tentative de les dépeindre est une tâche aussi futile que d'essayer de pénétrer ces caractères d'imprimerie de l'odeur de la rose ou de la mélodie des chants de l'oiseau. Tout de même il me faut parler du rayonnement d'un autre encore de ces ciels nocturnes.

Un mois après cette occasion au cours de laquelle nous avons admiré pour la première fois l'hémisphère nord enveloppé dans son rideau luminescent, se présenta notre second spectacle d'une aurore boréale.

En toutes directions, sauf vers le nord, les cieux étincelaient du scintillement des étoiles et, en chemin vers le zénith, progressait le sentier à la nébulosité lactée, que l'on appelle ici la Route de saint Pierre¹¹.

Alors que de divertissements et de clignotements, que de courses et de poursuites, que de lancements de dards çà et là, se déroulaient parmi les étoiles! Toutes les fées du ciel en cette nuit d'été avaient perdu complètement leur orientation. En l'absence de leur reine, ces modestes lueurs brillaient d'un éclat apparenté à la sienne propre.

"Quand une étoile tombe, son âme monte vers Dieu,"¹² répète le petit peuple d'une autre terre nordique. Mais aucune réflexion aussi sérieuse ne pouvait s'appliquer à la course des étoiles joyeuses qui se précipitaient d'un travers à l'autre des profondeurs bleues de notre merveilleux ciel.

Or, vers le nord, se déroulaient des scènes forçant

l'adoration. Là, de lourds nuages assombrissaient le fleuve, mais au-dessus des ténèbres s'étalait une large traînée lumineuse. Une traînée sans transparence, qui ne donnait aucun indice de ciel azuré de l'autre côté du rideau, mais d'une franche opacité dans la profondeur de son éclat. Et tout autour de cette partie du ciel, de l'horizon jusqu'au zénith, s'allongeaient de longs rayons de lumière. Quelques-uns se montraient simplement lumineux, d'autres devenaient plus foncés, puis dorés, puis colorés de lueurs incandescentes, semblables à une conflagration.

En face des eaux paisibles, sur lesquelles se réfléchissait ce miroitement merveilleux, se profilaient en silhouette une "couple" de demeures humaines, chaînons entre nous-mêmes et l'immensité.

"La mer fleurit blanc", s'exclament nos gens les jours où de longues filées de brisants déferlent sur la plage. Ou bien, quand les lames éclatent en moutonnement d'écume, "la mer a lâché son troupeau de moutons" leur sert de réflexion poétique à propos d'une mer démontée.

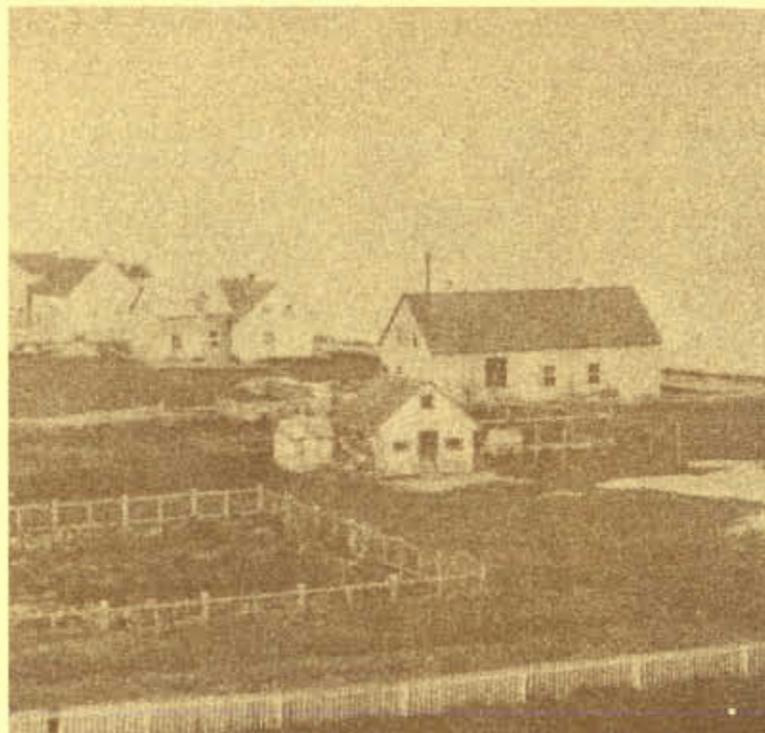


Filée de brisants sur la plage

La mer atteint peut-être le paroxysme de la grandeur quand, par une nuit sombre, au moment où les houles viennent déferler sur la grève, leur noirceur s'agrémentée d'une crête d'écume bouillonnante et qu'une barre resplendissante de blancheur se profile sur la plage. En même temps les blocs erratiques¹³ polis par les eaux, mis à nu au moment où le flot se retire pour préparer une autre charge furieuse, s'arc-boutent, comme des phares de lumière vivante et palpitante.

NOTES du CHAPITRE VIII

- 1 Pour l'expansion de leur commerce avec le Canada, la Norvège et la Suède avaient choisi leur consul dans la personne de Théodore-Jean Lamontagne. Les capitaines, tels Norcross, Slaisland et Solberg, durant leurs arrêts de chargement, venaient s'entretenir d'affaires avec le consul qui les recevait dans son grand salon.
- 2 Serait-ce la maison de Macaire Côté qui aurait déménagé au moins quatre fois selon nos renseignements? Macaire était entrepreneur ("jobber") de chantiers pour le compte de Charles Bertrand, industriel de l'Isle-Verte. (Inform. Charles Deroy, Sainte-Anne-des-Monts.)
- 3 En août 1905, visite semi-officielle du prince Louis de Battenberg, amiral et commandant du second escadron de la Royal Navy, composé de 6 navires et fort de 4152 hommes. (*Can. Annual Review of Public Affairs for 1905.*)
- 4 *Lectures pour tous* (Sept. 1905) annonçait l'éclipse du 30 août "qui sera totale pour l'Est du Canada. Où on la verra de grand matin, un peu après l'aube... Elle durera près de quatre minutes" Même phénomène le 10 juillet 1972, dans notre région. Mais cette fois, il y eut débauche de beau temps.
- 5 Note de l'auteur: "Dans l'Amérique britannique, l'éclipse débuta peu après le lever du jour. Mais la faible altitude du soleil à cette heure-là tendit à amoindrir la valeur des observations qu'on aurait pu faire. La grande abondance des brumes qui couvrent habituellement les côtes du Labrador en été accrut l'incertitude de pouvoir contempler le soleil. Ces considérations m'ont amené à éliminer du continent américain les laboratoires d'observations d'éclipse. Comme nous l'avons appris subséquemment, presque toute l'Amérique du Nord-Est éprouva une grave dépression climatique très étendue pendant toute la journée du 30 août, et on n'a pu procéder à aucune observation du phénomène." (Rear Admiral Colby M. Chester dans le *National Geographic Magazine* de novembre 1906.)
- 6 Tous les gens de la ville éprouvent cette expérience enrichissante. Le grand air pur, non pollué, de la Gaspésie reconstitue le "système" et le porte au sommeil réparateur.
- 7 Shylock, l'usurier rapace, le créancier impitoyable du *Marchand de Venise*, comédie de Shakespeare, est l'équivalent pour les Anglais de ce qu'est pour nous le célèbre avare Séraphin Poudrier immortalisé par Claude-Henri Grignon dans son roman *Un Homme et son Pêché*.
- 8 Le nécromancien est une personne qui évoque les morts ou leur apparence pour en soutirer des révélations sur l'avenir. Ainsi le mirage s'empare des apparences maritimes pour leur donner une toute autre signification.
- 9 Ariel est une divinité aérienne dont Shakespeare a fait un personnage de sa comédie-féerie la *Tempête*.
- 10 A cause de leurs étonnantes virevoltes, les aurores boréales ont pris le nom de "marionnettes", actionnées, dirait-on, sur la scène du grand théâtre du Monde, par le divin Opérateur.
- 11 La Voie lactée, au dire de l'auteur, s'identifiait alors comme la *Route de Saint Pierre*. Est-ce une allusion au voyage de l'Apôtre sur le lac de Génésareth, à l'appel de Jésus? Pourtant tous nos informateurs âgés nous ont assuré que, dans l'ancien temps, il était plutôt question du *Chemin de Saint Jacques*, peut-être à cause du pèlerinage fameux de Saint-Jacques-de-Compostelle. Nos ancêtres ont apporté du vieux monde, avec leurs contes et leurs chansons, leurs proverbes et leurs dictons. (Inform. Madame Azilda Chenel-Vallée.)
- 12 Nous avons entendu ce dicton dans la bouche d'Acadiens de l'Île-du-Prince-Édouard, l'ancienne Île-Saint-Jean d'avant la conquête de 1760. Quand une étoile filante déchirait la nuit, on disait: "Tiens, une âme qui monte au Ciel!" En plus les Gaspésiens émettaient un désir porte-bonheur. (Inform. Madame Marie-Marthe Therrien-Vallée.)



La maison de pension du père Rémi

Gracuseté Odias Perré

Gracuseté Gérard Sasseville

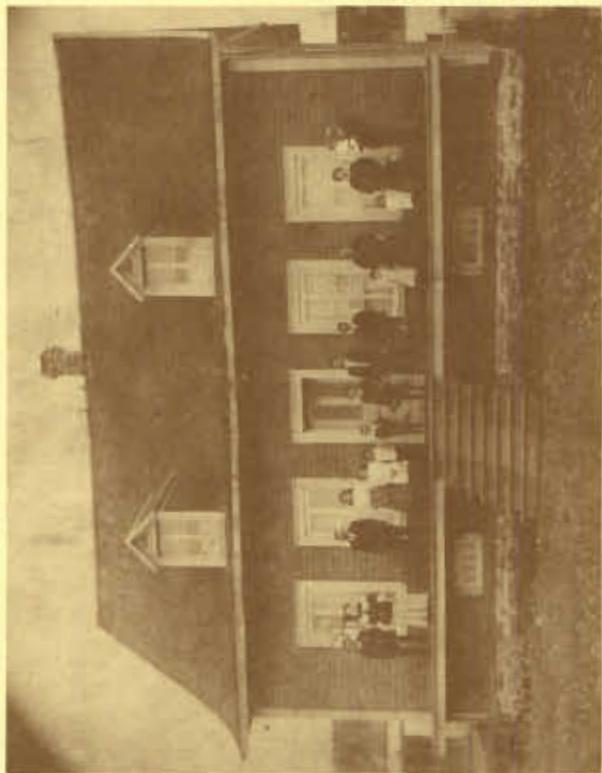


Famille Elias Litalien



Famille Emile Lepage

Gracuseté Jos & Paula Lepage



Famille Alfred Lepage

Gracuseté Madame Gibson



Famille Jean-Baptiste Gauthier

CHAPITRE NEUVIÈME

DÉTENTE À L'ENSEIGNE
DE LA CABANE À MI-CHEMIN



La cabane à Mi-Chemin

Détente à l'enseigne de la cabane à Mi-Chemin

Si infinis que soient les charmes étalés par la mer, ils ne nous retiennent pas toujours à ses côtés. Quelquefois nous vagabondons dans des sentiers qui mènent dans les parages de l'arrière-pays. En braquant les yeux au-delà des collines qui le chevauchent, nous obtenons des aperçus de minuscules établissements, qui nichent confortablement au coeur de vallées insoupçonnées. Puis nous pénétrons dans des lieux où la sauvagerie règne de façon absolue. Des éclaircies éventuelles, veuves de tout vestige d'habitation humaine, ne servent qu'à accentuer l'inaccessibilité des lieux. Elles fournissent l'occasion de contempler des hauteurs et des forêts encore plus éloignées. Ce sont de simples poteaux indicateurs de la région occupée par le centre, encore inexploré, de la Gaspésie.

Sur les prairies surélevées, sises à une distance d'un mille (1.3 km) ou plus en arrière de notre demeure, se dresse un point culminant d'où nous obtenons une perspective insurpassable, à notre avis, en envergure, en beauté et en variété¹.

Sur cette éminence, l'observateur est trop loin de la côte pour ouïr le son des voix de la mer. Mais il est assez près pour vibrer en harmonie avec les humeurs différentes du grand fleuve et pour remarquer tout ce qui se passe sur ce vaste chemin, à perte de vue. De ce côteau, il nous est possible aussi de contempler la courbure interminable du rivage qui s'étend du *Cap-Chastes* jusqu'à la *Tourelle*.

Nous jouissons également d'une vue à vol d'oiseau de notre village et de tous les pâturages et carrés de brousse situés entre "Pisgah"² et la ligne du rivage. Puis, de chaque côté et en arrière de notre poste d'observation, s'étendent,

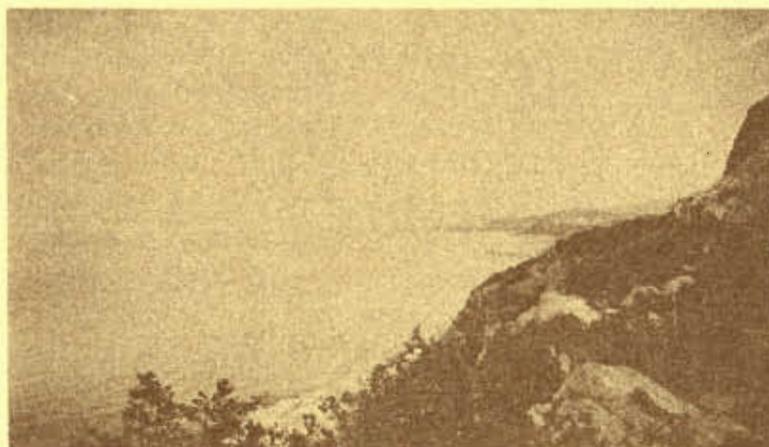


Photo Effie Bignell

Les courbures de la Côte

rang sur rang, des collines et des ravins couverts de forêts. Ces lieux évoquent le mystère et la présence de bizarres animaux sauvages qui fuient les "repaires" des hommes.

Ici et là, sur cette élévation, nous rencontrons des tas de pierres qui ne signifient rien au-delà d'une très laborieuse et très prosaïque tentative de défrichage. Mais pour nous, chaque pile de roches évoque un autel, érigé en souvenir d'une vision céleste³.

Or, à mi-chemin entre chez-nous et la Hauteur-des-Vastes-Panoramas, se trouve une petit "camp"⁴ en bois. Un coin sans prétention, dont le charme subtil nous attire assez pour souvent abandonner, pour son amour, une proposition de pèlerinage à Pisgah. En revanche, nous cédon aux délices de la paresse et aux facilités du plaisir que provoque le voisinage de la Cabane à Mi-Chemin.

Cependant les heures qui nous y retiennent ne sont pas tout-à-fait des heures d'oisiveté. Nos yeux se rivent au tableau du décor forestier. Ils s'occupent à suivre les évolutions du peuple emplumé des bois. Nos oreilles s'extasient à ses mélodies. Avec des aspirations profondes, nous humons le parfum des conifères et des fleurs sauvages.

L'exclamation "Qui est aussi riche que nous?", que de fois nous la répétons, lorsque nous nous reposons sous le toit de ce logis en forêt! Une cabane bien simple, construite de jeunes arbres vigoureux et de branches écorcées. Cette charpente à son tour se revêt si habilement de branches de sapin et d'épinette que l'on n'en voit pas une seule pièce. Notre cabane a trois murs et un toit. Seule la devanture s'ouvre à l'air libre, au grand soleil et à des visions de détente.

On a tendu les murs de tapisserie de sapin baumier. On a fait les lits, couche après couche, du même matériel utilitaire, si odorant et si abondant en forêt. On a façonné chaises et table de racines tordues, de rameaux fantaisistes et de souches d'arbres. Jonchent le plancher des aiguilles de sapin, qui tombent de notre toit. Il se couvre d'un tapis de mousse moelleux, à travers lequel pousse le robuste chiendent, toujours vert, aux racines en fil d'or. Tels sont les quelques meubles de la cabane à Mi-Chemin.

Dehors, dans toutes les directions, tantôt par grappes sous les arbres, tantôt à l'aventure dans la pénombre extérieure, pullule une délicate vigne constamment verdoyante. Elle présente des brassées de fleurs, aussi exquis qu'il se puisse désirer voir. C'est l'homonyme et la favorite du grand Linné⁵, la fleur géminée, la *Linnaeus boréal*. Ses sarments la conduisent à la porte de notre logis. Ses fleurs minuscules scrutent quelquefois d'un air interrogateur notre propre demeure et leurs effluves parfumées se confondent avec les arômes du sapin baumier. Y eut-il jamais combinaison d'odeurs plus voluptueuse ou plus délicate?

"Avec ses petits bras, elle se cramponne à la mousse, dit Linné, en racontant à un ami les faits et gestes de sa fleurette favorite, et elle a l'air de résister très gentiment, si vous la retirez de force hors de là. Elle jouit d'un teint de crémière, et elle se montre charmante et jolie au possible."

Dans les endroits humides, à l'entrée de notre taillis, on

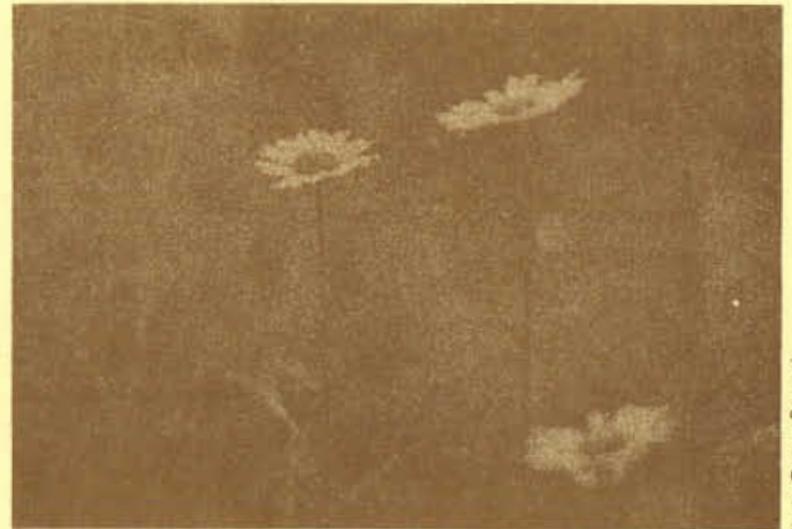


Photo Bruno Sergerie

La prairie pâlit de marguerites...

trouve des champs entiers d'iris bleus sauvages. Par ailleurs les prairies éloignées, sur lesquelles une percée de la forêt, près de notre hutte, nous permet de jeter un coup d'oeil, semblent égayées et parfumées de trèfle et de boutons d'or et elles pâlisent de marguerites.

La fougère vivace, la verge d'or, l'eupatoire maculée, beaucoup d'autres plantes vigoureuses et bien des espèces de fleurs encombrant le bord de la route. La vesce jargeau lance ses vrilles à pleins champs et également sur les fleurs en bordure du chemin.

Des recherches dans les bois un peu moins accessibles nous donnent l'avantage de découvrir des fougères délicates comme un souffle, des plantes et des fleurs timides, amantes de l'ombre et de l'humidité. Le "calumet de paix" et le mocassin ou sabot de la Vierge, le *pied de cheval*, comme l'appellent à bon droit nos villageois, comptent parmi nos trophées les plus appréciés.

L'épinette, noire et blanche, est de toute beauté dans son habitat et elle embaume, mais l'expérience nous a appris à ne pas la déménager loin de son milieu naturel, le plein air.

A court terme, elle se détériore et elle perd ses agréments, une fois introduite dans la maison. Mais le sapin baumier, lui, retient ses propriétés des années après sa cueillette. Plusieurs bottes de ses jeunes pousses, maintenant à sécher dans nos chambres, constituent notre provision pour la fabrication d'un vingtaine ou plus de coussins, favorables au sommeil⁶.

Des écureuils rouges entrent et sortent comme une flèche à travers nos treillis de verdure. Des oiseaux perchent sur les supports saillants de notre cabane. Quelquefois même la grive solitaire viendra se poser sur les barreaux qui forment notre porte d'entrée ou ce qui en porte le nom; barricade contre la possible intrusion du bétail.

Jamais le chant des ménestrels ailés n'a sonné plus mélodieusement à nos oreilles que les trilles des oiseaux qui secouent l'air de ce refuge paisible.

Au cours de la saison des chansons, les bois résonnent passablement de la sérénade sereine de la grive solitaire et de l'appel clair et argentin du petit Frédéric (pinson à gorge blanche).

De même on voit et on entend, en quantité ahurissante, de nombreux autres représentants de la faune ailée, impossibles à compter: des merles, des pinsons niverolles, des pinsons vespéraux, des rossignols et autres passereaux; des sittelles, des mésanges, des pique-bois, des jaseurs du cèdre, des fauvettes, des viréos, et des pinsons de toutes sortes.

Ni ici, ni ailleurs, ne s'attarde le moineau. J'en ai vu deux ou trois de cette variété récemment près du village, mais ils avaient l'air de migrants, de représentants de commerce, d'inspecteurs gouvernementaux, ou d'êtres pareillement nomades, plutôt que d'individus déterminés à prendre leurs quartiers en permanence parmi nous.

Le chemin qui serpente devant notre cabane n'a pas subi le piétinement continu de marcheurs ou de charrettes. Pour-

tant, même envahie de foin, la route sert en quelque sorte de voie de passage. De temps à autre, un voyage de foin en direction de la mer éclipsera notre vision. Ou bien les craquements d'un buisson voisin annonceront l'apparition d'un cheval errant ou d'une vache égarée. Il est possible aussi que des têtes de bétail vont nous passer devant pour aller boire au ruisseau tout proche d'ici. Peut-être également qu'un troupeau de moutons, par la nécessité de changer de pâturage, va s'arrêter devant notre hutte et nous gratifier de quelques moments de curiosité attentive et alarmée.

Des jours peuvent s'écouler sans amener personne de l'espèce humaine dans le voisinage de la cabane à Mi-Chemin. Pourtant, de temps en temps, il vient à passer quelqu'un. Par hasard une personne seule ou un groupe restreint s'affairant à des travaux champêtres, à la cueillette de fruits sauvages ou à la recherche de bestiaux. On va nous dire un *bonjour* poli au passage, ou bien, en réponse à notre invitation, on arrête et on jase un petit bout de temps.



Photo Bruno Sergere

A la recherche des bestiaux



Album Omer Saint-Pierre

Un jeune chasseur de lièvre

★ Un jour, nous attrapons un très jeune Nemrod⁷, garçon du village, muni non pas d'une arme maison, mais d'un produit familier de la ville, un fusil à air⁸. Nous sommes décidées à le corriger, mais, avec précaution et d'une manière indirecte,

nous commençons notre croisade contre le massacre des oiseaux.

— Peux-tu nous dire le nom de cet oiseau, demandons-nous, en pointant le doigt vers un merle affairé, sans défiance.

Sans un instant d'hésitation, le chasseur adolescent fit réponse:

— *Ca, c'est une outarde, mesdames.*

Nous lui proposons *rouge-gorge* comme nom plus approprié, mais il est aisé de constater que cette suggestion ne lui plaît pas.

— Il y en a qui appellent cet oiseau *merle*, continue-t-il avec l'air de faire une concession, mais par ici on ne connaît pas de *rouge-gorge*.

— Et ce petit oiseau là-bas? poursuivons-nous en indiquant un pinson niverolle .

— *Ca, mesdames, ça n'a pas de nom. C'est tout simplement un oiseau.* Il y en a qui ont des noms comme *l'alouette, le pique-bois, le martin-pêcheur, le chadronnet (chardonneret), le récollet, l'oiseau de proie, le hibou, le corbeau, la corneille, le goéland, mais pour tout le reste, ce sont tout simplement des oiseaux, bleus, rouges, noirs, gris, bruns, jaunes, verts, assortis, et même il y a des oiseaux blancs. Mais ce sont tout simplement des oiseaux.* Est-ce que les madames ne se rendent pas compte qu'il n'y aurait pas assez de mots, si chaque sorte avait le sien?

— Si j'avais pu classifier nos amis à plumes avec la simple franchise manifestée par votre jeune chasseur, nous confia un éminent ornithologiste à qui nous avons rapporté l'incident précédent, j'aurais dû ménager du temps et des forces, suffisamment pour me donner la possibilité d'embarquer sur un terrain scientifique absolument nouveau.

Malgré nos bonnes intentions de prudence et de circonspection avant de procéder à la morale de cette entrevue, toutes ambages cessèrent du moment où notre Nemrod, durant une pause de la conversation, leva son fusil et visa une grive solitaire.

— Tu ne dois pas tuer ce magnifique oiseau, nous écrivions-nous, avec un accent bien différent du ton cérémonieux utilisé jusque-là en accostant notre visiteur.

Le petit jeune homme renonça à son projet, mais sans perdre contenance, il répondit:

— C'est au service de l'homme que *le bon Dieu* a fait tous les êtres créés.

Un tel accent de réprobation et de supériorité, un tel air de conscience droite accompagnèrent cet énoncé que nous pouvions difficilement nous empêcher de sourire. Une courte dissertation sur ce que comprend ce vaste terme "au service de l'homme", détermina le jeune à modifier ses opinions et l'amena, au moins temporairement, à accepter notre point de vue.

— Après tout, c'est vrai que ces fragiles créatures chantent agréablement, et les taillis seraient moins aimables sans elles. Je n'ai jamais entendu dire auparavant qu'elles mangeaient les petites bêtes qui nuisent aux belles cerises et aux fruits sauvages et qui avarient le grain. Je pensais que les oiseaux rendaient service à l'homme pas autrement qu'en lui fournissant de la nourriture. Les perdrix par exemple sont sûrement pour cet usage, mais la loi ne permet pas de les tuer hors saison. Et pourtant, je voudrais tuer maintenant, je voudrais tout de suite essayer mon nouveau fusil sur quelque être vivant. Qu'est-ce que ce sera? Ah! je sais. Je vais tuer des corneilles. Elles sont noires et méchantes en diable. Ce matin même, j'en ai vu deux de ces êtres nuisibles s'abattre sur de minuscules poulets, qui trottinaient dans le champ avec la vieille mère-poule. En un rien de temps, deux de ces pauvres petits planaient dans les griffes de ces méchantes corneilles. Ah! si j'avais eu mon fusil alors! En tout cas, c'est ce que je vais faire. Désormais je tuerai toutes les corneilles que je rencontrerai.

Nous-mêmes, lui avons-nous avoué, nous avons été témoins de plus d'une agression de corneilles contre des

couvées de poulet et nous avons déploré leurs déprédations avec pratiquement autant d'ardeur que notre jeune ami. Mais nous lui avons aussi parlé de l'assistance précieuse de la corneille comme "éboueuse" de la Côte. Sans doute nous ne craignons pas, comme fait accompli, l'extermination des corneilles jurée par notre chasseur, mais nous lui avons expliqué de long en large les nombreux motifs militant en faveur de la sauvegarde de cette famille d'oiseaux.

La dernière partie de notre leçon l'a-t-elle vraiment impressionné? Impossible à vérifier! Dans tous les cas, nous avons reçu pour nos chers amis, les oiseaux des taillis, une promesse solennelle d'immunité contre toute attaque.

★ Peu après le départ de notre chasseur, notre pavillon eut l'honneur de la visite d'un autre jeune garçon du village. Le numéro deux nous arrivait tout bonnement avec des salutations respectueuses. Nous l'avons invité à entrer. Or il faut reconnaître que notre invitation tenait presque autant de la curiosité que de l'hospitalité.

Ce n'était ni un dimanche, ni un jour de fête. Pourtant, nous avons là devant nous un garçon d'une douzaine d'années, qui s'était endimanché, au point de porter fleurette à la boutonnière. Il se baladait à travers champs et bois avec la démarche d'une personne qui a tout son temps et qui arbore l'allure propre aux jours de *fête*, ce dont témoignait le soin méticuleux apporté à ses meilleurs habits.

— C'est *fête* par chez-nous, répondit-il à nos interrogations sur les raisons de son accoutrement de gala. Ces dames ont-elles entendu sonner la cloche de l'église ce matin?

— Oui, ce matin comme tous les matins, midis, et soirs depuis notre arrivée⁹, avons-nous rétorqué.

— Pardon, ce n'est pas tous les jours que la cloche sonne de cette façon spéciale, répliqua-t-il avec chaleur. Ce matin, elle signifiait un évènement particulier. Durant la nuit, une petite fille a vu le jour dans la maison de notre voisin, le



Gracieuseté Germain Blanchette

Qui fut le parrain: Germain ou Charles Pelletier?

forgeron¹⁰. Six heures après sa naissance, soit à l'heure de la messe, on a mené le bébé aux fonts baptismaux¹¹. Et moi, dit-il avec un air d'importance ravi, on m'a choisi pour devenir le parrain¹². Voilà pourquoi c'est fête aujourd'hui chez le forgeron et chez-nous.



Album Omer Saint-Pierre

Un beau bébé: Leïla, petite-fille d'Emma Lamontagne-Vachon

— Sans doute vos familles ont-elles de la parenté? ajoutâmes-nous, croyant avoir la clef du choix d'un si jeune parrain.
— Pardon, nous sommes seulement des voisins et des amis, reprit-il.

• Je me suis alors ressouvenu d'une longue liste canonique de l'Eglise, dans laquelle on mentionne les personnes qu'un individu ne doit jamais marier¹³. Le nom de sa filleule y figure. Il ne nous en fallait pas plus pour nous chagriner du bannissement d'une romance possible, entre le brillant petit bonhomme ici présent et la bonne femme âgée de six heures, au moment de la messe matinale. Conclusion rapide: cette affaire ne nous regardait pas et le pont nuptial envisagé n'offrirait pas de passage pour bien des jours à venir.

Depuis notre conversation avec le jeune parrain, nous avons appris que, même actuellement, le choix de parents spirituels très jeunes¹⁴ n'est pas une pratique inconnue dans les vieux pays. Quant à nos villageois, cela constitue sans doute un vestige des coutumes apportées ici par leurs ancêtres de Normandie¹⁵.

Le jeune garçon avait bien affirmé que le tintement de la cloche de l'église indiquait un événement remarquable pour le matin en question. Mais personne ici ne prétendra que les carillons baptismaux vibrent rarement dans ces contrées où la fécondité de la famille canadienne est devenue proverbiale.

Vingt-deux enfants, c'est le total de la plus grosse famille dans un rayon de dix milles (16 km) de Sainte-Anne-des-Monts¹⁶. Dans le même village, le couple le plus méritant compte une vigne de dix-neuf grappes. Le second rang va à des parents de dix-sept enfants. Par ailleurs des familles de quatorze ou quinze branches d'oliviers, il y en a trop pour provoquer des commentaires additionnels.

Parlons-nous à ces "bonnes pâtes" des soucis et des



Album Omer Saint-Pierre

Famille de Ben (Zéphyrin) Saint-Pierre

responsabilités concernant l'éducation de ces grosses familles, on nous l'assure toujours: les charges d'une famille de taille imposante causent moins de difficultés que ne le font des familles de deux ou trois enfants et surtout d'un unique enfant¹⁷.

La coutume fréquente d'ajouter à leur maisonnée des orphelins et de les adopter prouve par l'expérience la générosité de leurs principes. Nous avons remarqué avec une pointe d'amusement la façon d'agir cérémonieuse, qui caractérise en général l'attitude des parents adoptifs envers les orphelins.

"Il faut se rappeler qu'il est orphelin", nous dit une mère adoptive dans le but de justifier sa conduite¹⁸. Elle avait levé pour lui la punition qu'elle administrait à ses propres enfants. Pourtant le jeune pupille avait fauté avec les autres et mérité une égale part de châtement.

★ C'est peut-être une branche de cette même sensibilité qui nous induit à jeter un voile sur les défauts de cette terre d'adoption estivale. J'hésite à le reconnaître: même ce refuge idéal, la cabane à Mi-Chemin, possède des inconvénients occasionnels. De temps à autre, notre petit coin de forêt et son voisinage souffrent de l'incursion des maringouins, des mouches noires (à vache) et de ces pestes presque microscopiques, reconnues comme des moustiques. "Brû-leaux"¹⁹, c'est ainsi qu'on les désigne de façon si appropriée en français du pays.

Heureusement les grands espaces de cette contrée s'étendent assez loin pour satisfaire toutes les exigences et pour pourvoir à toute urgence éventuelle. Dans les rares occasions où l'atmosphère de la cabane devient inhospitable, nous évitons ses parages et nous vagabondons le long de la mer ou à travers le village. Ces deux milieux jouissent de l'immunité contre toutes les pestes de la dite forêt.

Un jour, les maringouins "ginguaient"²⁰ en nombre et en humeur variés dans le voisinage de la cabane. Heureusement

la fumée, entretenue avec un feu d'amas de branches vertes mêlées à des rouleaux d'écorce de bouleau, suffisait à tenir les assaillants en échec. Par chance, les circonstances tournèrent à notre grand avantage pour nous permettre d'apprendre une plaisante légende de la Côte.



Un "habitant": Thomas Deschênes

— Ici, on est vraiment bien, dit un fermier de nos connaissances, en s'arrêtant devant la cabane à Mi-Chemin. Mais là, en arrière (il pointait du doigt la forêt dense d'où il sortait), là, c'est terrible aujourd'hui, on est massacré par les mouches.

La proximité de la forêt invite les incursions occasionnelles des mouches et des maringouins. En dressant l'inventaire des villages de la Côte dans cette situation, nous avons dû faire mention des Grands-Méchins. Notre visiteur, pour répondre à nos spéculations et à nos conjectures à propos de l'origine du nom de cet établissement, se mit à raconter la légende suivante.

★ Au temps jadis, notre pays était encore une contrée sauvage. Seulement de braves missionnaires français passaient par ici pour prêcher l'évangile à quelques bandes indiennes, qui rôdaient à travers ces régions. Ces pauvres gens croyaient dur comme fer qu'Outicou, un des mauvais esprits du mal, avait élu domicile près des *Islets* des Méchins²¹.

Il se revêtait de l'apparence humaine d'un géant et on racontait de nombreuses et terribles histoires concernant ses exploits et sa puissance. On ne le voyait jamais durant le jour. C'est la nuit qui était le théâtre de ses maléfices. Mais son champ d'action se limitait à son propre habitat et il ne pouvait faire de mal qu'à des non-baptisés. N'importe lequel de ces malheureux qui tombaient en son pouvoir, il le mangeait sans plus de cérémonie.

Or, dans la mesure où ces pratiques atroces devenaient notoires, ses repas humains diminuaient constamment en nombre. *Les Micmacs*²², à l'approche des terres d'Outicou, ou bien se pressaient vers le missionnaire pour demander le baptême, ou bien s'arrêtaient toute la nuit, sains et saufs, en dehors des limites du territoire du *Grand Méchant*. C'est ainsi qu'on en vint à appeler le domaine du géant.

La tribu comptait un sauvage plus endurci que tous les autres. Aux missionnaires qui lui faisaient des représenta-



Photo Arch. publ. Canada

Amérindiens micmacs en 1808

tions, il répondait toujours:

— Pas aujourd'hui que je serai baptisé. Plus tard. Plus tard. Plus tard. Il n'y a pas de presse encore.

Mais par une nuit noire, ce même Indien, en compagnie d'un ami et d'un missionnaire étranger, se retrouva dans les limites du royaume du *Grand Méchant*.

— Je ne puis pas demeurer ici, dit le non-baptisé. Je vais poursuivre ma route au-delà de cette région et j'attendrai votre venue.

— Mais pourquoi ne peux-tu pas rester avec nous ici ce soir? dit le missionnaire, qui ignorait l'histoire d'Outicou. La fatigue nous accable trop pour aller plus avant et la nuit annonce la tempête.

— C'est parce que...parce que...répondit le sauvage avec hésitation, parce que...parce que...

Et seulement après bien des exhortations, il finit par raconter l'histoire du *Grand Méchant*. En écoutant ce récit, le missionnaire pouffa de rire.

— Bien, si tu crains tant le Méchant, et si le rite sacré peut t'en préserver, pourquoi ne me laisses-tu pas te conférer le sacrement tout de suite?

— Plus tard, plus tard, reprit le Micmac, encore indécis. Il n'y a rien qui presse!

— Dans tous les cas, je t'ordonne de rester ici ce soir, dit le missionnaire, je te promets qu'aucun mal ne s'abattra sur toi.

Ainsi le sauvage demeura et, avec le missionnaire et le baptisé, il se coucha dans la tente. Pas pour dormir, car la crainte d'Outicou le terrassait!

Il n'avait pas tort. A minuit, on entendit un grondement comme un coup de tonnerre et la face terrifiante du géant scruta la tente du regard.

— Tu es à moi. Je t'ai longtemps attendu, siffla-t-il, pointant un doigt menaçant sur le sauvage en transes. Viens avec moi. Tu es à moi, que je te dis.

Juste au moment où la serre puissante se fourrait dans la tente, l'Indien tira la soutane du prêtre, endormi à ses côtés, et il s'en couvrit. Sur l'heure, Outicou s'éloigna. Mais avant de partir, il lui darda des yeux flamboyants et il prononça ces mots:

— Je te quitte à présent, mais je reviendrai bientôt. Et, en garantie, je dépose mon gourdin à la porte de la tente. Tu verras, c'est l'arme d'un Etre tout-puissant.

Le matin, au réveil du missionnaire, le Micmac terrifié lui raconta les événements supranaturels de la nuit. Sans plus de préambule, il se présenta lui-même au baptême. Son front une fois marqué du signe de la croix, il s'avança hardiment hors de la tente. Ne voilà-t-il pas qu'à la porte s'étalait le gage d'Outicou: un arbre vigoureux, complètement déraciné. A sa vue, le pauvre homme défaillait.

— Ne crains pas, dit le prêtre, car cet arbre va servir à des fins sacrées.

Avec l'aide de ses compagnons, il en fabriqua une croix qu'il bénit et planta sur le lieu même de l'apparition d'Outicou. A la vue de l'étendard du salut, le *Grand Méchant* (ou bien *Grand Méchin*, selon la prononciation actuelle)²³ s'enfuit et s'arrêta seulement quand il parvint en Abitibi. Jamais plus on n'en entendit parler dans les alentours du village, qui porte son nom depuis lors."

NOTES du CHAPITRE IX

- 1 Cette éminence, alors inhabitée et couverte d'arbres, dominait la plaine cultivée par les habitants. Aujourd'hui le nouvel hôpital et la Maison-Mère des Soeurs de Saint-Paul l'occupent.

Tout en haut de la Côte-des-Soeurs, on a planté la Croix du chemin.

En 1904, l'auteur devait emprunter la route à Bellone (Bénoni Lévesque) pour gravir cette hauteur après avoir croisé la cabane à Mi-Chemin.

- 2 Cette éminence, cette Hauteur des Vastes-Panoramas, l'auteur la compare au mont Pisgah, autrement appelé le mont Nébo, sur lequel, en Palestine, Moïse eut un aperçu de la Terre Promise. (*Deut. 34.1.*)
- 3 Comme toute bonne protestante, madame Bignell connaît sa Bible et elle y fait allusion de façon toute naturelle. (*Gen. 35. 1-15 et 33. 20.*) En action de grâces, Jacob élève des autels de pierre à son Dieu.
- 4 "Camp", que les gens prononcent campe. Nous avons retrouvé, dans l'album de madame Maud Starke, une photo de cet abri près duquel coulait un ruisseau qui se jetait, après bien des méandres, dans la Petite-Rivière. Ce ruisseau est aujourd'hui canalisé depuis la construction de la route 132. La "coulée" d'origine existe toujours en arrière de la propriété du dentiste Leclerc.
- 5 Linné (von Carl) est un naturaliste suédois qui vécut de 1707 à 1778. Il fait encore autorité dans le domaine des sciences naturelles. La culture scientifique de l'auteur lui avait permis de contacter intimement ce grand homme.
- 6 Jeune homme, j'ai eu l'occasion d'excursionner en forêt. Le soir, il a fallu dormir sur un matelas fabriqué de branches de sapin. J'ai encore dans le nez l'odeur de "sapinage"!
- 7 Nemrod, roi légendaire de Chaldée, se désigne dans la Bible comme un "puissant chasseur devant l'Éternel." Il était, semble-t-il, l'arrière-petit-fils de Noé. (*Gen. X. 8.9.10.*)
- 8 Le fusil à air ou à vent, c'est un instrument avec lequel on peut lancer des balles en employant le ressort de l'air fortement comprimé. (*Dictionnaire universel de Lachâtre.*)
- 9 Une des principales tâches du bedeau autrefois, c'était la sonnerie des cloches pour annoncer les différents offices. Matin, midi et soir, à 6 heures, midi et 18 heures tapant, il devait sonner l'Angélus. "L'ange du Seigneur annonça à Marie..." Dans les champs, les gens se découvriraient et régliaient leur montre... s'ils en avaient! Pensez au célèbre tableau de Millet: *L'Angélus.*
- 10 Les registres mentionnent que Juliette-Alberte vient au monde durant l'été 1904. Elle est la fille de Benoît Paquet, cultivateur, et d'Hermine Pelletier. Le jeune parrain se nommait Thomas Lepage et la marraine était sa soeur Alberte. Thomas avait 15 ans, mais nous ignorons si Benoît pratiquait le métier de forgeron. Pourquoi pas? On savait se débrouiller en ce temps-là!
- 11 Autrefois on menait le bébé au baptême le jour même ou au plus tard le lendemain de sa naissance, à moins de contre-indications médicales. En ce cas le médecin ou la sage-femme ondoyait le bébé et le plus tôt possible le curé suppléait aux cérémonies du baptême. On réalisait profondément la perte que subirait l'enfant s'il mourait sans avoir reçu l'onction baptismale.
- 12 Le parrain et la marraine devaient forcément se choisir parmi les adolescents,

quand les parents de 12 à 20 enfants avaient épuisé l'arsenal des grands-parents, des oncles et des tantes...des deux côtés!

- 13 C'est vrai. La parenté spirituelle entre parrain et baptisés constituait un empêchement dirimant au mariage. Le défaut d'obtenir une dispense annulait le lien sacré. (*V. Discipline diocésaine, Québec, 1937, no. 575.*)
- 14 L'âge requis par le Droit Canon pour le parrain et marraine débute à 14 ans, sauf dispense du ministre pour motifs raisonnables. (*Discipline diocésaine, Québec, 1937, numéro 121.*)
- 15 Nécessité tient lieu de coutume. "Étaient dans les honneurs" d'abord les grand-parents d'un côté ou de l'autre; puis les oncles et les tantes; enfin au 12ème baptisé ou davantage, parfois avant, on "honorait" des adolescents, souvent les grands frères ou les grandes soeurs. De plus le gouvernement de la province, en vertu de sa *Loi des 12 enfants* (Acte 55-56, Victoria, chap. 19.), octroyait un lot de 100 acres gratuitement. Ainsi Zéphyrin "Ben" Saint-Pierre eut un lot de patrimoine situé à La Martre à son 12ème enfant. (Inform. Omer Saint-Pierre.) Pour les intéressés, cette loi n'a pas été abrogée...
- 16 Jean-Baptiste Pelletier "Casnapète" avait eu 22 enfants effectivement, mais de ses deux épouses: Rose-Alma LeFrançois et Marie Michaud. Conrad Landry et sa femme Jeanne Hamilton, du Cap-Chastes, ont compté 22 enfants, semble-t-il, dont 18 vivants: Louis, Roméo, Aurélien, Jean-Marie, Germain, Roland, Wilbrod, Réjean, Marcel, Normand, Louis XVI, Jeannine, Rachel, Germaine, Gabrielle, Lina, Rolande, Gilberte. Les autres sont morts en bas âge. (Inform. Monsieur et madame Réal Pelletier.)

A Sainte-Anne, Théodore Lamontagne et sa femme Angélique Roy avaient eu 19 enfants dont 3 morts jeunes.

Il serait intéressant d'opérer le décompte de toutes les familles de 15 enfants ou plus. Il y a 60 ans, la grosse *Presse* de Montréal reproduisait dans son supplément la photographie de "nos belles familles canadiennes".

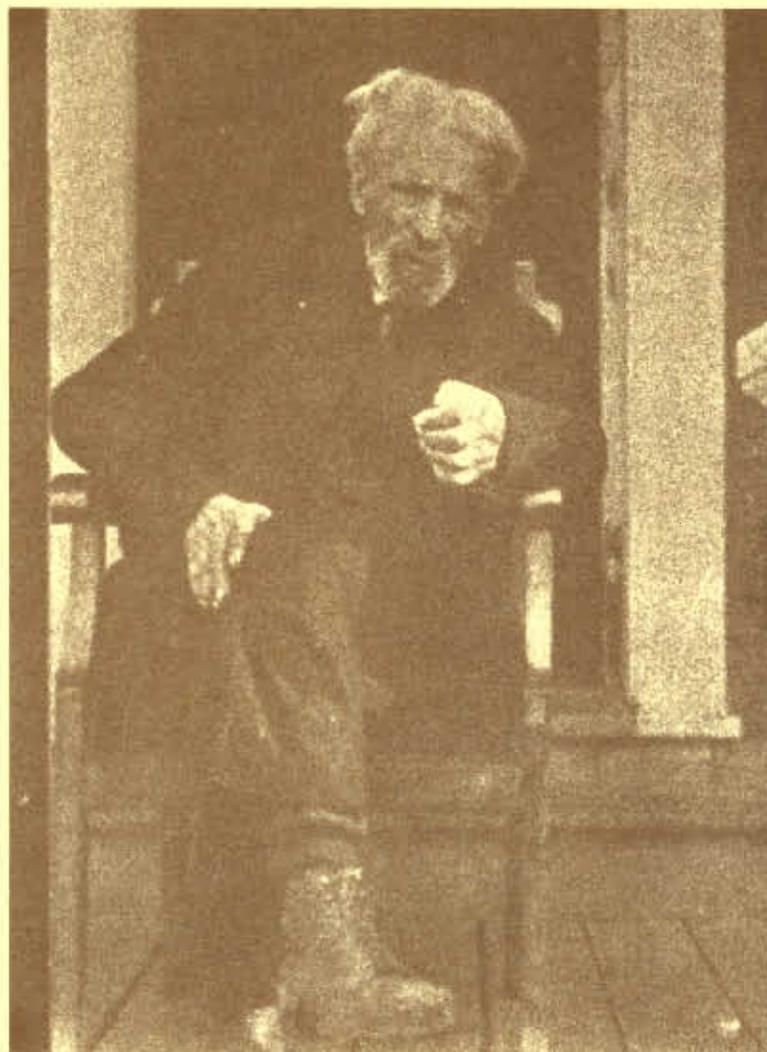
- 17 Nos grands-parents possédaient, sans avoir étudié, une psychologie naturelle très fine. Ils savaient d'instinct que l'esprit de sacrifice, assuré par la présence de nombreux frères et soeurs, est une excellente source de formation au partage, au don de soi, bref à l'entraide et à la charité chrétienne. Acquis dès le jeune âge, cette éducation perdure toute la vie. C'est pourquoi l'on trouve habituellement un esprit de solidarité très fort dans les familles nombreuses.
- Pourquoi aujourd'hui s'acharne-t-on à gaver les enfants uniques ou peu nombreux de tout ce qu'ils demandent, au risque de les pourrir à tout jamais? La psychologie brûle les lèvres de nos jeunes parents "évolués", mais on ne l'applique pas. Et ainsi se forment des candidats à la psychiatrie...
- 18 L'enfant orphelin a besoin d'une aussi bonne formation que les autres. Chez la mère gaspésienne, la pitlé l'emporte sur le raisonnement. Elle ne voudrait pas surtout que les voisins disent qu'elle "magane" le pauvre orphelin, qui en a déjà assez d'avoir perdu ses père et mère...
- 19 Pour punir les révoltés de 1837, le gouverneur Colborne mit Saint-Eustache et Saint-Benoît à feu et à sang. En retour nous l'avons stigmatisé: "Le Vieux Brûlot". N'est-ce pas tomber juste que de donner le même sobriquet à ces petites mouches noires minuscules qui entrent dans la peau avec leur scie pour y allumer littéralement le feu?
- 20 "Ginguer" signifie se démener, s'exciter, s'énervier. C'est, croyons-nous, une extension de la gigue qui parfois peut s'endiabler!

- 21 Les Islets des Mèchins constituent actuellement un petit village de pêcheurs qui vivent plutôt isolés du reste de la population. A ce moment-là, ces rochers servaient d'abris pour les Amérindiens de passage avec leurs canots.
- 22 Les Micmacs sont apparemment les premiers occupants du sol gaspésien. Nomades, ils voyageaient beaucoup dans leurs territoires de chasse. Ils se considéraient chez eux jusqu'au Bic. Ils passaient l'été au bord de la mer et l'hiver ils remontaient les rivières vers l'intérieur pour y faire la chasse. Les registres de Rimouski, de Matane, du Cap-Chastes et de Sainte-Anne citent plusieurs familles de Micmacs: des Thomas, des Catpatte, des Pipe, des Etienne, des Miller, des Caisse, des Kaplan, des Basque et même des Cartier. On les intitule tous "sauvages et sauvagesses mikmaks". La plupart d'entre eux se sont métissés avec la population environnante ou bien ont réintégré une réserve existante. En Gaspésie, il reste deux "réserves" officielles: celles de Maria et de Ristigouche où les habitants montrent assez d'homogénéité pour se différencier de la population blanche.
- 23 Anciennement la prononciation "an" devenait "in" à la fin des mots. Ainsi argent se prononçait argin dans la langue de Séraphin. C'est le phénomène de la bouche molle: il est plus facile de prononcer "in" que "an".



Jean-Baptiste Pelletier "Casnapète" et Rose-Alma Lefrançois

Jean-Baptiste épouse Marie Michaud (du Cap-Chastes) en 1897. 14 enfants viennent animer leur foyer: Marie-Anne, Léon, Léontine, Albert, Alfred, Emile, Jean-Baptiste, Yvon, Yvonne, Gédéon, Simon, Simone, Léopold, Gérard. Marie meurt de la grippe espagnole. Jean-Baptiste épouse une veuve: Rose-Alma Lefrançois (de Sainte-Félicité) qui lui apporte ses 3 enfants: Aurore, Rose-Hélène et Marie-Ange. De leur union naîtront 7 autres enfants: Léonard, Thérèse, Rodolphe, Jeannine, Gaétan, Marie-Paule (morte en bas âge) et une autre Marie-Paule. 24 enfants bien comptés ont reçu donc leur éducation dans la maison paternelle des Pelletier dits "Casnapètes", située sur la 1ère Avenue ouest, dans l'Anse de Sainte-Anne, au numéro 458.



"Il était une fois..."

"Une bonne fois, je vais vous conter
"Tant de vérités, tant de menteries,
"Plus je mens, plus je veux mentir..."

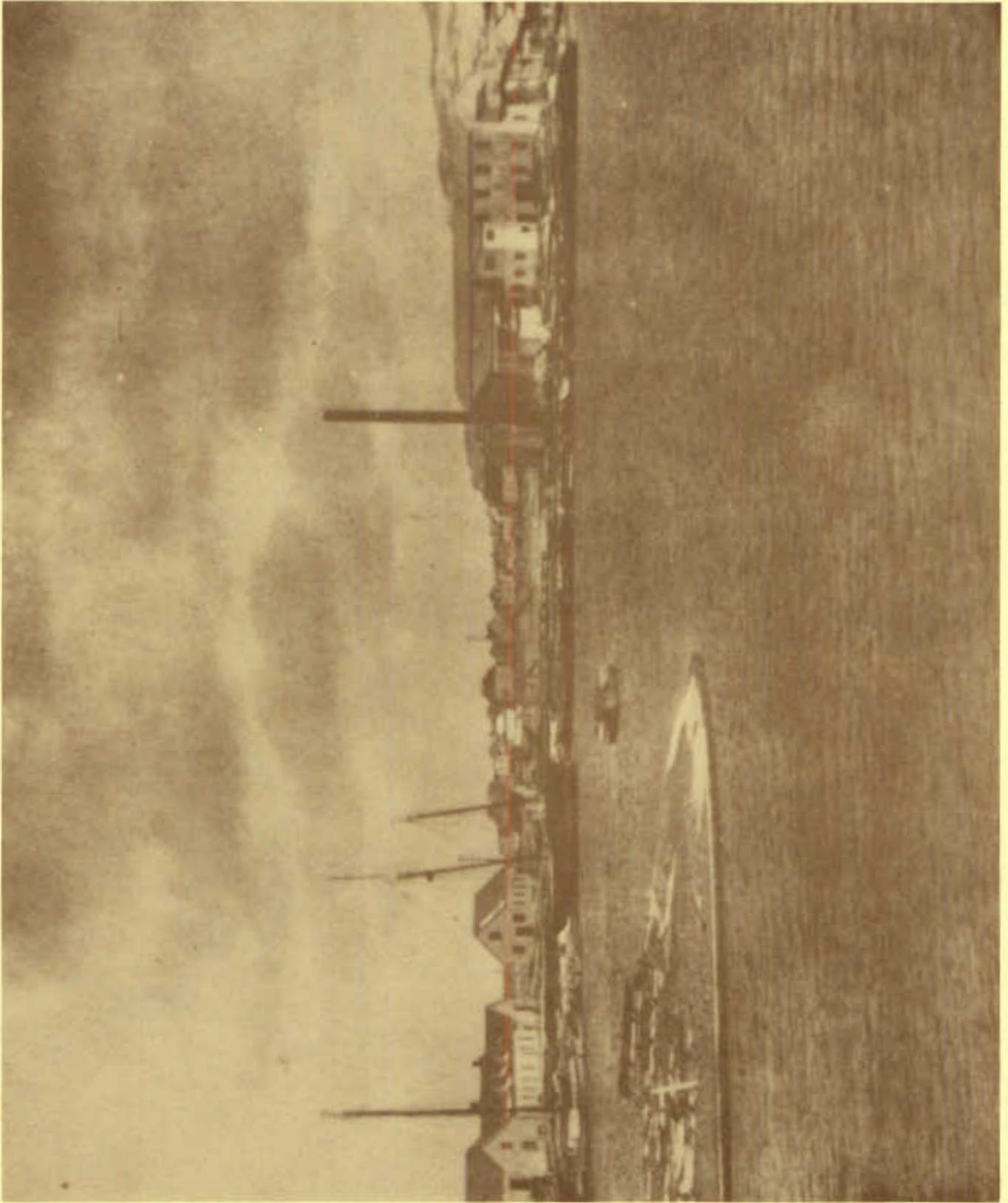
Contes de Bûcherons, J.-Cl. Dupont



Un feu de forêt

CHAPITRE DIXIÈME

LE COURS SINUEUX
DE LA RIVIÈRE



Le moulin de la Grande-Rivière

Le cours sinueux de la Grande-Rivière

La *Grande-Rivière* de Sainte-Anne-des-Monts se jette dans le fleuve Saint-Laurent à l'endroit où nous avons vu le bac traverser les pèlerins en route vers chez-eux. De jour, c'est le côté pratique de la rivière qui nous impressionne au moment où nous faisons halte à son embouchure. Ici, à une courte distance de la côte, s'élève un vaste moulin¹: le rendez-vous de tous les billots flottés sur la *Grande-Rivière*. Ici s'entassent des cages de bois et des cordes de pulpe. Ici également se dressent des bâtiments variés, tous en rapport avec les activités du moulin.

Des maisons d'habitations, il y en a bien peu à cet endroit précis du village. En conséquence, durant les heures où le vacarme de la machinerie a cessé, les lieux deviennent presque déserts. Dans la pénombre et la quiétude du crépuscule, le passé reprend ses droits et le manoir seigneurial² réendosse ses anciennes prérogatives.

Quand l'édifice s'illumine de la seule clarté de la lune, ou bien de la lueur des flammes, qui jaillissent et s'élèvent en spirale autour des billots dans l'enfer³ à ciel ouvert; quand on n'entend rien que le grondement du ressac ou le craquement inquiétant d'escaliers anciens et de planchers affaissés, alors l'heure est au pouvoir de l'imagination.

Peu à peu les gémissements des fantômes s'amenuisent en bruissements de robes et en pas de danse de valseurs. Puis ça et là se glissent les ombres des couples joyeux qui y vivaient il y a plus de soixante-dix-années⁴. Ces scènes de divertissement mystérieuses durent jusqu'à ce que les paroles railleuses de quelque spectateur profane ou l'approche d'heures plus prosaïques mettent en fuite les âmes des revenants.

Aujourd'hui nous ne nous attardons pas aux environs du manoir. Notre destination se situe loin au-delà de la région



Gracieuseté Mme Isabelle Leclerc-Gibson

Le manoir Le Bouthillier

des moulins et de ses estacades à chaînes retenues par des piliers de pierre⁵. Nous sommes en quête de cette contrée aux tonalités rêveuses dont on aperçoit des échappées, là où les collines voisines se déchirent pour laisser passage à la *Grande-Rivière*.

A une distance d'un mille environ en haut de l'embouchure de la rivière, en un lieu caché par les sinuosités du cours d'eau, nos guides et nos esquifs nous attendent. Pour les rejoindre, nous devons forcément prendre un assez long détour.

N'eût été l'état de la marée baissante, nous aurions pu embarquer ici, à l'endroit où l'estacade rencontre le moulin. Malheureusement nous devons traverser sur le bac et nous cheminons sur la route de la Côte jusqu'à la première croisée de chemins⁶. La voie qui donne à gauche paraît tout d'abord hésiter à dérouler son ruban. Mais l'arrivée au sommet des hauteurs où elle nous mène supprime toute ambiguïté, et c'est un spectacle merveilleux qui nous crève les yeux⁷.

Devant nous s'étend la Vallée Heureuse toute entière. Ses champs de grain aux nuances variées ondoient et



Photo Effie Bignell

Le chemin de la Bellevue

chatoient bellement au grand soleil. Ses vastes espaces en prairies exhalent l'encens du trèfle et du foin fraîchement coupé. Ses troupeaux de bestiaux et de moutons errent dans des pâturages peu éloignés et bien clôturés.

De chaque côté de cette splendide et vaste vallée, aussi bien dire une plaine, se dressent, rangée après rangée, des collines boisées. De place en place, la forêt envahit les prés ou ouvre des éclaircies, en toute amitié, aux demeures des hommes.

Au-delà des limites de ce hameau, d'autres collines dépassent le sommet des côteaux vêtus de pinèdes, sur lesquels on a perché quelques maisons. Mais ces collines ne bloquent en rien la vision. L'oeil erre à l'aventure jusqu'à ce qu'il se repose sur les contours bleu tendre des Monts Shickshocks, situés à quelque dix-sept milles (27.2 km) de distance du coeur de la vallée.

La descente de la hauteur côtière vers la plaine interrompt la vue de la mer. On ne peut la recouvrer qu'en escaladant la falaise du hameau.

Lorsque nous pénétrons dans le vallon lui-même, nous



Photo aérienne de Lesseps

Des collines en rangées...

remarquons un changement dans la qualité de l'air. Ici aucune saveur de sel ne se mélange à l'arôme des fleurs sauvages ou des arbres de la forêt. Le thermomètre s'élève de plusieurs degrés sous la protection efficace des collines de la Côte. C'est comme si soudain on nous avait transportées de plusieurs milles vers le sud, comme si nous étions en train de voyager dans une de nos chères vallées de la Nouvelle-Angleterre.

Il y a des jours où nos gens du vallon se plaignent de la chaleur vraiment intense et ils envient les habitants de la Côte pour cette relative immunité de la canicule. Souvent des feux à combustion lente salissent les portes des maisons de la Vallée Heureuse, dénonçant la présence harcelante de mouches et de maringouins. Mais il existe des compensations pour cet inconvénient, c'est normal.

Les rigueurs de l'hiver, accablantes pour les habitants de la Côte, les résidents de la vallée ne les connaissent qu'au moment où ils sortent de leur domaine abrité. Les mêmes collines tutélaires interceptent les vents violents du nord en hiver et par ailleurs elles contrecarrent les brises rafraichissantes de la mer en été. Si grands soient les charmes du

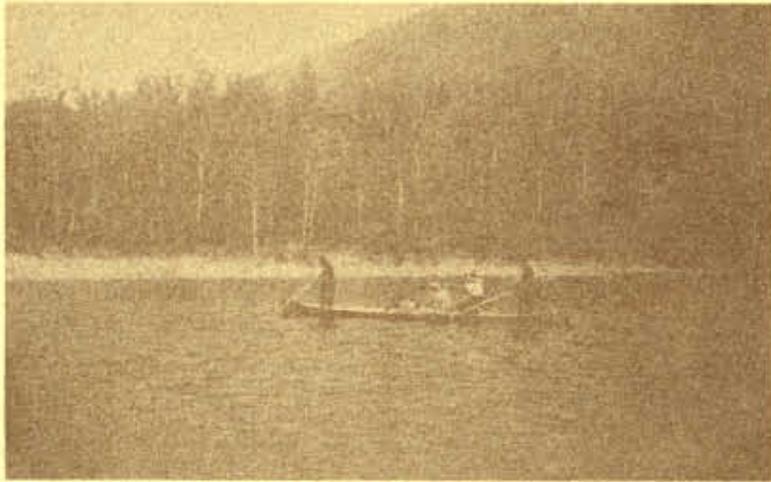


Photo Effie Bignell

Départ pour la pêche au saumon

hameau, si merveilleux les grands espaces des prairies, si grandioses et imposantes soient les collines proches ou lointaines, le renom de la vallée ne tient à rien de tout cela. Son vrai joyau, c'est sa rivière.

Les eaux resplendissantes frappent notre regard juste au moment où nous atteignons le sommet de la colline littorale. A notre gauche, serpente le cours d'eau argenté, épousant les contours de la vallée.

Vers le sud, au-delà des limites du hameau, nous distinguons la *Grande-Rivière* à son émergence des profondeurs de la forêt, frayant son chemin vers la mer. Ici, elle scintille à travers les arbres; là, elle disparaît dans les replis des bois. Puis elle roule son cours étincelant au milieu des prairies animées de trèfle, de marguerites et de boutons d'or.

Tantôt des nids d'hirondelles de falaises criblent par myriades ses rives fort escarpées, tantôt ses bords sont si minces que les grandes mers empiètent sur les confins de la prairie.

★ C'est là où la rivière s'approche du hameau que nous attendent nos guides.



Photo Effie Bignell

Deux guides et leur "boss" américain

Nous mettons pied à terre au point le plus avantageux de la route. En tout cas, c'est un endroit qui se trouve à côté de la demeure de notre hôte de la Vallée Heureuse. Celui-ci⁸ est lui-même le champion des pêcheurs. Il se tient prêt, avec de bons conseils et des agrès de pêche ingénieux, à satisfaire les besoins des amateurs. Grâce à la courtoisie des détenteurs des droits de pêche⁹, on nous a permis de tenter notre chance avec les hôtes de la *Grande-Rivière*.

Accompagnées de nombreux souhaits de "bonne chance", nous laissons la route pour le sentier qui conduit, à travers champs, vers le bord de la rivière. Bientôt on nous installe confortablement dans nos esquifs.

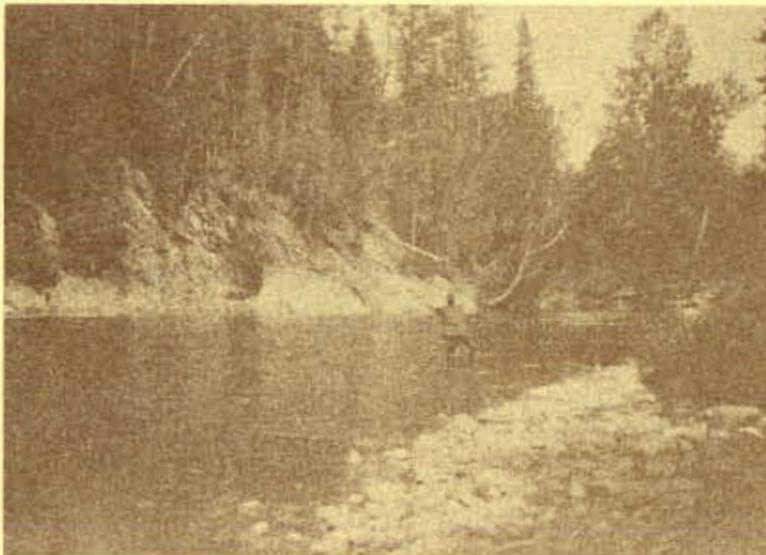
Un passager et deux guides, c'est la répartition réglementaire de chaque chaloupe. La rivière a beau couler avec lenteur et même avec paresse en certaines sections, en d'autres, elle précipite ses eaux avec fureur sur de dangereuses pentes et sur des lits rocheux. Le surpoids pourrait alors mettre les guides sérieusement à l'épreuve et comporter même des périls.

C'est une région où, sous l'empire bienveillant de l'été, règne l'optimisme. En pareille atmosphère, s'envolent les

inquiétudes et les tristesses. Mère Nature ici s'empare de nous et nos coeurs croissent dans la paix, comme ceux des enfants, sous sa direction fort sage.

Tantôt la rivière s'élargit, tantôt elle se rétrécit. Ici apparaissent les sommets arrondis des Shickshocks; là, ils s'évanouissent. Tantôt les pentes boisées nous encerclent; tantôt elles reculent. De toute façon, une fois le hameau dépassé, notre itinéraire traverse la forêt. Sur les bords de celle-ci et dans ses profondeurs, flottent les saluts des ménestrels emplumés.

Ici, comme dans le voisinage de la cabane, la grive solitaire et le pinson à gorge blanche célèbrent un joyeux carnaval. Là, bien des familles plus modestes se mêlent à leur concert. Tantôt fend l'air le sifflet joyeux du martin-pêcheur. Tantôt la pie lance son caquetage impertinent. Ici, on entend le gentil pi-ouit de l'alouette, qui exécute des courbettes et bascule le long du courant. Là, une bande de canards effrayés rase les eaux et disparaît sous l'asile protecteur des buissons.



La rivière se rétrécit...



Photo Effie Bignell

Un talus

L'ensemble des berges du cours d'eau se pare d'une magnifique collection de pierres polies par l'usure, dont la taille varie entre cailloux minuscules et gros blocs erratiques. Puis des talus tapissés de fougères ou bien des rochers fort saillants permettent aux arbres de se mirer sur la surface des eaux.

Quelquefois la forêt s'arrête sur le bord d'un talus d'argile pure, à la base duquel gisent des fosses profondes et calmes. C'est en ces fosses tranquilles et en d'autres pareilles que nous distinguons des silhouettes d'êtres sombres, des sortes de formes. A leur vue, les yeux des pêcheurs sportifs pétillent et la bouche des guides pousse des cris d'exclamation et de triomphe. Leurs regards perçants discernent souvent ces profils indistincts, même parmi les rapides.

Les rapides, eux, se présentent en quantité innombrable, mais il ne sont pas tous imposants en profondeur. Il n'est pas rare qu'en les franchissant nos bateaux râclent le lit rocheux de la rivière. Parfois les guides sortent des esquifs, se mettent à l'eau et halent pour trainer leurs passagers dans le torrent impétueux.



Photo Effie Bignell

Des rapides à gaffer...

Mais nous rencontrons d'autres rapides où la force du courant s'amplifie. Alors les bateaux, sans une gouverne expérimentée, tournoieraient et se fracasseraient sur les roches ou bien sombreraient dans les remous perfides et les flots indomptables.

Peut-être des circonstances se sont-elles présentées où notre attitude à l'égard de ces guides (presque tous appartiennent au même clan¹⁰ de la Vallée Heureuse) tenait largement d'une sorte de patronage généreux. C'était probablement le complexe de notre prétendue supériorité, en tant que gens aux connaissances intellectuelles plus étendues, représentants d'une culture plus large et plus raffinée.

Mais combien nous nous sentons insignifiants, inférieurs, et inexpérimentés, quand nous sommes assis avec passivité dans nos esquifs! Pendant ce temps-là, nos robustes avironneurs nous pilotent au sein des eaux turbulentes. Combien pauvre et superficiel notre bagage de connaissances, comparé à leurs provisions de savoir pratique! Pour eux, le parcours à travers les eaux tourmentées se présente aussi net et aussi praticable que, pour nous, le sentier sûr, bien battu, à travers la prairie ou bien le chemin en zigzag sur le

flanc d'un cône.

Tantôt nous pratiquons un crochet à la droite du cours d'eau. Tantôt nous changeons soudainement de bord jusqu'à la rive opposée. L'esquif obéit à la propulsion des gaffes emboutées de métal lourd, que nos guides manient avec tant de dextérité. Cette grâce dans le mouvement ne se dément pas quand les courants violents exigent une action brusque et rapide. Les pointes de fer alors s'abattent brusquement et irrégulièrement contre les cailloux menaçants.

Ce voyage à contre-courant s'avère une tâche ardue en plusieurs sections, là où s'accroît la dénivellation de la rivière. Au voyage de retour, dans les mêmes sections, la déclivité utilisée à bon escient aide à guider le bateau. Ces canoteurs ingénieux tirent avantage également de l'impétuosité des rapides.

Ce ne sont pas les barèmes des Mèdes et des Perses¹¹ qui règlent les haltes tout au long du trajet. Celles-ci suivent plutôt les caprices de la fantaisie ou bien subissent l'influence



Gracieuseté Anne-Marie Pelleier

Les "Rats musqués" font des miracles

des dictées humaines. Oui, même nos robustes canotiers ont besoin éventuellement de repos. Les occasions de s'assembler en cercle sur le bord de la rive se calculent en raison des efforts fournis à gaffer à travers une longue série de rapides obstinés.

De plus, c'est en réponse aux injonctions de la faim que l'on tire les barques sur le rivage. En cette circonstance concrète, nos guides prouvent de nouveau leurs ressources et leur supériorité. Ils suscitent non seulement notre admiration, mais notre envie.

Mais si nous nous arrêtons à cet endroit bien précis du rivage, ce n'est pas pour une détente rafraîchissante, ni histoire de se reposer, ni davantage pour se livrer au vagabondage suggéré par le caprice. Ces rapides-là représentent un rendez-vous du saumon. C'est l'heure pour le pêcheur sportif de prouver son habileté.

Nous, les membres féminins de l'expédition, on nous prie avec courtoisie de tenter notre chance. A l'unanimité et avec obstination, nous renonçons à toutes les possibilités du



Halte pour le dîner



Photo Effie Bignell

Un "campe" en bois rond

hasard en faveur de nos guides. Depuis le coin confortable où ils nous installent, nous surveillons les manoeuvres de nos pêcheurs sportifs.

Ils nous auront bientôt oubliées, ainsi que d'ailleurs tout ce qui concerne pas directement l'objet de leurs recherches. Ils consultent avec anxiété un certain volume, peu épais, dont les quelques pages consistent en feuilles de garde¹² et dont les mystères s'éclaircissent avec autant de rapidité par le guide illettré, par le pêcheur érudit, que par l'homme du monde.

Sur un ton bas, mais animé, ils examinent et discutent le contenu de l'étrange volume. On en dit long sur les mérites relatifs des "Professors" et des "Silver Kings", des "Brown Fairies" et des "Jack Scott", et de bien d'autres petites créatures ailées à l'allure naïve¹³, sous le plumage emprunté desquelles se tapit l'ennemi mortel du saumon.

Une fois que le pêcheur a arrêté son choix et que ses agrès sont en bon ordre, il se prépare au grand engagement. Alors nous entendons le sifflement de la ligne longue et fine. En réponse aux manoeuvres artistiques du pêcheur, elle virevolte tantôt vers l'arrière, tantôt vers l'avant,

tantôt par ici, tantôt par là. Elle échappe par miracle aux griffes conjuguées des cimes d'arbres traîtresses et des broussailles perfides du bord de l'eau. Peu importe la boucle, la virevolte ou le lancer direct, la ligne charrie la mouche presque invariablement à l'endroit précis où le pêcheur devine ou du moins soupçonne la présence de la magnifique proie. Maintes et maintes fois, l'air se fend du délicat sifflement de la ligne foudroyante, mais on entend peu de paroles humaines durant ces moments cruciaux.

A cet instant, l'intérêt se concentre et se rassemble autour d'un seul sportif, le chanceux de pêcheur qui, en silence, mais d'une manière impressionnante, lève la main une minute, comme pour commander notre attention la plus soutenue. Les guides échangent des signes de tête et des gestes de triomphe. Ils poussent, à voix basse, des exclamations de joie à voir la délicate canne à pêche, qui à sa partie supérieure ploie en forme d'arc; à regarder le moulinet qui roule gaiement à toute vitesse; enfin à guetter la longue ligne qui se rallonge et se bande, alors que, sous la pression de quelque agent mystérieux, elle fonce follement dans le cours d'eau.



Guerre aux "brûleaux"...

Gracieuse! Anne-Marie Pelletier

— Il faut, ou bien "laisser" le saumon travailler ou bien le "faire" travailler, remarque un collègue, sportif passionné, ce qui ne l'empêche pas d'apprécier vivement et d'approuver sans réserve les tactiques adroites du pêcheur à l'action.

Le saumon n'a pas besoin d'incitation maintenant. Pour un bout de temps, on va lui permettre sagement de mener l'affaire à sa manière.

Pas de doute, au point où elle en est, la victime entretient des espoirs solides, si en fait elle a déjà quelque soupçon de son état de prisonnière. Peut-être savoure-t-elle la possession, supposément incontestée, d'une mouche isolée, même incommode et difficile à avaler, juste au moment où son ravisseur lui donne du lest. Parfois même celui-ci suit les mouvements de sa captive avec docilité le long de la rive, ou bien il s'aventure dans l'eau, plus au large, toujours pour se conformer à ses quatre volontés et aux exigences de la tactique.

Mais un tel sport ne peut pas se poursuivre indéfiniment sans réciprocité. Parfois il faut raccourcir prudemment la ligne et cela apporte la récompense d'une pause ou bien influence le choix de la marche à suivre. De nouveau la victime bondit dans les airs, mais cette apparition étincelante peut faire place à un élan sauvage dans les rapides, à une disparition complète ou même à une apparente évasion.

Peu après, nous contemplons Sa Majesté le Saumon, ramenée avec précaution vers son ravisseur. Nous, dans notre ignorance, nous concluons que le combat tire à sa fin. Pourtant ce n'est que le signal "*da capo*"¹⁴, et l'aventure excitante se répète à partir du début.

La sollicitude des guides et des sportifs ne s'étend pas au-delà de la scène du conflit. Mais nous, parfois, nous accordons à nos yeux un champ plus vaste. Un champ de vision qui inclut non seulement le cadre sauvage et romantique de l'environnement, mais qui comprend aussi les pêcheurs eux-mêmes dans les moments de conjecture et de

discussion, ou d'espoir et de crainte, ou bien de bons conseils et de recommandations.

— *Force-le pas trop, m'sieu, chuchoté avec ménagement, à l'aide de ses doigts recroquevillés en forme de trompette parlante, un guide de l'école conservatrice.*

— *Force-le encore un peu, m'sieu, crie, au moyen d'un émetteur du même modèle commode, un pêcheur local surexcité et aventureux.*

Mais le héros du jour, inattentif également à la louange et au blâme, trop absorbé pour remarquer les suggestions, manoeuvre, selon sa sagacité propre, jusqu'au point d'atteindre l'apogée du succès. Alors il lance un signal vers le rivage. Aussitôt un guide, armé d'une gaffe cruelle, saute l'eau avec précaution. Il ploie le corps bien bas, dans l'espoir d'échapper à l'attention de la victime, et il avance prudemment vers le bout de la ligne, où la mouche tient le saumon, qui lutte et s'affaiblit. Si émouvante que soit la sensation excitante du premier frisson de la canne à pêche, ou de la première traction de la ligne, rien peut-être ne peut égaler en intensité l'impression de ce moment culminant. Car,



Photo Effie Bignell

Chanceuse, va!...Madame Bignell

même en cet instant critique, le poisson peut échapper à son poursuivant. Une hâte malavisée, un délai imprudent, un glissement de la gaffe ou quelque malchance que ne peuvent prévoir ou prévenir ni le sportif, ni le gaffeur, tout peut libérer le poisson et le renvoyer à toute vitesse vers ses collègues en liberté.

Tout de même le succès récompense la sagacité des gestes de nos sportifs et la dextérité de leurs assistants. L'instant d'après, le gaffeur tient sa proie au bout du bras.

Un peu plus tard, on dépose le saumon sur la plage où un seul coup, asséné sur l'arrière de la tête, met fin à son combat.

Alors, que de oh! et de ah! de satisfaction et de ravissement, au moment où on expose à la vue la splendide créature! Quelle série de félicitations, de spéculations et de discussions sur le déroulement de la capture! Quelle joie en tout cela!

— Croyez-vous, dit une spectatrice pensive, que les plus grands succès de Wall Street¹⁵ puissent remporter des délices aussi authentiques, une exultation aussi pure qu'en confère cette simple expérience?

Ce n'est pas toujours sur le bord de la rivière que nos sportifs pratiquent leur sport. On peut lancer la longue ligne à partir du centre de l'esquif. En cours de voyage, un soudain abaissement des tons de voix et un prompt revirement des perches motrices¹⁶ peuvent annoncer qu'une occasion en or s'offre au pêcheur de saumon.

La capture présente peut même s'effectuer du dedans du bateau. Les eaux de chaque côté de la barque écument et moussent, alors que la gaffe cruelle perce la chair magnifique et que la victime combative sort de son élément familier.

Si l'on s'en tient au langage du sportif, cette partie de pêche enregistre six succès et deux échecs. Le saumon, lui, la calcule peut-être comme six échecs et deux succès!

Mais, selon l'interprétation du plus génial et du meilleur

des pêcheurs, le Dr Henry Van Dyke¹⁷, six trophées ont obtenu la distinction la plus enviable à laquelle un saumon puisse aspirer!

"A supposer qu'un poisson ne soit pas pris par un pêcheur à la ligne, quel sera son destin? Ou bien il va périr misérablement dans les affres d'une "rê"¹⁸ encombrée, ou bien mourir de vieillesse et d'inanition, comme les longs traînards décharnés, hôtes parfois de fosses peu profondes. Ou bien un poisson plus gros va le dévorer, ou bien un phoque ou une loutre le mettre en pièces. En comparaison avec n'importe laquelle de ces morts déplorables, le sort d'un saumon, attrapé dans un cours d'eau limpide et noblement mis à mort à son contact avec le rivage après un glorieux combat, c'est une sorte d'euthanasie¹⁹. Depuis que Dieu a créé le poisson pour servir de nourriture à l'homme, le pêcheur qui l'apporte à la table de son destin de la façon la plus propre, la plus prompte et la plus amène, c'est en fait un bienfaiteur"²⁰.

NOTES du CHAPITRE X

1 L'embouchure de la Grande-Rivière fourmillait d'activités au début du siècle. Il semble bien qu'Horatio Le Bouthillier, seigneur du lieu, y avait établi un moulin de bois de fuseau depuis quelques années. Sa veuve le vendit en 1903 à Arthur Spence Noble qui devint acquéreur du même coup des droits de pêche à l'embouchure de la rivière et aussi du Domaine, i.e. des terres des Rangs I et II. Répétons qu'il avait acheté en 1902 le moulin de la Petite-Rivière de Louis-Napoléon Sasseville. (Au Bureau d'Enregistrement, contrat numéro 1211.)

2 Monseigneur Turgeon fait la visite pastorale en 1836. Le curé Ferland l'accompagne et note ceci: "La chapelle et la maison du seigneur sont bâties sur une presqu'île de sable formée par la rivière et la mer, ... Sainte-Anne-des-Monts ne compte que 37 familles. ... La Seigneurie appartient maintenant à M. Buteau (François), marchand de Québec, ainsi que celle de la Petite-Sainte-Anne, acquise de la famille Vallée..." (J.-B.-A. Ferland, *La Gaspésie*, éd. 1877, p. 45.)

En 1835, Buteau s'associe avec John Le Bouthillier, marchand de Percé, qui a marié Elisabeth Robin. Association du Pot de terre et du Pot de fer! En 1841, les deux associés se séparent et John devient seigneur de la Grande-Rivière-Sainte-Anne. Il commence à vendre des terres de la seigneurie en 1853. Pas moins de 18 actes s'enregistrent avant sa mort en 1872. Son fils

Horatio prend la relève et fait enregistrer pas moins de 53 transactions jusqu'en 1900. Il meurt et sa veuve Harriet Fauvel vend la seigneurie à Arthur Spence Noble. (Inventaire des contrats au Bureau d'Enregistrement de Sainte-Anne.)

C'est alors que le manoir seigneurial deviendra, sous le règne des compagnies, bureau, "couquerie", hangar, etc. jusqu'à ce qu'on le démolisse il y a bien une vingtaine d'années. A l'Anse-au-Griffon, on a conservé le manoir Le Bouthillier et il devenu un attrait touristique de grande valeur, grâce à monsieur et madame Georges-Aimé Fournier qui l'ont refilé au Ministère des Affaires culturelles pour en obtenir le classement.

3 A ce moment-là, on faisait brûler les déchets à ciel ouvert. On n'avait pas encore inventé les brûleurs à déchets métallisés que nos gens nomment "enfers".

4 70 années avant 1905: cela nous reporte à 1836 au moment du passage de l'abbé Ferland. Pourtant le manoir était déjà debout et pas seulement en construction. Était-ce Louis Lemieux, le seigneur de 1833, qui l'avait bâti? Ou un seigneur antérieur, comme Louis Panet? La chaîne des titres se trouve à Québec.

5 Les estacades à chaînes, ou chaînes de fermeture, on les appelle communément "booms" (pron. bômes). Le règne des moulins à scie a débuté au pays après la conquête grâce à des Anglais fortunés. Avec leur argent, ils ont apporté leur vocabulaire. Les Richardson et les Russell se sont installés à Matane et au Cap-Chastes, les Price à Priceville, les Fraser à Rimouski. Pourtant on mentionne une ébauche de scierie à Gaspé sous le régime français, là où se trouve la pisciculture. Wolfe l'a brûlée en 1758. (V. Carter, *Revue d'Histoire de la Gaspésie*, vol. 1, no 2, p. 75.)

6 La traversée de la Grande-Rivière comportait un bac et un "flatte", comme celle du Cap-Chastes. On chargeait \$0.15 pour les personnes d'en haut et \$0.10 pour les personnes d'en bas. En 1906, Ernest Bédard était le passeur, Alfred Dugas l'a remplacé en 1907. La première croisée de chemin à l'ouest de la traverse menait à la Bellevue. (Voir les délibérations du Conseil municipal.)

7 Les hauteurs de la Bellevue portent bellement leur appellation. L'émerveillement de l'auteur les décrit comme le séjour du bonheur.

8 Le champion des pêcheurs, c'est Achille Pelletier, un des fils d'Olivier Pelletier, comme nous l'avons dit, de la race des "rats musqués." Ce surnom leur vient de leur fréquentation de la rivière, de leur habileté comme pêcheurs et de leur office de guides et de gardiens de cette magnifique rivière à saumon.

9 Document intéressant daté du 15 juin 1906 à propos des droits de pêche, trouvé au Bureau d'enregistrement sous le no. 1511.

Le Sainte-Anne Fishing Club, composé de Louis-Edward Starkey, de Londres, lieutenant-colonel; de Thomas-Randle Starkey, de Norwood Park, (Angl.); de Arthur-Henry Starkey, de Huddersfield (Angl.); de W.-H. Lambton, de Redfield (Angl.); de Ch.-H. Bulwer Caldwell, de Novan (Irlande); vend à Percy Chubb, de New York, ses droits de pêche sur la Grande-Rivière-Ouest, avec le camp de la Fosse à Fer, bâtisses et dépendances, sur le lot 35.

10 Le clan des Pelletier avait ouvert le rang de la Bellevue. La terre était plantureuse. 17 enfants vinrent agrémenter la grande maison d'Olivier et d'Angélique Leclair. Les garçons: Achille, Pierre, Louis, Charles, Isidore, Joseph, Adélaré, Olivier fils, Narcisse et Téléphore, les filles: Joséphine, Ursule, Angélique, Mathilde, Hélène, Adèle et Délia.

Les garçons apprirent de leur père tous les secrets de la Grande-Rivière,

bien avant l'arrivée des "boss" Américains. (Inform. Charles Deroy et Blanche Pelletier.)

Il semble bien que le père d'Olivier Pelletier, Jean-Charles, marié à Louise Beaupré, ait gagné Sainte-Anne-des-Monts avant 1838. Emérance, leur fille, épouse en 1838 Jean-Baptiste Vion. Son père, qui lui sert de témoin, exerce encore le métier de pêcheur.

- 11 Les grandes armées des Perses et des Médes observaient des consignes très précises pour leurs déplacements et leurs haltes au cours de leurs campagnes guerrières. Autrement...la catastrophe!
- 12 Un volume se compose de deux couvertures rigides, puis de quelques feuilles blanches appelées feuilles de garde, avant de passer aux pages bien noircies. Les pêcheurs ouvraient ainsi le couvert de leurs coffres à leurres pour en tirer les "mouches" artificielles les plus susceptibles d'attirer le saumon.
- 13 Chacune de ces mouches porte un nom, donné sans doute par son inventeur. Encore aujourd'hui, Samuel Roy, du Cap-Chastes, fabrique avec expertise ces mouches traditionnelles, mais aux noms plus français: la Sam, la Classique, la Cap-Chastes. Samuel confectionne aussi des violons, art et métier méticuleux, s'il en est. Mais là, c'est pour faire sauter la populace, non les saumons!
- 14 "Da capo", c'est une locution italienne qui signifie...à partir de la tête, donc depuis le commencement. (*Petit Larousse.*)
- 15 La rue Wall ou "Wall Street" en anglais, c'est le centre financier de New-York et donc des Etats-Unis. Quand on parle de Bourse et d'affaires et d'argent, on s'en rapporte à Wall Street. Elle fait la pluie et le beau temps! C'est là que s'édifient des fortunes colossales, mais c'est là aussi que croulent, comme en 1930, les puissances d'argent. "Cherchez d'abord le royaume de Dieu..." Aucun Gaspésien ne s'est tué en 1930 pour avoir joué et perdu en Bourse après le fameux "krach"!
- 16 Note de l'auteur: "Ce revirement des perches, cette substitution du bout aplati en bois à la pointe aiguisée en métal s'opère avec l'intention d'éviter le déclic révélateur contre les roches."
- 17 Le Docteur Henry Van Dyke était ministre protestant, éducateur et écrivain. Il vécut de 1852 à 1933.
- 18 Quelle mort peu glorieuse pour un saumon que de périr dans les pièges d'une pêche commerciale au bord de la mer ou bien de perdre le souffle dans les mailles d'une rêt à morue!
- 19 L'euthanasie est une mort douce et sans souffrances. Le saumon, après un glorieux combat contre le pêcheur, meurt comme un soldat, sans s'en douter!
- 20 Note de l'auteur: "Little Rivers par le Dr Henry Van Dyke."



Le champion des "pêcheux", Achille Pelletier

CHAPITRE ONZIÈME

SUR LE BORD DE L'EAU



En place...repost

XI Sur le bord de l'eau

Arranged by M. Mc. D. de Regt.

I sa beau s'y pro - mè - ne

Le long de son jar - din Le long de

son jar-din, Sur le bord de l'île.

Le long de son jar - din, Sur le

bord de l'eau, Sur le bord du vais - seau.

Musique.....Isabeau s'y promène
Le long de son jardin
Sur le bord de l'île,
Sur le bord de l'eau,
Sur le bord du vaisseau.

Ainsi chantaient nos guides au départ pour notre seconde expédition, en haut de la rivière.

Avec la mi-août, on arrive à l'époque à laquelle s'applique au Canada la prohibition gouvernementale de la pêche au saumon dans les cours d'eau tributaires du fleuve. C'est donc une limitation du rayon d'action du sportif. Pourtant, jusqu'à plusieurs semaines plus tard, aucun interdit n'affecte la pêche à la truite. C'est donc en quête de ces beautés enrichies de pierres précieuses que nous entreprenons cette excursion sur la *Grande-Rivière*. Comme apéritif, la chanson des aventures de la belle Isabeau et du sort tragique de son galant.

Dans ses *Chansons populaires du Canada*, monsieur Ernest Gagnon¹ décrit cet air comme une *délicieuse mélodie*. Pour être en mesure d'apprécier le plus possible toute la tristesse et toute l'étrangeté des strophes, on devrait les entendre dans une situation favorable, comme celle qui nous a valu notre présentation à Isabeau.

Au rythme de la musique des eaux, avec l'accompagnement du murmure des forêts foncièrement odorantes, retentissent les voix non formées, mais si harmonieuses de nos guides, tandis que leurs figures souples oscillent aux cadences de la chanson. Même le cliquetis des pointes de fer, même les sons feutrés de la plongée des perches, tout concourt à la perfection de la mélodie.

Un soliste commence le récit des aventures d'Isabeau le long du jardin bordé par la rivière et situé dans l'île où elle habite. Un groupe de voix vigoureuses répètent les vers. Ainsi le maître chantre et les chœurs poursuivent la chanson toute entière. Ils s'unissent tous en un refrain plaintif avec lequel chaque strophe se termine.



Gracieuseté Mme Hubert Collin

Léon Collin, le chanteur des Tourelles

*Sur le bord de l'eau
Sur le bord du vaisseau.*

Quelque temps après, Isabeau remarque un bateau, monté par trente matelots. Ils approchent de l'île. Le plus jeune des matelots chante. Isabeau lui dit qu'elle aimerait apprendre sa chanson. Il la lui chantera, si elle veut bien monter dans le vaisseau. Elle embarque.

Mais soudain elle fond en larmes.

- Qu'avez-vous à pleurer, la belle, à pleurer si amèrement.
- Je pleure mon anneau d'or, qui est tombé dans l'eau.
- Ne pleurez plus, *la belle*. Je vous le plongerai.

A la première plonge, le galant manque son coup.

A la deuxième, il semble avoir trouvé l'anneau qui saute en l'air, mais pour disparaître de nouveau malheureusement. L'amoureux fidèle retourne le chercher, mais de la troisième plonge il ne revient jamais.

*De la troisième plonge
Le galant s'est noyé.
Le galant s'est noyé
Sur le bord de l'île,
Le galant s'est noyé,
Sur le bord de l'eau,
Sur le bord du vaisseau.*

Ainsi prend fin l'histoire mélancolique. Elle peut paraître inepte dans sa froide traduction anglaise. Pourtant, nous sommes tous d'accord, aucune chanson canadienne n'est plus propre à éveiller les échos de ces solitaires forêts nordiques, ou bien à s'accorder aux accents variés de ce cours d'eau isolé, que la complainte d'Isabeau et de son infortuné soupirant.

Nous sommes en train d'épiloguer sur la tragédie et sur son rendement musical pittoresque, lorsque les guides, sans doute avec l'intention d'en neutraliser les effets déprimants, explosent en un air exubérant². Ils adoptent une cadence propre à stimuler le cliquetis des perches et à accélérer joyeusement la vitesse des canots. Le soliste et le chœur alternent l'un et l'autre, pas mal comme dans la chanson d'Isabeau.

*En roulant ma boule roulant
En roulant ma boule
Derrière chez-nous, y a-t-un étang,
En roulant ma boule,
Trois beaux canards s'en vont baignant
Rouli, roulant, ma boule roulant.*

Avec bien des répétitions du thème et au gré du

roulement presque continu de la houle, on nous découvre un étang où trois beaux canards se baignent. Soudain un malheur s'abat sur l'un d'entre eux.

Le fils du roi, en excursion de chasse, arrive sur la scène. Il vise le canard noir avec son long fusil d'argent. Mais grâce à une sorte d'adresse indirecte, dont il ne semble pas jouir seul du monopole, il tua le blanc.

Visa le noir, tua le blanc.

— O fils du roi, tu es méchant, s'exclame le possesseur du canard, méchant d'avoir tué mon canard blanc!

*De dessous l'aile, il perd son sang;
De ses yeux coulent des diamants,
Et de son bec, de l'or et de l'argent.
Ses plumes volent au vent.
Mais trois femmes ramassent les plumes
Pour en faire un lit de camp,
En roulant ma boule,
Pour y coucher tous les passants,
Rouli roulant, ma boule roulant,
En roulant ma boule.*

Voilà une autre chanson que seul un iconoclaste³ pourrait tenter de traduire. Isolée de son accompagnement vigoureux, elle n'a ni charme ni intérêt.

★ Lorsque nous passons sur des fosses paisibles, on nous montre du doigt des saumons en quantité, mais aucune activité particulière ne caractérise leurs mouvements à l'occasion de cette seconde excursion.

— Ils sont lourds et paresseux maintenant, remarque un guide. Ils savent que la loi s'applique et qu'elle les protège. Alors ils osent faire un petit somme, même en plein jour!

— Mais, demandons-nous, qu'arriverait-il si, indépendam-

ment de la volonté du pêcheur, presque par accident, un saumon mordait à un hameçon en cette saison prohibée?

— Ah! si le saumon enfrenait la loi, répond le guide, assurément le pêcheur ne saurait encourir la responsabilité de la violation, et c'est sur la tête du saumon lui-même que retomberaient les conséquences de son méfait.



Jos Pelletier: le conteur d'histoires...

Gracieuseté Charles Dwyer

Tout-à-coup, dans une fosse calme, abritée, un peu en avant de nous, on voit un cercle qui s'élargit, suivi de l'apparition d'un second, puis d'un troisième anneau. Alors un corps chatoyant saute en l'air.

— La truite monte à la mouche⁴, s'écrient les sportifs.

Nous remarquons que cette affirmation, poussée sans doute avec entrain, ne s'accompagne pas de la surexcitation ni de l'exultation qui, lors de la première partie de pêche, annonçaient notre approche du voisinage du saumon.

Quoi qu'il en soit, les lignes sifflent bientôt à travers les airs et les moulinets crépitent encore avec allégresse, tantôt à partir des bateaux, tantôt à partir de la grève, tantôt parmi les rapides, tantôt en eaux calmes; quelquefois en poursuivant notre route au milieu du courant. C'est cela, le sport!

Heureusement la gaffe cruelle n'a pas sa place en ces manoeuvres. Une épuisette vient à l'aide du sportif, quand le ravisseur a accroché le poisson et l'a amené près de lui.

Cette méthode plus civilisée de capturer la proie entraîne notre approbation et même assure le patronage de quelques membres féminins de l'expédition.

Les maringouins et les mouches manifestent leur présence aujourd'hui, mais sans exagération. Les feux de midi, allumés par nos guides au moment de la halte sur le bord de la rivière, servent à une double fin. La fumée nous débarrasse de ces pestes ailées; la flamme et la braise cuisent notre repas.

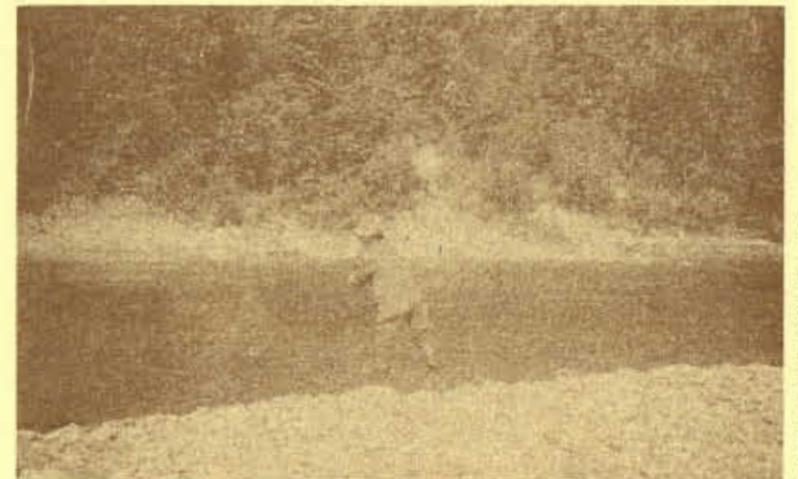
Quel charme possède un mets préparé et partagé sous de si délicieuses auspices! La beauté de l'environnement, le sentiment de liberté qu'inspirent les grands espaces et l'éloignement, l'absence des entraves et des embarras de l'étiquette, tout cela et bien d'autres conditions saines se combinent pour convertir notre repas improvisé en un banquet des mieux réussis.

Ici, comme durant tout le présent voyage, il manque quelque chose. L'orchestre des oiseaux s'est tu, car la saison des chansons a pris fin.

C'est avec un intérêt et une admiration renouvelés que nous surveillons les guides experts, alors qu'ils déballetent les provisions et procèdent à leurs préparatifs pratiques.

Le champion des pêcheurs du jour donne avec générosité pour le dîner la "brochetée" de truites, en quoi consiste la *pièce de résistance* du repas. On dépose devant nous les morceaux délicieux, roses, fumants, dont l'enveloppe constellée de pierreries se présente toute croustillante et toute dorée au contact de la poêle à frire bien chaude. Nous ne nous étonnons plus des rapsodies presque dévotes du vieil Isaac Walton⁵, glorifiant un poisson fraîchement pêché et artistement apprêté.

Quand nous goûtons la saveur de la truite de la *Grande-Rivière*, nous nous exclamons, comme le prince des pêcheurs à la ligne, à propos d'un brochet préparé à la perfection: "Ce plat de poisson n'est bon que pour les pêcheurs et les braves gens."



Le lancer à la mouche



Gracieuse Victor Marin

Le chanteur des Echourles: Gilbert Marin et sa femme Domitille

Des fragments de chansons et de joyeuses causettes marchent de pair avec la progression de ce repas délectable. Une fois les appétits rassasiés, le surplus des provisions serré, les feux de camp éteints avec soin, de nouveau nous gagnons nos esquifs et nous reprenons notre randonnée en haut de la rivière, au cours de laquelle se répètent les événements plaisants de la matinée. Pêche, chansons, flâneries, recherches sur la grève, reconnaissance en forêt, tout cela jusqu'à notre arrivée au camp qui nous sert d'abri pour la nuit.

Un peu plus loin, un méandre de la rivière nous plante en face des Shickshocks relativement voisines, bien que distantes encore de six ou sept milles (9 à 11 km). Mais la révélation de ces montagnes solitaires et solennelles ne nous deviendra évidente qu'au moment de reprendre notre voyage, lorsque le soleil matinal baignera ces monarques couronnés de nuages.

Le camp inhabité nous apparaît plutôt isolé, quand nous le contemplons de nos esquifs.

Le soleil a tôt disparu en arrière des collines revêtues de forêts et déjà l'on sent la fraîcheur d'une nuit tombante de la fin

d'août. Les murmures du cours d'eau s'élèvent sur un ton mineur maintenant. D'étranges ombres planent sur la contrée mystérieuse qui s'étend jusqu'à ces régions solitaires où la Sauvagerie règne sans conteste.

C'est avec une rapidité tenant de la magie que l'on abolit les ténèbres et qu'on réalise une apothéose. On tire sur la plage les canots vides; tapis, couvertures et provisions se transfèrent dans le petit chalet, dont les portes s'ouvrent maintenant de façon invitante et dont chaque fenêtre affiche des lumières de bienvenue.

Puis on entend le crépitement d'un feu vif et bientôt, en provenance de l'enceinte de la cuisine, se glissent vers nous les arômes les plus appétissants. D'ailleurs nous n'avons pas long à attendre pour être conviées à ce meuble génial: la table de la salle à manger. Un endroit où luit la plus brillante des lumières et où des bouquets de la forêt nous accueillent avec des souhaits parfumés de bienvenue. Et le festin?

Le menu: café bouillant, truite fumante; pommes de terre exécutant encore le scherzo⁶ de la poêle à frire; pain grillé



Photo Etie Bignell

Au "Plaqué" de la maison

graissé de beurre fondu; crêpes chaudes et galettes succulentes. Il serait difficile de trouver des gens plus satisfaits ou plus légers de coeur que nous.

★ Tout-à-coup il arrive quelque chose. Un événement banal et plutôt fréquent dans le monde ordinaire où nous avons vécu jusqu'ici, mais d'une signification inhabituelle en cet endroit reculé et solitaire, un événement impressionnant, surtout dans les ténèbres de la nuit.

Un guide, appartenant au personnel de service, cogne à la porte et nous annonce l'approche de personnes inconnues.
— Quelqu'un vient? Qu'est-ce que ça veut dire? nous écrivons-nous.

En moins d'une minute, on déserte la salle à manger et toute la compagnie s'assemble sur le bord de la rivière. Tous les yeux se dirigent vers un point éloigné en bas du cours d'eau, où danse le feu d'un fanal.

— *Holà! Holà! vous autres. Quelle nouvelle apportez-vous?*

Mais seuls répondent des échos moqueurs.

— *Holà! Holà!* crient les guides à plusieurs reprises.

De plus en plus près tremble le feu follet⁷ et les coups sourds des perches deviennent perceptibles.

On entend maintenant des cris jetés en réponse. Finalement, avec une netteté évidente, nous atteignent les quatre simples mots révélateurs de l'objet de cette expédition.

— *On apporte des télégrammes.*

L'annonce de l'approche de l'étrange esquif avait installé de vagues frayeurs dans l'esprit toujours inquiet des femmes, des peurs qui assument des proportions de certitudes, durant les dernières minutes de cette attente presque interminable.

Quant aux fronts des hommes, ils devinrent soucieux, pleins d'appréhensions concernant les exigences et les complications de leurs affaires. On avait donné l'ordre de nous expédier seulement les messages urgents. Naturelle-

ment nos sportifs interprétèrent cette intrusion comme une menace à leur repos bien gagné et, au mieux, trop limité, loin de l'esclavage des affaires.



Le feu de camp

Cependant, comme il arrive souvent dans le cas d'un danger menaçant, nos spéculations faisaient toutes fausse route et nos craintes s'avérèrent sans fondement. A cause d'un malentendu, on laissa des messages anodins, sans importance, s'acheminer vers nous. En définitive, ce malentendu se retourna même à notre avantage. Cette erreur renforça notre équipe de guides avec deux villageois costauds, munis de poumons puissants et d'un répertoire de bonnes chansons⁸. Ainsi deux voix de stentor s'ajoutèrent au chœur de chant. Les forêts y firent écho quand nous nous sommes rassemblés autour du feu, à la fin du banquet. Le festin, si brusquement interrompu, se termina en beauté.

Et quel feu de camp! Dehors, sur la plage rocheuse, à un endroit où la rivière reflète l'image de l'embrasement, c'est là qu'on a choisi le site de la flambée.

On a mis le feu à un énorme entassement de billots, assurément plus d'une corde⁹ généreuse, flanquée et surmontée d'une masse hétérogène de déchets de la forêt. Ça rougeoie, ça rugit, ça crache une myriade d'étincelles dans lesquelles l'arôme du bois vert et l'odeur de l'écorce de bouleau, qui se tord en crépitant, se mêlent à la senteur des branches chargées de résine craquante, branches d'épinette, de mélèze et de sapin baumier, et aux bonnes effluves fades de terre mouillée et de terreau de feuilles.

A la clarté de cet holocauste sublime, les forêts voisines se dressent illuminées et chaleureuses. Par contraste, les régions sauvages plus reculées deviennent austères, sombres, mystérieuses, menaçantes même, plus que jamais.

Nos yeux fixant le feu déchaîné, nos châles disposés de manière à servir de protection contre la fraîcheur de la forêt qui gît en arrière et de chaque côté de nous, nous apprécions les clairs-obscurs variés de ce tableau de Rembrandt¹⁰.

Les guides vont et viennent, en quête d'aliments pour les flammes voraces. Or, au beau milieu de ces activités, un



Autoportrait de Rembrandt (1634)

canotier farceur s'arrête et examine avec soin les dimensions de la pile de bois rougeoyante. Puis, animé d'une audace qui nous porte à frémir d'horreur et d'une agilité qui nous remplit d'étonnement, il met le pied sur le bout d'un billot saillant et il saute complètement au-dessus du feu.

Peut-être aiguillonné par la terreur et la stupéfaction des spectatrices, un second guide, tout aussi agile, reproduit cet exploit. A son tour, s'élançait un autre compagnon téméraire.

Photo Edition Somogy

Puis un quatrième et un cinquième, jusqu'à épuisement du groupe et jusqu'à la danse en rond des guides autour des flammes.

Alors on passe au jeu du saute-mouton. La bande joyeuse s'exécute, tout en s'ébattant autour du dangereux brasier, avec la légèreté de danseurs sur la pelouse fraîche.

A ce moment on demande une chanson. Cette requête ramène les démonstrations au calme et les guides rejoignent le groupe assis autour du feu.

C'est un soliste qui entonne la première chanson. Il en choisit une qu'on a chantée et rechantée plusieurs fois durant cette charmante villégiature.

Sur un ton touchant de tendresse et de pathétique, avec des gestes pour traduire ses sentiments élevés et son émotion profonde, le virtuose s'exécute. Si plaintive, si touchante est son interprétation que l'on en oublie son thème pratique: simple répétition et réitération de l'affirmation que la soupe au chou se trempe dans la marmite à soupe¹¹.

— Et maintenant une histoire, une histoire.

Telle est la requête qui fuse de tous les côtés. Pour y répondre, un autre guide, Jos¹², nous présente la scène d'un autre feu de camp, d'un autre groupe de sportifs, éclairés par les flammes, et dont il faisait partie.

★ C'était le printemps. Une bande d'Amérindiens de la Côte Nord¹³, à peine revenus de leurs longues et pénibles expéditions de chasse à l'intérieur des terres, s'étaient réunis pour échanger les uns avec les autres leurs expériences hivernales. Tous avaient subi leur part d'épreuves cruelles. Un par un, les hommes se levaient et racontaient des histoires de famine, de froid, de dangers et d'égarement¹⁴.

Les auditeurs étaient assis à terre, les jambes croisées. Leurs yeux fixaient le feu. Ils serraient leurs pipes

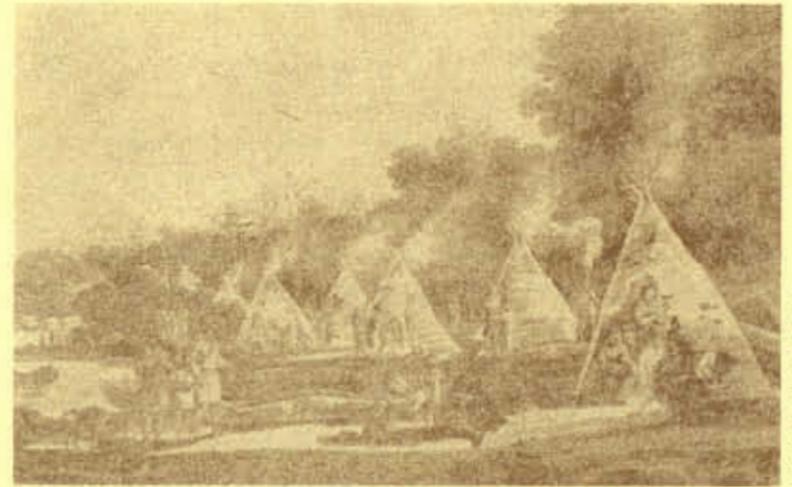


Photo Musée Mc Cord

Campement montagnals en forêt

entre les dents. Leurs lèvres ne s'ouvraient que pour émettre des nuages de fumée. Durant la plus grande partie de ces exposés, il s'en faudrait de peu pour insinuer que ces récits possédaient le moindre intérêt pour eux.

Pourtant, pas un mot ne tombe dans l'oreille d'un sourd. De temps en temps, les auditeurs impassibles se secouent jusqu'au point d'exprimer leur émotion. Le destin s'est-il montré particulièrement cruel, les privations et les souffrances se sont-elles avérées presque insupportables, ou peut-être a-t-on accompli quelque prouesse de vaillance inhabituelle ou bien a-t-on gagné une grande victoire, alors du cercle approbateur ou sympathique vont jaillir une série d'exclamations monosyllabiques, correspondant à "oui-oui, oui-oui¹⁵". En même temps les têtes s'inclinent sagement et les yeux regardent l'orateur en face. Il n'en faut pas plus pour convaincre le malchanceux ou le héros de la communication intime de ses compagnons avec lui.

Et les monosyllabes qui accueillent la fin du récit sont les derniers commentaires qu'il entendra sur le sujet. Un seul exposé de ses infortunes, cela suffit. Une fois narré, on considère l'incident comme clos. Les souvenirs tristes ne

doivent pas se perpétuer¹⁶.

— Ah! si ces dames avaient assisté à cette scène avec leurs appareils photographiques, s'écrie Jos, au moment de commencer à raconter une autre de ses expériences nordiques, quels superbes portraits elles auraient croqués!

★ Dans cette nouvelle histoire, il n'était plus question de résidents ripuaires, mais d'Indiens qui habitaient des contrées forestières reculées, plusieurs milles en arrière du Saint-Laurent¹⁷.

Il serait difficile de savoir comment la nouvelle leur parvint. En tout cas, un enchaînement de communications, avec point de départ sur la Côte, apprit à cette communauté lointaine que, tel et tel jour, un bateau étrange avait jeté l'ancre à l'embouchure de la même rivière dont la source leur servait alors de lieu de campement d'hiver. Ce bateau ne naviguait pas au moyen de perches ni de rames, ni au moyen d'une roue à aubes, ni même à l'aide de voiles, mais uniquement par la force de l'eau, chauffée jusqu'à se transformer en vapeur¹⁸. Cet objet merveilleux, ils se décidèrent d'aller le contempler.

Ah! Quel bizarre spectacle avons-nous perçu à leur apparition. Chaque homme, femme et enfant avait endossé sa peau de caribou. Ils enfilaient la fourrure de l'animal comme un vêtement, et c'était leur unique vêtement! Ainsi un Indien aurait-il choisi de marcher à quatre pattes, il aurait eu l'apparence d'un caribou.

Ce costume, une fois ajusté, ne peut s'enlever avant usure complète ou croissance de la taille. Il est vrai qu'on utilise les peaux plus petites pour les enfants seulement. Ainsi ces hardes durent pendant des années et des années, peut-être même toute une vie.

La tête du caribou s'accrochait encore à plusieurs de ces peaux et même quelques individus de la bande en arboraient les cornes. Ainsi quand ils conservaient la tête, non

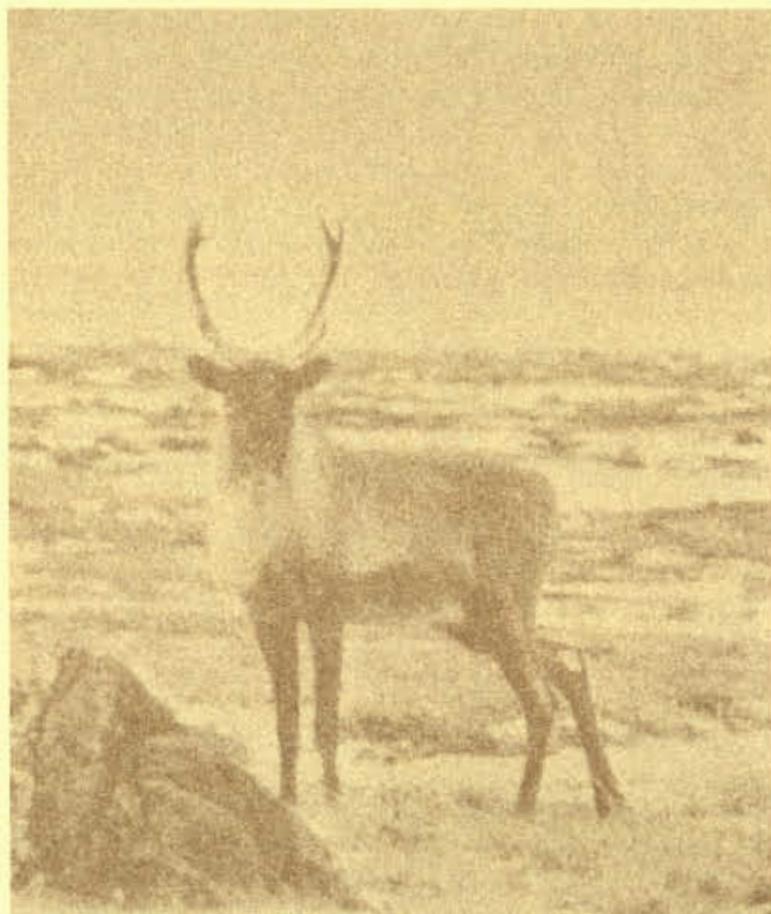


Photo M. L. C. P. Québec

Un caribou

seulement il endossaient un costume complet, mais ils s'affublaient aussi d'une cagoule, voyez-vous.

C'est donc au bas de la rivière que parvinrent ces gens bizarrement accoutrés, ces caribous debout sur leurs pattes de derrière. Avec ébahissement, crainte, curiosité et beaucoup de méfiance, ils approchaient de plus en plus du bateau à vapeur, à l'ancre à ce moment dans le havre. En fait, ils le côtoyaient presque et délibéraient passionnément de l'étrange objet.

— Saluons-les, murmura un des membres de l'équipage.

Alors on entendit le hurlement strident de la sirène. Dès le début du rugissement, les sauvages avaient tourné les talons. Au plus vite, ils regagnèrent leurs forêts, ces caribous, gros, moyens, et petits. Tous disparurent, comme poursuivis par le diable et bientôt on ne vit plus une seule fourrure de caribou. On suppose qu'ils ne s'arrêtèrent pas ailleurs que dans leur campement. Je ne sais pas non plus s'ils se sont jamais aventurés de nouveau sur la Côte.

Ah! si ces dames avaient pu au moins photographier cette bande de caribous en fuite!

★ A la fin de ce récit, le feu brûle au ralenti. Les figures de nos amis n'apparaissent que par à coup à la lueur des flammes mourantes. Le silence tombe sur la compagnie et l'obscurité environnante est en train d'empiéter sur notre monde.

Tout-à-coup le petit chien mexicain sursaute. Il fixe minutieusement les profondeurs du lieu et il pousse un grognement sourd, menaçant.

— *Ah! la fine petite bête!* Elle entend quelque chose. Sans doute un animal qui rôde en quête de proie. Peut-être un orignal. Devrions-nous "caller"¹⁹.

On a tôt fait de rouler une belle écorce de bouleau blanc en forme de cornet géant, au moyen duquel on pousse un appel sauvage, un hurlement, un bêlement, sommation qui se termine toujours par un bizarre grognement ou plutôt par une série de grognements.

Maintes et maintes fois, les bois retentissent du "call" des guides, mais seuls répondent les échos. La forêt elle-même devient silencieuse, plus solennelle et plus mystérieuse que jamais.

Une fois de plus, le silence s'abat sur la compagnie. C'est le silence de la somnolence, car le temps de la gaieté a pris fin et c'est l'heure du repos.

Alors on se souhaite "bonne nuit". Le groupe se disperse

et nous nous rendons sous notre abri pour y dormir, comme le font les petits enfants insoucians, au coeur léger.

Mais une rengaine nous rejoint au moment où nous nous attardons sur les frontières du pays des rêves. Une voix plane au-dessus de nous. Elle provient de la cabane où les hommes logent.

C'est le refrain d'Isabeau.

Sur le bord de l'eau

Sur le bord du vaisseau.

Puis le silence, l'oubli, le sommeil.

NOTES du CHAPITRE XI

1 Ernest Gagnon a publié dans ses *Chansons populaires du Canada* une compilation de chansons très à la mode au siècle dernier, avant l'avènement de la radio et de la télévision. Nous trouvons *Isabeau* à la page 37 de la 3ème édition (1894). Très certainement cette chanson a émigré de France avec nos grands-pères.

2 "Cette chanson du Canard Blanc se chante en France, dans l'ouest", nous assure Ernest Gagnon à la page 12 du même volume.

3 Un iconoclaste est un briseur d'images ou de statues. Ici, le traducteur de cette chanson lui enlèverait tout son charme. Elle est trop française pour se rendre en anglais, en particulier son rythme endiablé.

4 Quand la truite mord à la mouche, n'essayez pas de la capter au vers. Il y a un temps pour chaque appât comme il y a un temps pour chaque espèce de poisson.

5 Isaac Walton est un écrivain anglais qui vécut de 1593 à 1684. Son chef d'oeuvre est son *Complet Pêcheur à la ligne, ou Récréation de l'homme contemplatif* (1653). (V. *Littérature anglaise* de A. Koszul, p. 247.)

6 Le scherzo est un mouvement de musique qui s'exécute vivement et gaiement au pas de danse. L'auteur croit voir encore les pommes de terre frites danser dans la poêle.

7 Le feu follet ressemble à une flamme légère et fugitive. C'est un phénomène naturel des forêts humides, dans lequel nos ancêtres croyaient discerner un aspect surnaturel. (*Petit Larousse*.) On prononçait les "fi-follets."

8 Marius Barbeau, anthropologue, a réalisé des enquêtes sur le terrain en 1917-1918 et il a enregistré de nombreuses chansons du folklore québécois, qui nous viennent directement de nos ascendances françaises à travers trois siècles d'isolement de la mère-patrie.

Voici les noms des chanteurs populaires locaux qu'il mentionne dans son livre *Le Rossignol y chante*, paru en 1962: Madame Anthyme Lévesque

(Céline Mimeault); monsieur et madame Johnny Therrien (Marie-Anne Dupuis); Joseph Therrien (fils de Johnny); François Saint-Laurent; Jean-Baptiste Dupuis (frère de Dieudonné); François Dupuis (fils de Dieudonné); Antoine Minville; François Minville; tous alors résidents de la Grande-Tourelle. Aussi Charles Samson (natif de Lévis, 93 ans en 1918), résident du Chemin-Neuf.

Il est dommage que nos postes de radio ne nous retremont pas dans notre patrimoine de chansons d'origine au lieu de nous abreuver d'ineptes chansons américaines, tout à fait étrangères à notre innéité française. On prétend que les gens n'en veulent pas. Qu'en sait-on? On ne demande pas ce qu'on ne connaît pas...

- 9 Corder du bois, c'est le mesurer en l'entourant d'une corde. Une corde mesure 4 stères: unité de mesure pour le bois de chauffage. (Voir le *Petit Robert*.) En Gaspésie, la grosse corde mesure 8'x8'x8' (longueur, largeur, hauteur); la petite corde: 8'x4'x8'.
- 10 Rembrandt est un peintre hollandais qui vécut de 1606 à 1669. Un véritable génie dont le pinceau jouait avec les clairs-obscur, avec la vigueur des ombres et l'éclat des lumières. (*Petit Larousse*.)
- 11 C'est Donald Deschênes, notre folkloriste bien connu, qui a publié dernièrement "C'était la plus jolie des filles", c'est lui qui nous renseigne sur cette ritournelle que l'auteur trouve si émouvante en même temps que si pratique. Nous-mêmes n'avons pu la retrouver chez les personnes âgées. (Référence: *Saint-Pierre et Miquelon* de Carmen Roy, dans le Bulletin No 182 (p. 151) du Musée national du Canada.)

En Gaspésie, on trempe la soupe et même le café. "Viens, Bruno, j'ai trempé ton café". (Informatrice: Géralda Isabelle-Sergerie, du Cap-Chastet.) Le *Petit Robert* nous assure qu'en France on trempe la soupe comme ici.

- 12 Nous croyons avoir identifié ce "pousseux", grand conteur et bon chanteur. Il s'agirait de Joseph Pelletier "Magnan", fils de François et de Marguerite Dutremble dite Desrosiers. Il épousa Ernestine Lévesque. Né en 1856, il avait 50 ans en 1906. Il demeurait sur la côte de la Bellevue et guidait en été. Il passa bien des hivers sur la Côte Nord, en particulier à la Pentecôte, où sans doute il rencontra les Montagnais. Mort en 1935. (Informateurs: Monsieur et Madame Yvon Paquet, de Sainte-Anne-des-Monts.)

Il est également possible que ce conteur soit Joseph à Lucien Pelletier, de la race des Paulette ou des "Pas-laites" (car on prononce encore le mot laid en faisant sonner le d comme un t). Est-ce à cause de l'ancêtre Paul ou de son beau physique...? Toujours est-il que Jos était tout un type d'homme! Né en 1886, à 15 ans il s'en allait travailler aux chantiers de Germain Leclerc sur la Côte Nord, au Petit-Mai, où il a fréquenté les Montagnais. Pas trop chanteur, c'était un conteur d'histoires dont on se souvient encore: "Il dansait comme une marionnette, avec un verre d'eau sur la tête. Il ne savait pas lire, mais il pouvait tirer votre horoscope dans les cartes. Il tirait... dangereux, et le curé ne voulait pas." (Inform. Madame Mélie Fontaine-Lévesque, 83 ans.)

Dans son voyage d'enquêtes ethnographiques, Marius Barbeau a aussi enregistré bien des contes. Il cite François Saint-Laurent, Alfred Saint-Laurent, tous deux de la Grande-Tourelle, et Isaïe Vallée, du Chemin-Neuf. (Voir *Anecdotes de Gaspé*, dans *The Journal of American Folklore*, vol. 33, July-Sept. 1920, no 129, pp. 173-297.)

Carmen Roy, en 1949, a enregistré encore Alfred Saint-Laurent, mais en plus Léon Collin et Octave Servant, eux aussi de la Grande-Tourelle. (Voir *Contes populaires gaspésiens*, chez Fides, 1952.)

Quelques titres de ces contes: *Le petit Bonhomme gris des Sauteurs*; *Le Trésor caché de la Chunée* (Cheminée ou Tourelle); *Les Lutins qui tressaient la Crinière des Chevaux*; *Le Loup-Garou du Cimetière*; *Le Cabat des Chats sur le Pont-des-Chicanes*; *Le Sort sur les Vaches*, et combien d'autres.

Nous songeons à une réédition de ces contes susceptibles d'enchanter autant les "grandes personnes" que les jeunes.

- 13 A cette époque, la Côte nord ne comprenait que de petits postes isolés, occupés par des Blancs. Le reste, c'était le royaume des Montagnais.
- 14 Egarement ou éloignement dans la forêt. En Gaspésie, on "s'écarte dans le bois."
- 15 Les Amérindiens ne parlent pas tous en même temps... comme les Gaspésiens! Ils savent écouter... et ils manifestent leur approbation avec un é-è accentué sur la 1ère syllabe prolongée. Cela veut dire: oui. S'ils n'acquiescent pas, ils se contentent poliment de tourner la tête de droite à gauche lentement ou bien restent tout simplement silencieux, les yeux rivés à terre.
- 16 Autre trait de la sagesse proverbiale de l'Amérindien. Voilà pourquoi il ne développe pas de dépression nerveuse... La mort elle-même ne lui arrache pas de larmes. Ce n'est pourtant pas de l'insensibilité, mais la vie continue...
- 17 Chaque tribu possédait sa rivière. Elle en remontait le cours jusqu'à la source à l'automne et passait l'hiver à chasser. La débâcle du mois de mai la ramenait à la mer pour l'été.
- 18 Le premier vapeur à circuler au pays fut "l'Accomodation" en 1807, entre Québec et Montréal. Dès 1838, on fonde les premières compagnies transatlantiques. (*Encyclopédie Grolier*.)
- 19 Le "call", c'est un cri d'appel transmis au porte-voix, autrefois fabriqué en écorce de bouleau par les Amérindiens, pour simuler le beuglement amoureux de la femelle, en période de rut.

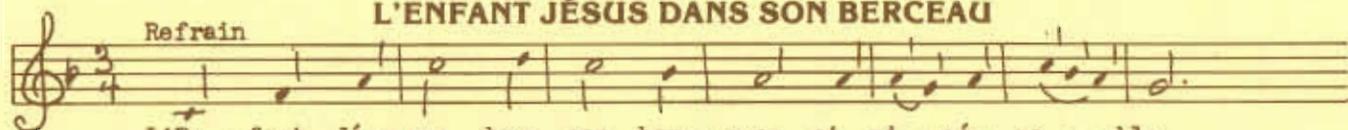


Les joies de l'hiver à Sainte-Anne

Gracieuseté Albertine Dugas

L'ENFANT JÉSUS DANS SON BERCEAU

Refrain

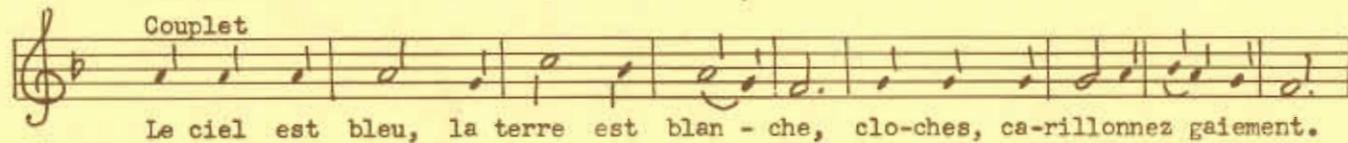


L'En - fant Jé - sus dans son ber - ceau si mi - sé - ra - - ble,

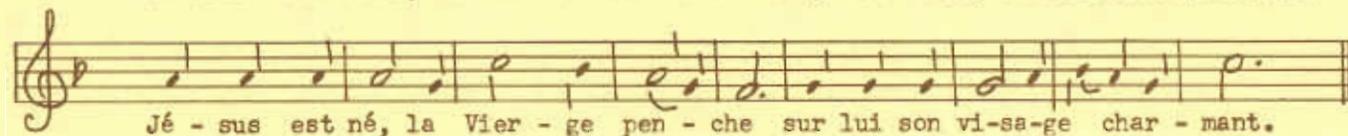


Qu'il est char - mant, Oh! qu'il est beau, l'En - fant Jé - sus dans son ber - ceau.

Couplet



Le ciel est bleu, la terre est blan - che, clo - ches, ca - rillonnez gaiement.



Jé - sus est né, la Vier - ge pen - che sur lui son vi - sa - ge char - mant.

2. Il dort sur la paille fraîche, ce cher petit Enfant Jésus,
Pour le réchauffer dans le crèche, l'âne et le boeuf soufflent dessus.

3. Pas de courtine festonnée pour préserver l'Enfant du froid,
Rien que des toiles d'araignées, qui pendent des poutres du toit.

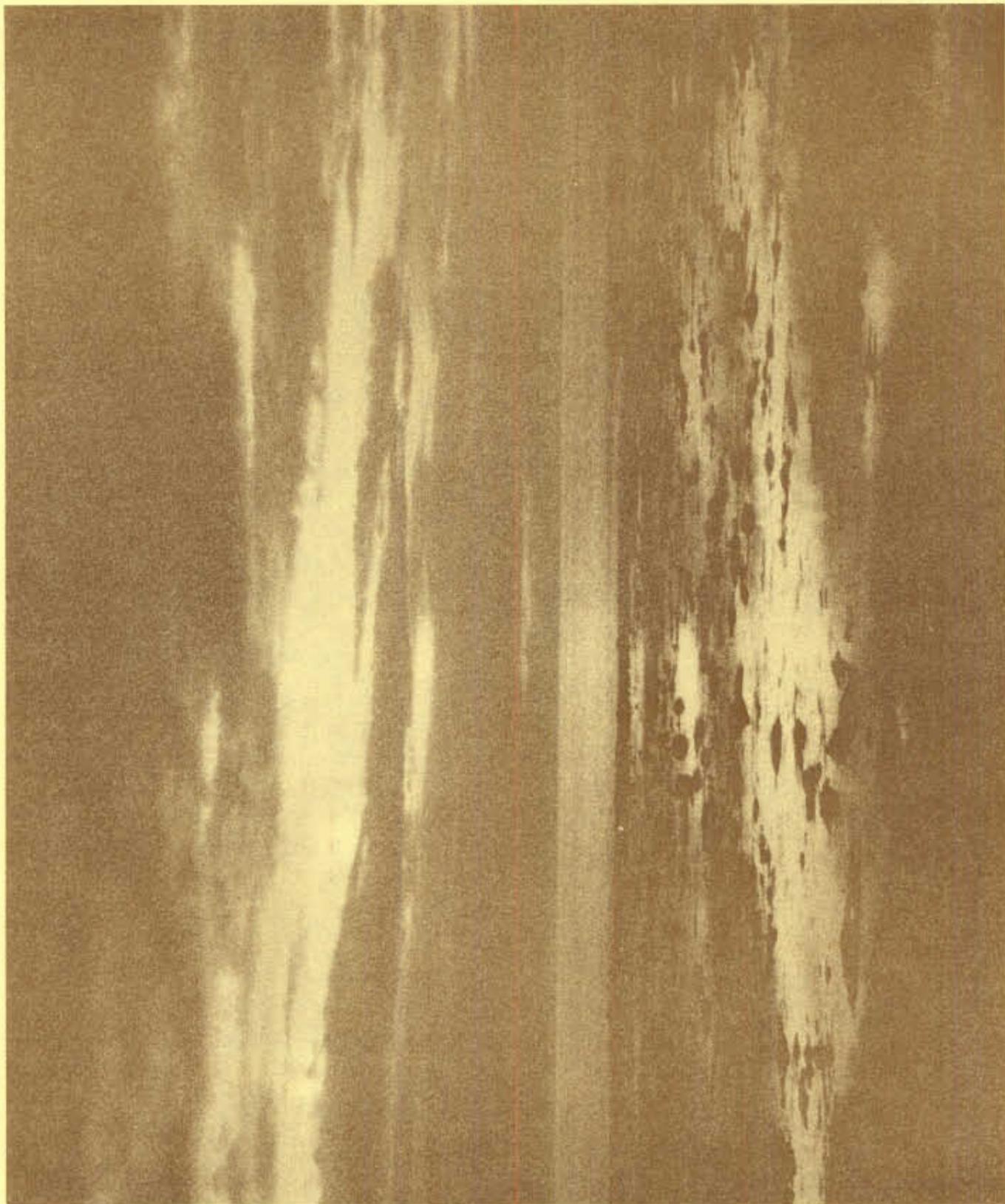
LA SOUPE AUX CHOUX



La soupe aux choux se fait dans le marmite, Dans la marmit' se fait la soupe aux choux.

CHAPITRE DOUZIÈME

AU CARREFOUR



Des splendeurs violentes...

Au carrefour

C'était peut-être le mitan entre l'époque de notre première partie de pêche et celle de l'excursion qui s'est déroulée à la veille de Septembre. Nous parvint alors un message dont on ne pouvait ignorer la teneur, en dépit d'efforts pour n'en tenir aucun compte.

L'atmosphère le dénonçait, les nuages le révélaient à tout venant, la mer et le vent le proclamaient vigoureusement.

Nous nous sentions en sécurité durant la saison estivale, avec sa canicule, ses beaux jours et tous ses autres avantages. Nous poursuivions notre route étourdimment, comme si nos heureuses vacances devaient durer toujours. Août n'en était encore qu'à moitié de sa course, quand se firent sentir de froides effluves.

— C'est froid aujourd'hui, froid, froid! dit un villageois âgé au matin du jour en question. L'automne s'en vient.

— Que ces dames ne prennent pas garde à lui, reprit une robuste jeune mère de famille, dont les veines charriaient rapidement le sang chaud de la vie. C'est le frisson de l'automne de son existence que ressent *le pauvre vieux*. Ne craignez rien, mesdames. L'été va revenir. De nouveau demain sera chaud.

Et le lendemain fut chaud et l'été revint pour un certain temps. Mais nous avons perdu notre sens de la sécurité. Aucune réassurance de la part de la saison chaude ou venant des villageois ne pouvait effacer de notre mémoire le visiteur intempestif et sa missive de froidure.

Avec le début de septembre arrive l'accomplissement de sa promesse astucieuse. Désormais l'atmosphère se présente brillante, claire, mais presque trop vive. Des promenades alertes remplacent les flâneries sur le bord de la mer. Même en plein soleil ou à l'abri de la cabane, nous n'avons aucun goût

de lézarder.

La nuit gagne de plus en plus de terrain sur la juridiction du jour. Quand il sonne six heures, et même plus tôt, les villageois s'installent confortablement à la maison. Ils se rassemblent autour de leurs poêles guillerets, au lieu de veiller sur leurs galeries ou sur le bord du chemin par petits groupes d'amis.



Gracieuseté Louis-Philippe Pelletier

Le père Jos Fontaine

Les *immortelles* ne nous promettent maintenant que de la neige. Les rougets se blottissent sous les fougères brunissantes. Les collines, si verdoyantes tout récemment, sont en train de revêtir les teintes très riches et très foncées de l'automne.

On ramasse les pommes de terre. Les mains des petits enfants portent déjà des mitaines; les bas et les chaussons sont de "rigueur".

Dans leurs conversations au coin du feu, les gens discutent de la date probable du dernier vapeur à accoster, ou bien de l'époque plus hâtive où les Shickshocks passent pour avoir revêtu leurs blancs bonnets. On parle de renchausser les maisons, de sortir les vêtements chauds et de s'approvisionner en bois de chauffage.

Les ours ont descendu de la forêt et ont envahi le parc de moutons du fermier, car leurs magasins de vivres estivaux s'épuisent.



Photo: Bruno Sargis

Les Shickshocks couronnés de blanc

Il se dessine des splendeurs inénarrables dans le ciel en plein jour; des splendeurs violentes, impressionnantes. Des effiloches de nuages sombres plongent dans la mer et le soleil baisse avec un air de *Dies Irae*¹. Quelquefois, étrange contraste, une banderolle dorée enveloppera l'horizon et des lueurs merveilleuses vont se poser sur le village et les terres basses. Par ailleurs des nuées d'orage se mettent en boule en arrière des collines et des reflets sinistres vont s'agiter vivement sur leurs sommets. Enfin la vaste calotte des cieux semble à la veille de réaliser la destruction de l'univers.

Le ressac cogne dur sur la grève rocheuse. Les bruits de la mer sont tous maussades et ses tonalités profondes. Les spirales de la crête des vagues paraissent glacées et impitoyables.

Mais que dire des ciels de nuit! Dans les extraordinaires profondeurs des ténèbres, les étoiles luisent avec un rayonnement que seules les saisons froides peuvent connaître. Quant aux aurores boréales, elles affichent des teintes enflammées, rouges et dorées. Elles dansent, elles chatoient, elles gambadent, elles vont et elles viennent. Maintenant nous savons pourquoi les Québécois leur ont octroyé l'appellation de *marionnettes*.

— Ah! si ces dames pouvaient seulement les apercevoir en hiver. En cette saison-là, elles oscillent avec tant de rapidité et de gaieté qu'on peut entendre parfois leur crissement et leur craquement.

L'hiver?

A la simple mention de cette terrible saison, nos pensées s'acheminent avec envie vers notre propre pays bien-aimé. Septembre modifie bellement l'été. Octobre s'y pare d'un doré rutilant. Novembre ne se montre pas hostile et le pire hiver y est génial, comparé à la saison arctique que ce pays-ci nous laisse présager².

Définitivement nous réalisons bien avoir atteint le



Photo Bruno Sergerie

Le ressac cogne dur...

carrefour.

Quand Septembre eut achevé la moitié de son règne, que les Shickshocks eurent reçu leur couronne de blancheur, les étangs formé leur croûte de glace, nous fîmes nos adieux au village et à ses habitants péninsulaires, intrépides et généreux. Et nous dirigeâmes nos pas vers chez-nous.



Photo Bruno Sergerie

"Finis coronat opus" La fin couronne l'oeuvre...

— Regardez, nous sommes-nous écriées, une fois la course de quatre-vingt-dix milles (146 km) accomplie, à l'arrivée de nouveau près du village du Petit-Métis.

Regardez, il y a un signal de bienvenue.

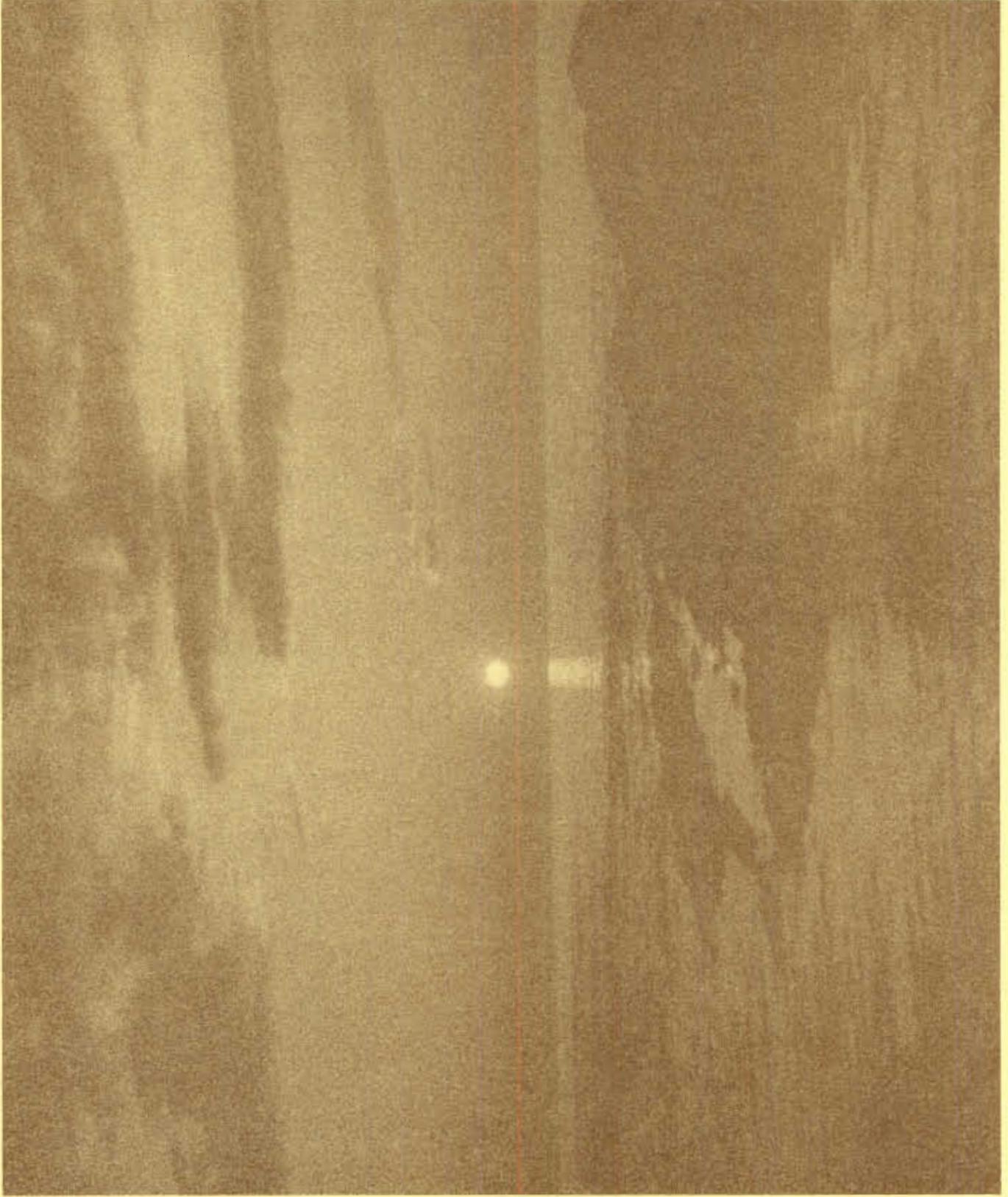
Le poteau indicateur est le croisillon aux bras d'acier luisant, point de repère vers la route du cheval de fer.

En tout cas, la sincérité de notre gratitude et la cordialité de notre bon plaisir font écho aux adieux des charretiers de notre village.

A l'été prochain!³

NOTES du CHAPITRE XII

- 1 L'automne est l'image du soir de la vie. Tout semble descendre vers la fin inéluctable, vers la mort, les funérailles où l'on chantait le Dies Irae.
- 2 Madame Bignell vivait dans la région de New-York, située au 40ème parallèle, bien plus au sud que la Gaspésie, au 49ème. L'hiver n'y mord pas comme par ici. Elle frise alors les 50 ans et à cet âge on n'est pas particulièrement friand des plaisirs de la saison froide, surtout quand on n'en a pas l'expérience. "Mon pays, c'est l'hiver, c'est la neige." Les statistiques nous annoncent que près de 500 000 Québécois passent une partie de l'hiver en Floride, en dépit de la différence du taux de change: près de \$0.20!
- 3 A l'été prochain! Nous savons qu'elle est revenue effectivement en 1905. Son livre paraîtra en 1912.



Le soleil se lève demain

POSTFACE

POSTFACE

Sans qu'elle le veuille et sans qu'eux s'en doutent, madame Effie Bignell, à travers ses notes et ses photos de voyage, nous a livré une sorte de "saga" de la vie des Gaspésiens de Sainte-Anne-des-Monts et plus particulièrement des activités et des occupations des Pelletier.

Ce sont les Pelletier dits "La Crêpe" qui l'ont pensionnée deux étés durant dans leur modeste demeure. Ce sont les Pelletier dits "Rats musqués" qui l'ont grimpée aux sources de la Grande-Rivière.

On a pu prendre contact avec le champion des pêcheurs, Achille Pelletier à Olivier, qui entraînait ses garçons à devenir des guides adroits, délurés et joviaux, bons chanteurs et conteurs d'histoires. Sa femme, Célanire Gauthier, était une chrétienne au grand coeur et au gros bon sens pratique, mère d'une douzaine d'enfants, dont les descendants conservent les traditions des guides et des grosses familles heureusement.

On peut maintenant dessiner le portrait moral des époux Rémi à Pépin et Marie à Olivier. Elle, hospitalière, bonne ménagère, cordon-bleu hors-pair, une véritable abeille qui s'affaire au rouet et au métier aussi bien qu'aux travaux de la ferme. Elle garde des pensionnaires parce que ses trois enfants ne comblent pas son besoin d'activité débordante.

Lui, Rémi, le sage, le philosophe, l'autodidacte progressif, qui lisait la "gazette" et l'Histoire de l'Eglise en 45 volumes, le parfait chrétien dont son curé traçait l'éloge à son décès: "Il méritait l'estime de tous...Les sociétés se porteraient beaucoup mieux si elles possédaient plus d'hommes de cette valeur".

Rémi décède à 82 ans le 22 juillet 1944 d'une chute dans le ravin de la Petite-Rivière à la nuit noire. Marie-Mathilda avait précédé son mari dans la tombe le 28 juillet 1919, âgée de

seulement 55 ans.

Quant à Achille père, il a 73 années bien sonnées quand il meurt en 1929 après une vie bien remplie. Sa femme Célanire enterra son mari et vécut jusqu'à l'âge respectable de 84 ans. Elle mourut en 1946.

L'auteur de ce volume, elle, Effie Molt-Bignell, ne revint jamais à Sainte-Anne, semble-t-il. Au moment de la publication, en 1912, elle habitait dans la ville de New-Brunswick (N.-J.), mais elle déménagea par la suite à Warner (N.-J.) et y décéda vers 1933.

Son fils John? L'ingénieur forestier engagé d'abord par la Compagnie St. Lawrence Terminal, puis par la Dominion Lumber, âgé de 26 ans au moment où il invitait sa mère en Gaspésie, n'était pas, en dépit de son âge, à l'abri des flèches de Cupidon!

Qui nous composera le roman de ses amours avec la belle et entreprenante Lyduvine?...un peu à la manière de Tristan et Yseult ou plus simplement de Jack Monoloy et de la Mariouche?

John, on l'a vu, pensionnait chez le père Rémi. Il voyait grandir à ses côtés les deux filles de son hôte: Lyduvine, qui en 1908 atteignait ses 18 ans et Angélique qui frisait les 17 ans.

C'était l'âge où, alors, les filles mettaient leurs poupées de côté pour se mettre à rêver du Prince Charmant. En l'occurrence c'était John, beau, fort, instruit, prestigieux aux yeux d'une jeune villageoise, malgré ou bien avec ses trente années bien comptées. Il arriva ce qui devait arriver. Elle tombe littéralement en amour, son premier amour. John, comme tout homme avide de tendresse, s'émeut des attentions de la jeune Lyduvine et naturellement "le coeur a des raisons que la raison ne connaît pas".

Le père Rémi, qui s'est crevé un oeil dans son enfance, n'est pas aveugle des deux yeux! A la fin de l'été, il décide que

Lydivine est trop jeune pour se marier. Il veut l'envoyer à l'Ecole ménagère de Chicoutimi. "Loin des yeux, loin du coeur", se dit-il.

Avec le père Georges Pelletier à Charles, qui nous raconte le fait, il va la conduire en boghei jusqu'à la gare du Petit-Métis. Sa mère l'accompagne. Rendu à Québec, elle déserte celle-ci et se rend à New-Brunswick, voyage sans doute planifié d'accord avec John, qu'elle marie devant le ministre protestant.

A cette nouvelle, quel scandale dans la paroisse! La fille du bedeau si respectable et si respecté...En ce temps-là les parents ne lâchent pas facilement les cordeaux avant la majorité de leurs enfants, alors fixée à 21 ans. A son tour, il fait le voyage jusqu'à New-York et en ramène sa fille. John suit...

Ce n'est pas tout. Il faut réparer le scandale! Et publiquement...Monsieur Yvan Paquet, alors tout jeune "fléau", était présent et il a vu Lydivine pleurer à chaudes larmes en lisant sa formule de réparation d'honneur sur le perron de l'église, à l'heure de la messe, devant le curé, le père Barolet et la foule des paroissiens. Mœurs cruelles, diront les âmes sensibles d'aujourd'hui, mais qui avaient valeur d'exemples en cette époque de foi!

"Moi, soussigné, Lydivine Pelletier, reconnais humblement que j'ai eu le malheur de commettre une faute grave en allant contracter mariage avec un protestant devant le ministre protestant, cela au mépris des lois de Notre Sainte Mère l'Eglise catholique qui défend cet acte sous peine d'excommunication...Ainsi je demande pardon du scandale que j'ai donné à tous mes frères dans la vraie foi,...et je veux le réparer autant que possible avec la grâce de Dieu par la ferveur et la régularité de ma vie et le soin que je prendrai à faire baptiser, instruire et élever mes enfants dans la foi...Je me recommande aux bonnes prières de tous mes paroissiens. En foi de quoi j'ai signé le 15 novembre 1908 la

présente déclaration".

Et John signait également une promesse de "laisser élever ses enfants dans la foi catholique". Et ci fait! En août 1909, naît la première fille du couple: Effie-Molt-Marie, comme la grande-mère paternelle. En 1910, naît Eugénie et en 1915, à Québec, naît John, tous les deux encore vivants, semble-t-il, d'après les cousins Pelletier.

Après avoir laissé la Compagnie de Saint-Anne, John Bignell s'occupe de transport de marchandises. Un jour, sa goélette fera naufrage au quai de Sainte-Anne par gros temps. Il mourut en 1931 à l'âge de seulement 53 ans, probablement à Montréal où il exploitait quelques maisons de rapport.

Quant à Lydivine, elle atteignit l'âge de 79 ans et mourut à Ottawa en janvier 1969. Elle repose à côté de sa fille Effie dans le cimetière de Hudson Heights. (Informateurs: Roch, Marcel et Fernand Pelletier; Marie Simon, arrière-petite-fille de l'auteur du volume.)

Il a été tiré de cet ouvrage
cinq mille exemplaires
dont les premiers deux cents
sont numérotés de 1 à 200.

Ont collaboré à divers degrés:

Louis Haché
Jacqueline Jacques-Fournier
Les Pelletier de Sainte-Anne-des-Monts
Marie Provost
Soeur Marie Guay
Martin Barriault
Gérard Burnett
Maud Starke
La Fabrique de Sainte-Anne-des-Monts
La Bibliothèque de la Législature provinciale
Les Archives publiques du Canada

Composition typographique:

Imprimerie de la Baie-des-Chaleurs Inc., New-Richmond, Québec
Marcel Couturier, Alain Ferlatte.

Conception graphique:

Bruno Sergerie

© Tous droits réservés, Ottawa 1983
Roland Provost, ptre
Dépôt légal: Bibliothèque nationale du Québec
1er trimestre 1983

Achévé d'imprimer
aux ateliers des
"Impressions des Associés Inc."
à Rimouski, le Québec,
le jour de Pâques, troisième jour d'avril
mil neuf cent quatre-vingt-trois.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	
PRÉFACE	1
CHAPITRE 1	<i>Un voyage féérique</i>	5
CHAPITRE 2	<i>Du Ruisseau-à-Sem jusqu'à Sainte-Anne</i>	19
CHAPITRE 3	<i>Observations concrètes sur le pays enchanteur</i>	27
CHAPITRE 4	<i>Les villageois</i>	37
CHAPITRE 5	<i>Jours de fête</i>	53
CHAPITRE 6	<i>Promenades le long du "plain"</i>	67
CHAPITRE 7	<i>Excursions plus bas le long de la Côte</i>	87
CHAPITRE 8	<i>Regards au large et vers le ciel</i>	101
CHAPITRE 9	<i>Détente à l'enseigne de la cabane à Mi-Chemin</i>	113
CHAPITRE 10	<i>Le cours sinueux de la rivière</i>	127
CHAPITRE 11	<i>Sur le bord de l'eau</i>	139
CHAPITRE 12	<i>Au carrefour</i>	153
POSTFACE	159

Saint Anne of the Mountains

**The Story of a Summer
in a Canadian Pilgrimage Village**

EFFIE BIGNELL

"O Canada, O mes Amours"

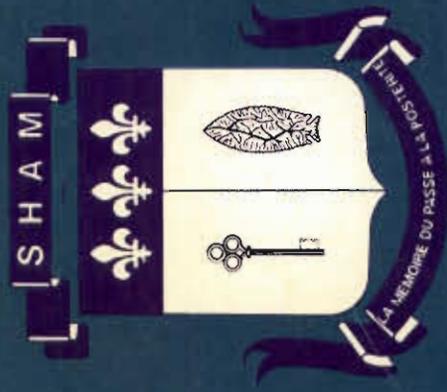
TORONTO
McCLELLAND & GOODCHILD
1912



Né à Montréal en 1914, Roland Provost étudia au Collège des Messieurs de Saint-Sulpice de 1927 à 1936. Prêtre de la Congrégation de Sainte-Croix en 1939, il consacre sept années à l'éducation de la jeunesse acadienne de 1941 à 1948 à l'Université Saint-Joseph (N.-B.) où il introduit l'enseignement de l'histoire de l'Acadie.

Son état de santé l'oblige à gagner la Gaspésie. Il y consacre douze années laborieuses mais heureuses au relèvement des Micmacs de Maria où il construit une chapelle de style amérindien. Son évêque lui assigne alors les paroisses du Sacré-Coeur des Landes et de Saint-Bernard-des-Lacs. Il réussit à sauver cette dernière de l'expropriation machinée par le B.A.E.Q. Enfin à La Martre de 1966 à 1970, il découvre les plus anciennes cultures amérindiennes actuellement connues au Québec.

Après trois années d'études archéologiques à la Sorbonne de Paris, il contribue activement à lancer la B.C.P. du Cap-Chastes. En 1970, il avait fondé avec Jean-Yves Ross la SHAM, ce qui lui permet de se livrer, avec bien des généreux collaborateurs, à l'animation culturelle et patrimoniale, ce qui se concrétisera bientôt dans l'aménagement du Lycée des Monts Notre-Dame.



La Société d'histoire et d'Archéologie des Monts s'intéresse à l'archéologie, à la petite histoire, à la généalogie et au patrimoine, à la mesure de ses moyens. Son territoire, non pas exclusif, mais prioritaire, s'étend de la municipalité des Capucins jusqu'à celle de La Magdelaine inclusivement. C'est la région qui gravite autour du centre de Sainte-Anne-des-Monts.

Elle compte une trentaine de membres: honoraires, actifs et étudiants. On peut résumer ses activités jusqu'ici en articles de journaux, en fêtes d'époque, et surtout en projets gouvernementaux menés à terme qui ont permis à la Société d'amasser bien des sources archivistiques, généalogiques et historiques.

Elle possède maintenant pignon sur rue au 675 du Chemin du Roy (Route 132), en pleine banlieue. Elle y concentrera son musée et sa bibliothèque de 30 000 volumes.

Elle aménagera des locaux de travail pour les chercheurs et exposera aux visiteurs ses collections muséologiques.

Les Éditions
de la
SHAM

C.P. 1192
Ste-Anne-des-Monts
Le Québec
G0E 2G0

neuf piastres et quatre-vingt-quinze sous.